Bibliothèque
et Archives
nationales
Québec

# *Revue de Manon*

Pages 1 à 2
manquantes

PER
R-496
CON

# LA REVUE DE MANON

**Revue littéraire la plus distinguée des Foyers Canadiens**

**ABONNEMENT**
Canada: 1 an, $2.00; six mois, $1.25
Etats-Unis: 1 an $2.25; six mois, $1.50

**Paraissant Bi-Mensuellement**
**Emma Gendron et J. Arthur Homier**
**Propriétaires-Editeurs**

**Administration et Rédaction**
**756, rue Saint-Paul Ouest**
**Tél. MArquette 4065**

Cinquième Année No 23 — Montréal, 15 Janvier 1930 — Le numéro dix sous

## *REFLEXIONS*

*L'HOMME d'affaires lèverait les bras au ciel si on lui proposait de faire marcher sa maison d'après le vote de ses employés; la seule méthode pratique et expéditive pour que les choses soient faites, vous dira-t-il, c'est qu'un seul homme s'en charge. Il faut qu'il y ait une tête, une tête unique, à une entreprise, si on veut qu'elle marche.*

*C'est vrai. La forme de gouvernement la plus expéditive est la monarchie absolue. Pour obtenir des résultats rapides, le meilleur système est d'avoir un maître indiscuté qui n'a besoin de consulter personne.*

*Mais c'est une vérité dangereuse. Si dangereuse, qu'elle a leurré même des êtres d'élite. Carlyle méprisait la démocratie; il était partisan de l'homme fort, du chef, du héros.*

*Très bien; malheureusement, c'est ici que le système pèche. Comment trouver des humains dignes d'être investis de ce pouvoir autocratique? Il peut y en avoir, mais il n'existe aucun moyen de reconnaître si tel candidat proposé appartient à cette espèce rare.*

*On a essayé de toutes sortes de méthodes. L'hérédité, basée sur ce principe que si un homme était né pour le pouvoir, il ne serait pas tenté d'en abuser. ...Détenteur du plus haut privilège, n'ayant plus rien à désirer, il serait inaccessible à la corruption. De nombreux pays ont pratiqué ce système: le gouvernement de la masse par une classe mise par sa richesse et sa noblesse à l'abri de la tentation.*

*Hélas! la nature humaine est trop faible. Invariablement, à la fin, l'homme ou la classe favorisés tondaient le troupeau au lieu de le faire paître! Ils se contentaient de vivre dans le luxe, entretenus par la multitude qui vivait dans la pauvreté.*

*L'Eglise chrétienne, aussi, a fait l'expérience de l'autocratie, mais elle a dû se rendre compte que même le prêtre sauvegardé par des voeux, consacré à une vie d'ascétisme, ne pouvait résister à la formidable tentation du pouvoir absolu. L'autorité tyrannique du pasteur chez les puritains de la Nouvelle-Angleterre, après celle de l'ecclésiastique dans les contrées catholiques de l'Europe d'autrefois, l'a suffisamment démontré.*

*Dans la famille même, beaucoup de gens manifestent encore une vive admiration pour le tyran domestique du milieu du XIXe siècle. "Ah! dans ce temps-là, les enfants étaient bien élevés!" Cette espèce de père a été éliminée, simplement parce qu'elle était intolérable. L'autorité absolue, dans la famille ou dans la nation, ne peut pas subsister.*

*Car elle n'est qu'un raccourci, un expédient qui tend à réaliser par des moyens artificiels ce qui ne peut se faire bien que par des moyens naturels.*

*Le but d'un gouvernement, sauf en cas de prise exceptionnelle, n'est pas d'accomplir de nombreuses choses, le but de la famille n'est pas de faire régner dans la maison le silence et l'obéissance, le but des affaires n'est pas de gagner de l'argent. Le but d'un gouvernement est d'assurer la justice et la liberté à tous les individus qui dépendent de lui. L'Etat existe pour le citoyen. Tout ce qu'il lui demande, c'est de protéger son activité. Telle est l'idée anglo-saxonne, qui s'oppose à l'ancienne théorie de l'individu existant pour l'Etat.*

*La famille est destinée à permettre le développement des enfants, non pas à assurer le confort du père.*

*Quant aux affaires, leur fonction première est de fournir la collectivité de marchandises honnêtes et utiles, et de procurer du travail aux ouvriers dans des conditions hygiéniques. L'enrichissement par de gros bénéfices de celui qui dirige ces affaires n'est qu'un but très secondaire.*

*La démocratie tend à donner aux choses une fin humaine, l'autocratie, une fin mécanique. ...C'est pourquoi la démocratie répond à une vérité complète, l'autocratie à une demi-vérité seulement, et une demi-vérité est plus dangereuse qu'une erreur.*

FRANK CRANE.

## NOS ROMANS COMPLETS

### A NOS NOUVEAUX LECTEURS

**Voici la liste des romans complets déjà parus dans notre revue: "CENDRILLON AU BAL" par Guy Chantepleure. "PRES DU BONHEUR" par Henri Ardel, "PERILS D'AMOUR" par Daniel Lesueur, "LE MARI DE GISELE" par H. A. DOURLIAC, "MALGRE ELLE" par Eva Jouan, "PROFIL DE VEUVE" par Paul Bourget, de l'Académie Française, "LE ROMAN DE LUCIEN" par Guy Vander, "PETITE MUSE" par Henry de Forges, "LA CHANSON DES ROSES" par René Poupon, "SON ROMAN D'AMOUR" par Michel Nour, "LA FIANCEE DU COMTE GUY" par Paul Junka, "MONETTE" par Mathilde Alanic, "EN SUIVANT L'ETOILE" par Florence Barcley, "LE FIANCE DE JOSETTE" par Paul Junka, "AU DELA DU COEUR" par Edmond Coz (publié en deux numéros), "PLUS FORT QUE TOUT" par Paul Cervières (publié en deux numéros), "LE MARI D'IANTHE", par Berthe Neuillies (publié en deux numéros), "MON GYGNE" par Emmanuel Soy (publié en deux numéros), "LE MARI DE VIVIANE" par Yvonne Schultz (publié en deux numéros), "LE HIBOU DES RUINES" par André Vertiol (publié en deux numéros), "REVE D'AMOUR" par Trilby (publié en deux numéros), "L'EXIL DE L'AMOUR" par S. Moreu (publié en deux numéros), "COEUR SAUVAGE" par Michel Nour (publié en deux numéros), et "TENDRE FOLIE" par Jean Rameaux (publié en quatre numéros.) "LA BELLE ET LA BETE" par Mario Donal (publié en deux numéros.) "L'IDEE DE SUZIE" par Jean Thiery (publié en deux numéros.) et "MONIQUE" Poupée française par Trilby (publié en deux numéros.) "IDYLLE NUPTIALE" par Mme E. Caro (publié en trois numéros.) "LE RETOUR" par Trilby (publié en deux numéros.) "MOI, REINE" par Barrère Affre (publié en deux numéros.) "LA SUCCESSION DU MARQUIS" par Paul Junka (publié en deux numéros.) "LA PETITE PARFUMEUSE" par Trilby (publié en deux numéros), "PETITE MAISON, GRAND BONHEUR" par Paul Junka (publié en deux nunuméros), "LA CLEF DU JARDIN DU ROI" par J. de Cheylus (publié en deux numéros), "LA CHANTERELLE" par Georges de Lys (publié en deux numéros), et... "LE ROI JACK" par Guy Wirta (publié en deux numéros), et.....**

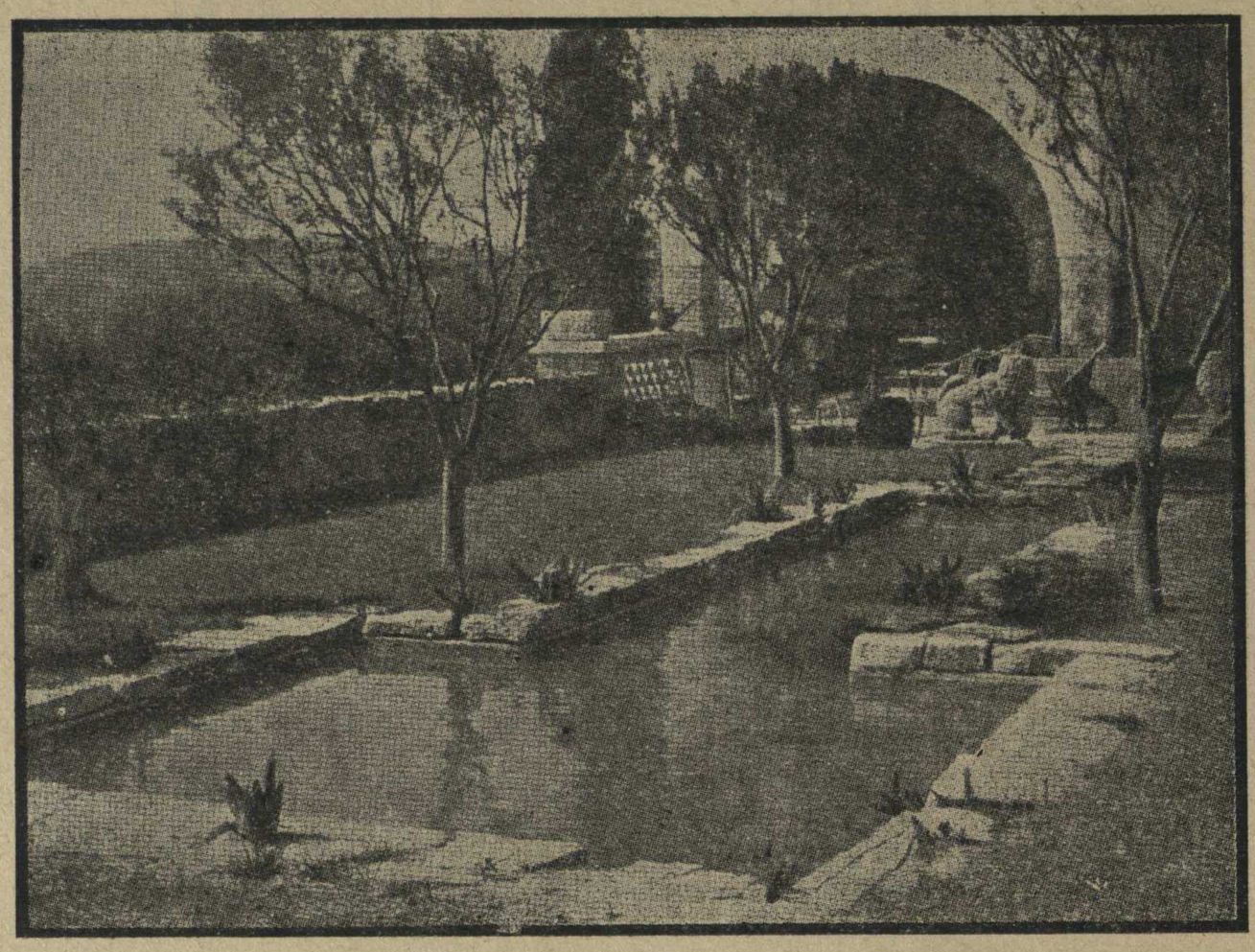
### Brigitte Jeune Fille, Brigitte Jeune Femme

par Berthe BERNAZE

**qui paraît dans le présent numéro.**

**On pourra se procurer les romans déjà parus en écrivant ou en s'adressant à "La Revue de Manon", 756, rue St-Paul Ouest, Montréal.**

**Chaque roman se vend 10 cents et est expédié sans frais de poste. Ceux en deux numéros se vendent 20 cents.**



# *Le Jardin des Ames*

**Par Tante BELLE**

Les jeunes d'aujourd'hui n'ont certainement pas un plan arrêté en se débarrassant avec tant de maestria de la tutelle des parents, ils ne suivent pas un programme savamment construits, ils suivent simplement leurs instincts; instinct d'indépendance certes, mais aussi et surtout instinct de paresse, car ils ont peut-être moins envie de se conduire à leur fantaisie qu'envie de se dérober à la contrainte et à l'effet.

Mais il faut reconnaître que, si leur révolte est sans méthode, elle n'en est pas moins assurée de la victoire, parce que les pères et mères actuels, s'empressent d'abdiquer entre les mains de ces despotes jouvenceaux.

Il passe un vent de faiblesse et de découragement chez les éducateurs; leur fardeau leur semble écrasant, ils se refusent à le porter; devant la bande résolue et bruyante des petits indisciplinés, ils se croisent les bras, vaincus d'emblée; alors, selon leur tempérament et leur caractère, ils adoptent ou l'attitude du mécontentement boudeur ou celle de la tolérance. C'est ainsi que vous verrez des parents qui ne cessent de se plaindre de leurs enfants, d'en dire du mal, de les représenter comme des monstruosités morales, d'être irrités contre eux, et que vous en verrez d'autres qui se laissent manquer de respect, qui acceptent toutes les incartades, qui favorisent même l'émancipation désinvolte en "gardant le sourire".

Jeunesse d'aujourd'hui! dit-on volontiers pour expliquer tout et pour excuser tout.

Ne croyez-vous pas qu'il serait exact, afin d'apporter la lumière complète sur cette situation, d'ajouter: parents d'aujourd'hui!

Voulez-vous oublier, pour un instant, les faits précis qui vous imposent des opinions particulières? oubliez votre fils, votre fille, vos neveux, oubliez les difficultés dans lesquelles se débat cette veuve qui voit un grand garçon échapper à son influence, oubliez les révoltes juvéniles dont vous avez été témoin ou victime, élevez-vous à des considérations générales, les seules capables d'indiquer les solutions sages aux grands problèmes qui se posent devant nos consciences. Sortez de votre milieu, sortez de votre siècle et pensez largement, pensez d'une façon universelle.

Quels sont les éléments en présence qu'il vous faut étudier?

D'une part, l'enfant débile, impuissant à la pensée vacillante, à la conscience confuse, sans expérience, incapable de se suffire, ayant tout à apprendre dans tous les domaines; d'autre part, un père, une mère qui, de toute la force de leur instinct, la force de leur raison, la force de leur amour, veulent son bien; pour le faire vigoureux, instruit, bon, heureux, ils sont disposés à tous les sacrifices; et même ce mot de sacrifice est déplacé ici; en donnant à cet enfant leur travail, leur sollicitude, en se privant pour lui de distractions, de sommeil, de nourriture même, ils n'éprouveront que de la joie; leur dévouement est si généreux qu'il leur insuffle une expérience précoce, une intuition merveilleuse, qu'il leur donne de la prévoyance, de l'ingéniosité en même temps qu'une inlassable patience.

Pouvez-vous imaginer des conditions préférables à celles-là, pouvez-vous souhaiter plus aimants et plus sûrs pour conduire le développement physique, intellectuel et moral d'un être fragile et en faire un homme?

Le principe d'autorité qui découle de cette situation est indiscutable: ceux qui savent, ceux qui peuvent, ceux qui donnent, ceux qui aiment, sont normalement les dirigeants de l'individu naissant qui ne peut croître qu'en recevant tout d'eux.

Sur ce point, nul doute: l'autorité paternelle et maternelle est un des piliers de l'ordre social, comme de l'ordre moral; se refuser à l'exercer serait se faire déserteur.

Où l'hésitation commence, c'est quand il s'agit de la façon dont il faut adopter le principe à son temps; l'autorité du père romain, sujet d'Auguste, avait certes une autre allure que l'autorité d'un père canadien de 1929, et personne ne s'attarde à le déplorer. Les procédés, pour être efficaces, doivent répondre à l'état d'esprit de ceux qu'ils visent; utilisés de nos jours, les méthodes d'éducation anciennes non seulement paraîtraient barbares, mais encore seraient assurées d'un échec lamentable.

Les parents, dignes de ce nom, s'inspirent du ton de leur époque, cela est certain, mais seulement pour l'application de leurs principes; leur autorité elle-même doit demeurer inébranlable, indiscutée, malgré le temps, malgré le courant général; entourés de veulerie, de laisser-aller, de compromissions, ils ne s'en laissent pas entamer; ils conservent, entière, la conscience de leur devoir de mentors et ne reculent pas devant les difficultés contemporaines qui hérissent leur tâche. Quand ils renoncent à l'apparat, au décor imposant qui accompagnait l'autorité paternelle d'autrefois, ils s'adaptent à leur siècle, ils n'abdiquent pas.

La direction donnée à un enfant sur un ton simple, avec des mots courants, avec au besoin quelques commentaires (nécessités par une intelligence plus précoce, une initiative plus développée), n'en est pas moins une direction.

J'engage vivement les parents actuels à s'engager dans cette voie avec circonspection et à ne pas se départir imprudemment de l'auréole que leur confère leur titre; ils n'ont pas à s'excuser de leur rôle, ils n'ont point à tenter de dissimuler leur direction, ni d'essayer d'obtenir sournoisement ce qu'ils ont le droit d'obtenir ouvertement.

Leur autorité est de tous les temps, elle est normale, foncière, c'est une obligation stricte de l'exercer avec fermeté, mais il faut en transposer les méthodes pour les rendre efficaces à l'époque où on les emploie.

**Tante BELLE.**

# L'Humour... Piment de la Vie...

LE PLAIGNANT. — Monsieur le commissaire, cet individu m'a donné un coup de poing.

— LE PREVENU. — Ca c'est pas vrai... et je vous préviens si vous répétez encore un mensonge pareil... j'vous en flanque un autre!!!..

### FRUDITION ENFANTINE

Deux fillettes regardent leur mère qui entame avec peine un pain très cuit.

— Je me demande, dit l'une d'elles, pourquoi le boulanger met de la croûte autour du pain!

— Petite sotte, répond sa soeur d'un air de supériorité, c'est pour retenir la mie qui, sans ça s'émietterait!

### CONFERENCE SUR LA POLITESSE FRANCAISE

— Messieurs, mesdames, à l'époque avant le déluge où la pierre elle-même était polie.

---

*RUSE DE FEMME*

*Regarde s'il regarde, et s'il regarde, regarde pas.....*

---

LE FIANCE. — Je vous assure que je ferai tout mon possible pour aller au devant des moindres désirs de votre fille.

LA BELLE-MERE sèchement. — Des moindres, peut-être... mais des autres?

### IL FAUT S'ENTENDRE

— En effet, monsieur le commissaire, j'avoue que j'ai été un peu vive en brisant mon parapluie sur le dos de cette mégère...

— Ah! très bien, vous regrettez...

— Dame! un si joli parapluie!...

### TEMPS NOUVEAUX

— Voyons, Brigitte, voilà une demi-heure que je vous sonne pour que vous m'apportiez mon petit déjeuner!

— J'pouvais pas venir, monsieur, j'étais entre les mains de ma manucure!

### UN PEU MACABRE, MAIS JUSTE

Deux compères reviennent, jambes molles, de l'enterrement d'un ami:

— Y en avait t'y un monde fou! le camarade ne pourra pas se plaindre....

### SENTENCES CHINOISES

Toutes les erreurs n'ont qu'un temps; après cent millions de difficultés, de subtilités, de sophismes, de tournures et de mensonges, la plus petite vérité est encore tout ce qu'elle était.

L'or est une terre jaune qui n'a pas de langue, mais, là où il commence à parler, tous les autres se taisent.

On va à la gloire par le palais, à la fortune par le marché et à la vertu par les déserts.

Les riches trouvent des parents dans les pays étrangers les plus éloignés; les pauvres n'en trouvent dans le sein même de leur famille.

Oh! quel plaisir que celui de donner! Il n'y aurait point de riches, s'ils étaient capables de le sentir.

---

### DE PLUS EN PLUS FORT

— Ce Marius, tout de même! Il a tellement l'accent qu'il trouve moyen de vous rouler les "r" en vous souhaitant bonne nuit!

---

### CATASTROPHE

— Oui, je devais épouser cette jeune fille, mais la famille s'est opposée au mariage.

— Vraiment! et elle?

— Elle?... mais elle fait partie de la famille!

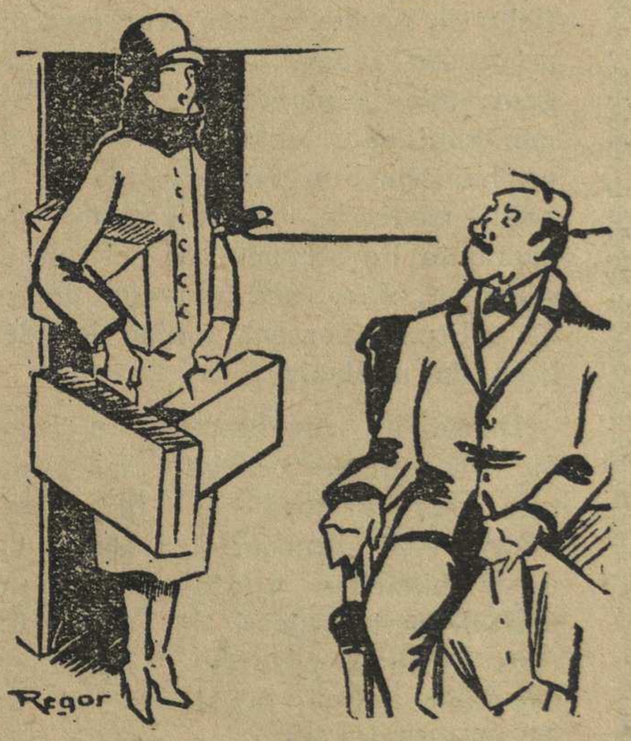
---

### LE PASSE ET LE PRESENT

— Eh bien! Marie, qu'est-ce que vous faites?

— Rien, monsieur, c'est fait!

---




OCCASIONS !

*— Trois robes, chéri, pour le prix de deux !*
*— Mais tu devais n'en acheter qu'une !...*

# LE FILET DE FEU

Nouvelle par Léon LAFAGE

VUS savez, **batiouchka**, dis-je à mon ami, qui, d'un sifflement, modulé, requérait le gérant, vous venez de vider votre deuxième bouteille de champagne.

Il sourit. Remerciement pour ce souci obligeant et prématuré? Douce pitié pour mon ivresse? Quand on a bu, c'est toujours le voisin qui voit double.

Ce beau Slave — le comte K... — aux cheveux de bronze clair, à l'oeil gris, aux épaules de batelier, si fin cependant, si nerveux avec ses longs doigts déliés par les arpèges, s'enveloppait d'une fumée de silence et de songe. Même dans son pays avant l'affaire — la révolte, comme disaient les nôtres — il devait se sentir en exil. Les rêveurs sont d'un autre monde. Depuis une heure, nous n'avions pas jeté dix mots sur cette petite table de chêne couverte d'un napperon plus bariolé qu'un fichu de gitane. Nous écoutions un accordéon rouge au clavier d'argent, une balalaika au bois fauve que soutenait, entre un violon et un hautbois, un tambour plat à la peau meurtrie. C'étaient de ces musiques de steppes qui serrent le coeur et, dans une sauvage magre de solitude, versent toutes les délices du malheur.

Dansaient, surgissant d'un bond en leur tunique écarlate, des hommes acrobatiques et farouches. Leurs cris brusques, luisant de dents blanches, éclataient sur un martèlement rythmé de bottes. Et deux femmes parurent. L'une en paysanne, brune, fardée de hâle et de vermillon, les yeux vernis par quelque drogue et le kitchka—mouchoir rouge—sur le front; l'autre, blond slave et blanc de nacre, les bras chargés d'or, coiffée d'un diadème de perles roses et bleues. Celle-ci, dès les premiers battements de la danse, capta les désirs. Bientôt, le buste immobile, le visage impérial et froid, ses yeux semblèrent cristalliser toute sa vie. Plus rien n'exista pour elle que son feu secret.

— Est-ce une batignollaise, batiouchka, demandai-je, ou quelque authentique émigrée?

— Toutes deux grandes dames, dit le comte K... et contrôlées comme leurs bijoux.

Le temps de laisser résonner en moi lento, dolce le motif de l'émigration et la princesse, son tour fini, se glissa derrière nous. Il me parut qu'elle ralentissait un tantinet le pas et, imperceptiblement, les yeux un peu fermés, se penchait vers mon ami. Son "odor" nous prit dans ses ondes. Elle venait de rejoindre, cependant, deux jeunes gens impeccables et naifs, qui se jugeaient rois du cabaret et fêtaient leur princesse en un parler rauque et doux. Avec un grand mépris des mots, le comte K... buvait et suivait ses songes.

La danseuse repassa près de nous répétant sa mimique interrogatoire et inquiète. K... ne sembla pas y prendre garde. Au retour, même jeu. C'était trop. Le champagne avait fini par donner à mon ami une impatience française. D'un geste violent, il écarta son faux col, allongea le cou, découvrit sa nuque.

— Oui, c'est bien moi, Elena P..., regardez!

La femme passa très vite, étouffant sur sa bouche un petit cri blessé. Orageuse et féline, la brune au rouge kitchka rejoignit en hâte son amie en nous jetant au passage des regards noirs. J'observai le comte K... Il fit un geste, un signe d'adieu, au silence, à la paix du rêve, de l'oubli. Il me devait une explication. Mieux eût valu laisser jouer, sur les vieilles cadences de l'orchestre, le visage des nostalgies.

— Oui, c'est une princesse, fit-il. Nos terres se touchaient en Ukraine. Elle possédait, autour d'un château bâti sous Catherine par un architecte français, les plus belles allées de tilleul qui fussent dans la sainte Russie. J'ai donné des fêtes pour elle, quelques-unes chez elle, et fabuleuses. En une seule nuit, on brûlait dix mille bougies, on sablait —entendez-vous, l'homme aux deux flacons? — douze cents bouteilles d'extra-dry. Les plus jolies filles de la province dansaient nues. Or — sans reproche et veuillez m'excusez —la fortune appartenant au mari, c'était moi qui payais les politesses de la dame.

Pour elle, j'ai organisé surtout de grandes chasses à l'ours, son plaisir passionné. Je l'ai aimée, je crois et désirée avec fureur. Elle a tout fait pour monter mes désirs et les décevoir, à point nommé, par ses glissements et ses fuites. Elle est belle. Dès qu'elle se meut, elle s'éclaire et vous prend au charme, dans un filet de feu.

Voyez toutefois les destins et leurs ironies. Son mari, ancien officier de la garde, mort aux premiers jours de la guerre, de disgrâce et d'ivrognerie, la battait comme nous avions comme gros gibier équivoque Tania rôdait autour d'elle. L'an dernier, elles tenaient je ne sais quel cabaret à Galata. Mais, voici. Pouvez-vous, avec votre Beauce limitée et sans vigueur, imaginer l'infini de nos terres d'Ukraine? La troika (et ses grelots) rayant dix verstes durant et parfois davantage les espaces aveuglants de blancheur sans rencontrer une izba de tremble ou de pin avec ses rucrers, ses troupeaux de porcs, sa fumée et son icone?

Là-bas, — les Républiques Soviétiques n'ont pas dû le supprimer — nous avions comme gros gibier l'ours brun. C'est le grand ours à miel pacifique et redoutable, et nous l'allions forcer sans cor ni cri, mais pour de belles luttes sauvages... Sur la fin de l'automne, son poil épaissi, on peut voir l'animal flairer le vent, se mettre en quête d'un lieu à son gré, y creuser un lit à sa mesure. Le fond en est vite feutré de feuilles sèches, après quoi, tranquille et balourd comme nos

(Suite à la page 7)

# Le Filet de Feu

(Suite de la page 6)

vieux moujicks au sortir de l'auberge, il s'emploie à couper des branchages et construire le toit. Enfin, il descend seul sous cette voûte sombre, où il achève de s'enclore, telle une monstrueuse chenille en son cocon. Alors un grand silence laineux et glacé s'amasse au-dessus de nos plaines à blé, où juillet, comme chez vous, mettra ses bleuets et ses cuivres. Et la neige que déchirent parfois des vols rauques et froissés, la neige candide, illimitée, souveraine, submerge l'ornière et le sillon.

Dans cette immensité morte, une seule chose vit comme le grain fermente, monte, une seule chose, que l'oeil exercé découvre, s'élève, légère, vague, cadencé: la respiration de l'ours endormi. C'est le point sensible et chaud du désert blanc. C'est émouvant et comique. L'animal a pratiqué une cheminée, ménagé une coulée d'air dans la couche de neige. C'est son salut, et sa perte. L'haleine monte, grise, dans ce glacis d'argent, sous le ciel jauni, comme la vapeur du samovar ou la fumée de la pipe.

Enfin, imaginez ça. Nos veneurs ont décelé la fosse. J'ai porté moi-même la nouvelle à la princesse Elena en son château. Elle a joué l'indifférence, mais ses yeux démentent sa bouche.

Les invités, pistolet et couteau de chasse à la ceinture, carabine à la bretelle, forment un vaste cercle autour de la fosse encore recouverte et qui bombe comme un bouclier. Certains en feriaz fourrés de loup, sont venus sans armes au spectacle. Les paysans sont là (soyez tranquille, ils auront de quoi boire!) en cafetan vert, jaune, bleu, en touloupe, en armak (soubreveste en poil de chameau). Ces braves gens attaquent à la pelle et à la fourche la couverture et la charpente. Parmi la fadeur gelée de la neige, une âcre et chaude odeur leur monte au nez. Tous ces bonnets fourrés éternuent. Et voici bientôt sous la douche d'air et de clarté l'our, une patte dans sa bouche (il l'eut sucée tout l'hiver) qui s'éveille obscur, étrange, ahuri, — grondant.

Tiré de son sommeil hibernant, se dandinant et dodelinant, une fureur terrible le dresse sur son train de derrière et le porte hors du trou. Le cercle armé ferme, à distance, toute retraite. La bête, d'ailleurs, ne songe pas à fuir; elle attaque et, parmi cent personnes, va droit au trappeur — okhotnik. Celui-là, c'est son métier, son état. Homme herculéen, brute habile et puissante, il

*La princesse ouvrit la porte, et.....*

vit pour ces rencontres et ces risques. Je m'étais attaché l'un des plus réputés: Fédor. Il luttait à la rogatina, poignard à long manche qu'on passe sous le pied pour s'arc-bouter en manoeuvrant la pointe une lame; il luttait surtout et c'était sa gloire, directement, corps à corps, muscle à muscle, gardant pour le coup de grâce, l'ours tombé, son couteau.

Nos veneurs avaient débuché un animal formidable. Dressé, gigantesque, accru par sa fourrure d'hiver, la gueule violâtre et brune où sa colère luisait comme un rire, souple, balancé, monstrueux, il marchait droit sur Fédor. On frissonna. La partie serait belle. Elena se tenait à ma gauche, tout près de moi. Je guettais sa vibration, l'éclair de ses yeux et de ses dents, les signes et les voluptés de ses silencieuses frénésies...

L'ours, debout, abordait Fédor.

Alors, durement, la voix brève, secouée d'un halètement, Elena me dit:

— Vous, Michel, vous!

— Moi?

— Vous, au lieu de Fédor.

C'était folie. Je n'étais ni préparé, ni armé pour cette lutte. C'était me vouer à une mort d'affres et de transes, horrible et déchirée. Il est vrai que ce que je dis là, je ne l'ai senti et pensé qu'après coup. Sur le moment j'écoutai Elena.

— Vous n'avez pas peur, Michel K...?

Elle s'était retournée vers moi, rabattue, me fixant de ses yeux acérés par le désir.

— Vous m'entendez? Allez! Ensuite... oui... sur sa peau.

D'un bond, je virai, ivre, ordonnant au trappeur de s'écarter. Il me fallut deux fois lui crier cet ordre. Et c'est moi qui reçus l'attaque.

L'ours me dominait de sa lourde tête et grondait sans arrêt. Dès sa prise, je connus avec terreur que je n'étais pas de force. Je n'avais de Fédor ni le collier et la veste de cuir, ni son coeur de fer, ni ses bras héroiques. Ni son estomac. Cette odeur d'ours, relent, remugle me coupait le souffle. Ceinturé par une pression croissante, sûre, mon oreille imaginait déjà, si je puis dire, tout un craquement thoracique, un broiement. Le sang me ronflait aux oreilles.

D'une violente tension des bras, cependant, comme j'avais vu faire au trappeur, je pus me mettre de biais, l'épaule au poitrail. La main droite à demi-libre, je dégageai mon pistolet et tirai. Je tirai sans arrêt, me sentant perdu. Une odeur de poil brûlé emplit ma main. J'avais épuisé mon chargeur, mais loin de chanceler, l'ours grogna et serra de plus belle. Les balles s'étaient

(Suite à la page 33)

# *Echos des Studios*

Deux nouveaux films de Mary Nolan sont en cours de préparation à Universal. Winnifred Eaton Reeve et Robert Wyler adaptent pour elle à l'écran "What Men Want", roman de Warner Fabian qui n'a pas encore été livré au public. Matt Taylor vient d'adapter "Carnival" d'après la pièce de William R. Doyle et c'est Mme Reeve qui en a écrit le dialogue cinématographique.

Grace Carlisle, écrivain bien connu aux Etats-Unis, auteur de "Mother's Cry" notamment, vient de signer à New-York un contrat avec la compagnie Universal. Elle est arrivée peu après à Universal pour y assumer ses nouvelles fonctions.

Ken Maynard tournera bientôt un film qui s'intitule "The Fighting Legion". Ce film sera dirigé par Harry J. Brown. La distribution comprend Dorothy Dwan, Frank Rice et Bob Walker.

John Boles est devenu l'un des artistes de la compagnie Victor. Les premiers disques qu'il a enregistrés sont tirés des chansons de Charles Wakefield Cadman qui les a écrites spécialement pour la compagnie Universal dans son film de "La Marseillaise". Ces chansons s'intitulent "Silhouette" et "Love Time".

Frank Leslie, comédien des "Greenwich Village Follies" et des "Vanities" de Earl Carroll vient de signer un contrat avec Paul Whiteman pour jouer dans "The King of Jazz Revue".

## LE FEU MENACE UN VILLAGE DE CARTON

Le feu vient de mettre en danger le village allemand construit à Universal City pour les scènes du film de "Remarque" tiré de "A l'Ouest rien de Nouveau".

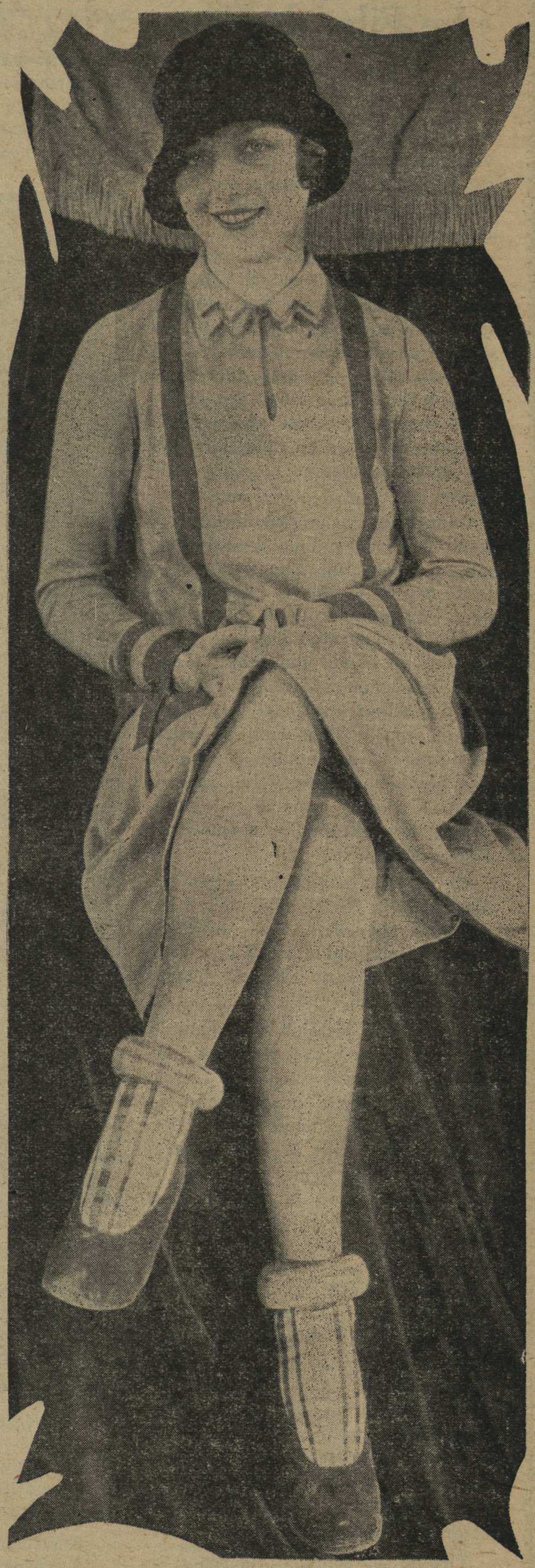
L'incendie se déclara dans l'école où des enfants répétaient leurs rôles avant de le jouer devant l'appareil de prise de vues sous la direction de Lewis Milestone. Une lampe surchauffée mit le feu aux toiles qui avaient été tendues autour de la scène pour étouffer les bruits du dehors, car l'épisode que l'on allait photographier était parlant et sonore.

Lewis Ayres, qui joue le rôle principal dans "A l'Ouest rien de Nouveau", et les autres vedettes de ce film se joignirent à la brigade des pompiers pour éteindre l'incendie et empêcher une conflagration possible.

On triompha du feu après de longs efforts non sans que les dommages aient été de plusieurs centaines de dollars sur la propriété même sans compter les dommages occasionnés par le retard apporté dans la réalisation du film

Le village allemand spécialement construit pour le film de "Remarque" comprend une superficie de six pâtés de maisons, ce qui constitue pour un seul film un décor considérable et une mise de fonds plus qu'ordinaire.

Ainsi que l'a voulu Carl Laemmle, il est évident que la compagnie Universal ne calcule aucun effort ni ne recule devant aucune dépense pour faire du film une oeuvre digne en tous points du roman célèbre qui l'aura inspiré.



LEILA HYAMS

# Cadeaux

Par André BIRABEAU

PARMI les jours heureux que vis le jeune ménage Grévize, le 5 mars est un jour particulièrement heureux. Pourquoi? Simple affaire de calendrier. Le calendrier, le 5 mars, dit Saint-Adrien. Or, par une coincidence où des amoureux sont forcés de voir une prédestination, le prénom de Mme Grévize est Adrienne, le prénom de M. Grévize est Adrien. Double fête par conséquent, et vous voyez à quel point le 5 mars est un jour heureux. Mais cette année... Autant vous raconter tout de suite l'histoire.

Cette année, le 4 mars, M. Grévize se préoccupa, comme chaque année, du cadeau qu'il allait offrir à sa femme le lendemain. Après mûres, réflexions, il s'était décidé pour un sac; mais il y a tellement de sortes de sacs! Il avait fait trois grands magasins, avait dérangé tout ce qu'il avait pu trouver comme demoiselles préposées à la vente des sacs avait regardé, palpé, ouvert et fermé, tous les sacs en montre et en tiroirs, et finalement, retournant au premier grand magasin, avait acheté le premier sac venu. C'est ce qu'on appelle choisir. Ensuite, suivant sa vendeuse, il avait été à la caisse payer. Comme il arrivait à la caisse, devant lui un monsieur, qui venait de faire un achat, était en train de donner au caissier le nom de la personne à qui faire parvenir cet achat....

Je vous accorde que cette rencontre est étonnante. Evidemment, il a fallu au sort un travail du diable et un agencement minutieux de détails infimes pour que M. Grévize se trouvât à la caisse de ce grand magasin exactement derrière ce monsieur-là. Une minute de plus, une minute de moins, une incertitude dans ses jambes, un passant de surcroît sur son chemin, et le 5 mars eût été cette année pour M. Grévize un jour aussi particulièrement heureux que l'année dernière.

Donc, devant M. Grévize, un moniseur qui venait de faire un achat, donnait le nom de la personne à qui il était destiné, et M. Grévize entendit:

— ...Mme Adrienne Grévize, 37, boulevard de Courcelles.

Et d'entendre cela, il fut, M. Grévize, si stupéfait, si bouleversé, qu'il en resta l'oeil rond, la bouche ronde, et sur le sol cloué. Ce coup de poing, auquel il ne s'attendait pas, et si formidable, et si bien appliqué, l'avait envoyé "au pays des songes". Il ne reprit connaissance que quand sa vendeuse lui remit, enveloppé et ficlé, le sac qu'il avait acheté pour Adrienne. Alors il retrouva ses idées.

Mais combien changées, ses idées! Il avait suffisamment vu ce monsieur pour se rendre compte qu'il ne le connaissait pas. Un monsieur qu'il ne connaissait pas envoyait un cadeau à sa femme? Aucun doute, n'est-ce pas?... Et le 4 mars. Demain: Sainte-Adrienne. Il lui souhaitait sa fête. Charmante attention, qui suppose une intimité. Que dites-vous? il ne doit pas y avoir de mal, puisqu'il envoie ce cadeau au domicile conjugal. Belle objection! M. Grénize travaille, monsieur! M. Grévize est dans un bureau matin et soir. M. Grévize n'est pas chez lui pour se rendre compte des paquets que sa femme reçoit! Aujourd'hui, s'il peut courir les magasins, c'est qu'il a demandé une demi-journée de congé. Non, non, Adrienne a toute facilité pour recevoir tous les paquets qu'on peut lui envoyer, pour déchirer la carte qui y est jointe, s'il y en a une, et pour dire ensuite au pauvre bénêt de mari: "Regarde la jolie chose que je me suis achetée sur mes économies!..."

Car il faut comprendre jusqu'au bout (et les idées de M. Grévize devinrent tout à fait noires): si Mme Grévize a un ami, ce n'est pas par amour. C'est par un goût ignoble de la coquetterie! Il avait au moins cinquante ans, ce monsieur-là!... Quelle honte!... Quelle abjection!...

Vraiment, ce 4 mars-là, qui est d'ordinaire un jour assez heureux puisqu'il est la veille d'un jour particulièrement heureux ce 4 mars-là, ne fut pas très gai. Rentré chez lui, M. Grévize annonça qu'il était malade, ne dîna pas, et alla se coucher. Et la nuit du 4 au 5 fut quelque chose d'assez lamentable, toute pleine de colères refoulées et de sanglots retenus. Quant à la matinée du 5, M. Grévize avait beau chercher dans sa mémoire, il ne trouvait rien qui pût l'empêcher de dire que ce 5 mars était le jour le plus parfaitement malheureux de sa vie.

Il voulait prendre Adrienne sur le fait Il continua à se dire malade, n'alla pas au bureau, et se mit à attendre les coups de sonnette. Il y eut la concierge qui vint apporter le courrier, l'employé du gaz, le charbonnier, et toutes sortes de fournisseurs, épicier, boucher, pâtissier, (car un jour aussi particulièrement heureux que le 5 mars ne se passait pas sans un petit déjeuner de gala); à chaque coup de sonnette, M. Grévize bondissait dans l'antichambre, la main tremblante, la joue pâle, et l'oeil haîneux. Enfin, ce fut l'employé du grand magasin. M. Grévize bondit du salon. En même temps Adrienne bondissait de la salle à manger... Ah! ah! elle le guettait!...

Et comme elle avait l'air penaud que M. Grévize fût là! Tout de suite, elle avait mis la main sur le paquet.

— Donne-moi ça! s'écria-t-il dès que l'employé fut parti.

— Non! je ne veux pas! implora-t-elle!

— Donne-moi ça tout de suite!...

— Tu n'es pas gentil... Non, continua-t-elle, tu n'es pas gentil. Bien sûr que c'est pour toi, tu l'as deviné, c'est ton cadeau, Adrien. Mais pourquoi le veux-tu tout de suite?

— Mon cadeau?

— Est-ce que nous ne sommes pas le 5 mars: Saint-Adrien. Mais pourquoi n'as-tu pas attendu au dessert comme d'habitude? Et moi ça m'aurait permis de le regarder avant. Parce que je vais t'avouer une chose, Adrien: je ne sais pas ce que c'est. Tu ne vas pas m'en vouloir, mon chéri: cette année, ton cadeau, ce n'est pas moi qui l'ai choisi. Vois-tu, j'ai remarqué que, tes cadeaux, je ne te les choisissais jamais très bien, ils ne te faisaient jamais tout à fait plaisir. Si, si. Tiens, le beau foulard que je t'ai

(Suite à la page 33)

# Chanson

Parmi les prés, les vergers et les bois,
Entre les rocs, près des sources moussues,
De tous côtés, chantent à pleine voix
Oiseaux charmeurs et cigales menues;
Et, cependant, mon coeur n'écoutant pas
Leurs chants pressés ni leurs notes tenues,
Son chant d'Amour va murmurant tout bas
Ah... Ah...

Que le bouvier à l'ombre du buisson
Fasse frémir le pipeau sur sa lèvre,
Que l'air léger plaise seul au pinson
Et que le bouc barbu couvre la chèvre !
Toi, pauvre coeur, jamais tu n'aimeras,
Trop tourmenté de l'amoureuse fièvre,
Que deux yeux noirs, un rire frais, deux bras
Ah... Ah...

Que le soleil assoupisse les champs
Ou que la lune en la source sourie
Que l'alouette éveille de ses chants
Les blés houleux et la verte prairie
Toujours mon coeur troublé murmurera
Le nom-charmeur de toute rêverie,
Et cependant aucun ne le saura
Ah... Ah...

Août 1916. H. GOURMONT.

# *Statistiques Eloquentes*

D'après M. W. T. Palmer, de la compagnie Russell Manufacturing, la responsabilité que l'on rejette généralement sur les "jeunes gens", en rapport avec les accidents de la rue, serait absolument contredite par les statistiques officielles.

Une analyse de 18,000 accidents d'autos au cours desquels 382 personnes ont été tuées et 14,596 autres ont été blessées, dans un seul Etat, démontre que l'on ne saurait trop insister sur la nécessité urgente qu'il y a pour que les piétons et les automobilistes exercent une plus grande précaution.

Seulement 706 de ces accidents ont été causés par des conducteurs âgés de moins de 18 ans, tandis que 16,858 causes étaient attribuées à des personnes de 25 à 54 ans. Les accidents dus à des chauffeurs de plus de 55 ans ont été plus de deux fois plus nombreux que ceux attribués aux jeunes.

Evidemment, le manque d'attention a été le plus grand facteur puisque 13,936 accidents se sont produits alors que les voitures allaient en droite ligne, et 9,000 sur des boulevards droits, bien nivelés où aucun obstacle ne pouvait être caché à la vue du conducteur. De ce nombre, 6,501 furent dus à des "erreurs de jugement" et 1,755 attribués à la voiture quittant la route.

Quant au côté des piétons 754 accidents ont été attribués au fait que les victimes avaient traversé la route en passant entre des voitures en stationnement, et 605, au fait que les blessés avaient circulé de côté et d'autre, sur la voie.

Ce n'est que par l'attention, exercée à la fois par les piétons et les automobilistes, que l'on arrivera à réduire le nombre des accidents si pénibles que l'on a à enregistrer chaque année

"Prenez plus de soin et surveillez vos pas", devrait être la devise de tous les citoyens."

## LA PECHE COUVEE

Il y a près d'un mois, raconte M. Marsan, j'examinais l'état de mes espaliers de pêchers, lorsqu'une femelle pinson partit de son nid et me frôla le visage. Le petit chef-d'oeuvre était établi à environ 1 pied du sol, fixé à une brindille du pêcher et à un montant de l'espalier. Je constatai, sans les voir, mais par le toucher, que trois oeufs garnissaient le nid. Depuis lors, je passai chaque jour devant cet espalier, évitant d'effaroucher la gentille occupante dont je n'apercevais que la petite tête inquiète. Peu de temps après, je remarquai les allées et venues du mâle et de la femelle pinson: les petits étaient nés! Puis quelques jours passèrent, lorsqu'un beau matin je fus intrigué par une boule verdâtre qui avait l'air d'occuper une bonne partie du nid. Je m'approchai alors et je constatai qu'une pêche, enrobée dans la mousse et les crins de cheval lors de la construction du nid par les parents, avait pris un volume considérable et occupait à peu près les deux tiers de l'habitation. Chaque jour, depuis lors, je constatai le développement anormal de ce fruit qui, à l'heure actuelle, a un volume triple des autres fruits l'environnant; les bestioles, expulsées par cet hôte inattendu, en étaient réduites à se tenir sur le bord de leur logis, ce qui, d'ailleurs, ne les a pas empêchés de prendre, hier, gaillardement leur premier vol. Je crois curieux de signaler ce développement tout à fait anormal de cette pêche, certainement dû à la chaleur développée par la femelle pinson pendant la couvaison, puis à celle des petits eux-mêmes et enfin à ce que, chaque nuit, la mère, en protégeant ses petits, mettait le fruit à l'abri de la fraîcheur nocturne.

## DIFFICULTE

Un romancier, qui écrit surtout des feuilletons, disait un jour:

— Oh! moi, ce n'est pas facile mes romans. Il y a le premier jet, le second, parfois un troisième...

— C'est ce dernier, répliqua un ami, que tu pares des plumes du paon!

Un solliciteur vint un jour implorer Mazarin, sans avoir soigné sa mise, comme on doit le faire quand on aborde un personage puissant.

Le cardinal n'aimait guère donner, aussi s'empressa-t-il de congédier le quémandeur, après l'avoir écouté à peine, sous prétexte que celui-ci n'avait point observé les lois de l'étiquette.

Notre homme ne se tint pas pour battu. Quelques jours après, il vint de nouveau voir le ministre, mais avec un nouvel ajustement : il a, cette fois une perruque neuve et bien noire, la moustache teinte, les joues fardées, un habit qui fait valoir sa taille; bref, on lui donnerait vingt ans de moins que son âge.

Le rusé ministre le reconnut fort bien, mais il n'en laissa rien paraître. Il écouta le solliciteur, puis avec un admirable sourire, lui dit:

— Je suis désolé de ne pouvoir vous accorder cette faveur, mais je l'ai déjà refusée, il y a quelques jours, à monsieur votre père.

NOTRE ROMAN

# Brigitte Jeune Fille Brigitte Jeune Femme

par Berthe BERNAZE

(Suite du précédent numéro)

*D'enchanter son mal en chantant.*

## LES ETRENNES DE BRIGITTE

Il était une fois une petite Brigitte qui avait du chagrin. Et, quoi qu'en disent les vieilles femmes — qui n'y connaissent rien, parce qu'elles ne se rappellent pas — les chagrins des jeunes pourraient bien être les pires. En tout cas, la pauvre Brigitte se sentait joliment malheureuse, au soir du 31 décembre. Car cette année qui filait dans le passé lui avait apporté et enlevé l'espérance du bonheur. Alors, Brigitte avait peur, une peur folle des souhaits du nouvel an qui sont méchants, cruels tout en paraissant gentils à ravir.

— Bonne année ! Tous mes voeux ! On sait bien ce qu'il faut souhaiter aux jeunes filles....

Qu'on laisse donc les jeunes filles toutes seules leurs commandes à l'année qui vient. Les voeux tombent presque toujours à côté, sur un coin du coeur où ils font du mal. Et la pauvre Brigitte avait dit elle-même à Dieu ses désirs. Pendant le salut de fin d'année où j'aime tant regarder en arrière, j'avais mieux que jamais apprécié la valeur unique de ces mois écoulés; et j'avais murmuré avec une ferveur que ne connaissait point la gamine de l'an passé: "Merci, pardon, au secours", ces trois mots que les chants liturgiques du 31 décembre enguirlandent à l'infini, tandis que les pauvres humains, plus vieux d'une année, prient, la tête entre les mains. Bien entendu, je répétais aussi ma prière de Saint- Sulpice: "Tout ce que vous voudrez, mon Dieu", la prière mystérieusement consolante que je recommande à toutes les âmes en peine. Puissent-elles se voir consolées comme moi... Mais je suis trop bavarde. Revenons au triste soir du 31 décembre, avant de conter ce qui arriva le lendemain !

Il fait froid. il fait noir; les parents sont préoccupés des événements politiques; Denis pense à son bachot, Brigite à son chagrin. Yves est le seul joyeux: ne vient-il pas d'offrir la bague de fiançailles à sa jolie Arlette? Mais ce cher garçon ne s'occupe plus de nous: il nous laisse seuls tous les quatre, et nous finissons l'année dans le salon paré de gui et de houx. Papa lisant le journal et Denis traduisant Cicérons maugréent à qui mieux mieux. Je tire le gros coussin de velours en forme de citrouille, et je vais m'asseoir près de maman; je mets ma tête sur ses genoux, comme faisait la petite Brigitte de quatre ans. On est joliment bien ! J'ai envie de pleurer, mais maman caresse mes cheveux si doucement ! Il me semble que la paix descend. Je rêve... je tourne entre mes doigts un brin de gui, porte-bonheur ! Maman sait-elle que j'ai du chagrin?

Le lendemain, c'est le grand jour des étrennes, jour touchant et comique à la fois. Je mets ma robe de velours rubis qui me va si bien, beaucoup trop bien pour une personne dans la peine. J'entends les voeux des domestiques, de la concierge, des femmes qui tendent à la porte de l'église, des mains rougies par le froid. Je lis cinq cartes postales, dont une d'Huguette; — idiot, cette carte:

"Je te souhaite un mari chic et qui gagne beaucoup de billets de mille".

Une carte pareille, on la déchire en menus morceaux. Cela y est ! A présent, c'est l'heure de recevoir les étrennes préparés avec tant d'amour par les parents.

— Oh ! le joli bracelet d'ivoire ! et que ce sac est chic ! et comme j'aime cette poupée-lampe électrique ! Et des bonbons, encore ! Des truffes en chocolat, ma passion ! Vous me gâtez bien trop...

Yves et Denis m'offrent une petite table basse, très drôle. Officiellement, je suis la plus heureuse des jeunes filles. J'emporte mes trésors dans ma chambre. Je mets la poupée sur la table à la mode, et j'allume... Elle est exquise, cette petite dame de porcelaine, vêtue d'une robe bouffante, couleur d'aurore ! On donne donc encore des poupées aux grandes filles ? J'enfile le bracelet à mon bras, le bras gauche; je regarde le bracelet tout rond, tout blanc, et je fonds en larmes: la seule étrenne désirée c'était une bague à ce doigt-là. Je pleure près de la poupée rose, pendant qu'Yves, mis en gaieté par le bonheur, chante au piano une mélodie de Reynaldo Hahn, chère à son Arlette. Mais j'entends maman qui nous appelle:

— Mes enfants, il serait temps de partir. Chez tante Marthe on déjeune à midi sonnant.

Denis, qui n'a pas encore lissé sa chevelure, proteste bruyamment contre cette coutume antique; il annonce à la cantonade que le déjeuner sera lugubre, qu'on parlera tout le temps de la vie chère, que tante Marthe nous fera vingt sermons, qu'elle ne lui permettra pas de griller une cigarette, et enfin — suprême douleur — que tante Marthe offrira des "étrennes utiles".

— C'est une injustice, crie le jeune révolté. L'an dernier, nous avons reçu tous les trois des mouchoirs. Oui maman, je sais bien qu'ils étaient d'une qualité épatante, pur fil; mais tu m'en achètes, des mouchoirs comme ceux-là ! Tante n'a même pas eu l'idée de prendre des pochettes de soie. Cette fois, parions-le, j'aurai des chaussettes et Brigitte des bas, pas en soie, ma petite, je t'assure. Ou bien tu rapporteras un parapluie-aiguille, long de 1 m. 50, avec un crochet!

Papa est obligé de faire la grosse voix pour calmer le collégien irrespectueux. Moi cette fureur de mon petit frère m'a remise en gaieté. Toute vérité n'est pas bonne à dire, sans doute; mais Denis résume bien la situation.

Déjeuner succulent. Denis ne se trompait point: la chère tante nous apprend le cours de toutes les denrées, et je vois le petit qui fait des multiplications mentales tout en dégustant la dinde et le saumon. Tante porte la même robe de soie noire que les deux années passées et me blâme d'avoir acheté un robe neuve, en ces temps troublée. Maman prend ma défense, dit de sa voix douce qu'on ne peut pas priver la jeunesse de tout plaisir et que j'ai déniché une petite couturière pas chère.

— Je n'aime pas le rouge, déclare alors tante Marthe. C'est trop voyant pour une jeune fille. Il est vrai qu'une brune comme toi ne peut pas porter n'importe quelle couleur.

Elle n'aime que les blondes, et entame le panégyrique de ma future belle-soeur, ce qui m'empêche de protester contre ses jugements sévères. Mon teint n'est pas laid du tout ! Il y a, au jardin, des roses de toutes les couleurs, ô ma tante....

Après le café, nous recevons nos étrennes. Ce sont... des bas et des chaussettes ! et je vois Denis qui lutte contre le fou rire. Mais tante Marthe sort de sa vaste poche trois petites enveloppes, et dit, avec cette bonté qui finit toujours par triompher de ses boutades:

— J'achète des étrennes utiles: c'est un principe. Mais, à votre âge, on aime encore les choses inutiles. Voilà une petite somme pour chacun ! Seulement, tu vas me promettre, Denis, de ne pas acheter de cigarettes — du poison ! et

**La "REVUE DE MANON" et la "REVUE DU FOYER" sont imprimées dans leur propre atelier.** *Pour vos impressions de tous genres appelez:*

**GENDRON & HOMIER**

*IMPRIMEURS — EDITEURS*

**MArquette 4065** **756 rue St-Paul, Ouest** **MONTREAL**

toi, Brigitte, ce linge de soie que le déplorable goût moderne a mis à la mode.

Enfin, on peut rire ! Nous embrassons tante en faisant les serments exigés. Je suis riche ! J'emmènerai au cinéma les petits Fabrice, qui n'y sont jamais allés. Merci, merci, tante Marthe !

Mais un remords me poursuit: je n'ai pas souhaité la bonne année à Chantal. Hier, elle vint quand j'étais sorti, et elle laissa une délicieuse gerbe de fleurs. Après avoir joué aux petits jeux et embrassé une douzaine de cousins en tournée de visites, je demandai à tante la permission de me retirer.

— Je vais chez mon amie Chantal Hauteville.

— La petite blonde qui a si bon genre? Vas-y, ma chère; dans cette maison-là, tu ne recevras pas de mauvais conseils.

O chère maison des Hauteville, pavillon blotti au milieu d'un jardin, demeure qui a une âme... Chantal n'est pas rentrée. Faut-il l'attendre? Oui, j'aurais trop de chagrin si je commençais l'année sans embrasser ma pauvre chérie, et je veux lui offrir moi-même ces roses blanches.

Je m'installe dans sa chambre blanche, élégante et discrète comme elle. Le lit ancien, les rideaux de guipure, les coussins, le tapis de fourrure, tout est blanc. Je mets les roses blanches dans une coupe de cristal, je feuillette les livres laissés à portée de la main: poésies modernes, mais très pures, critiques d'art méditations pieuses, voilà bien les livres préférés de cette âme vibrante autant que la mienne, mais seulement pour les choses nobles et paisibles. Je relis la **Bonne Chanson** de Verlaine, et tout émue par ce délicieux chant d'amour conjugal, je ne prends plus de plaisir aux autres lectures. Voilà un petit album couvert de toile grise; je l'ouvre, curieuse de voir les derniers croquis de Chantal.

Mais... c'est ma silhouette que je reconnais sur cette page. Me voici en tenue sportive, chaussée de sandales, un bandeau enserrant mes cheveux, une raquette à la main. Animée par l'ardeur du jeu, je souris.... Mais jamais Chantal ne dessina de cette manière! Je tourne la page: Brigitte apparaît encore, habillée pour la danse: elle sourit. Brigitte navigue sur les canaux de Bruges: elle jette du pain aux beaux cygnes et elle sourit. Elle sourit dans la grande allée du Luxembourg, tenant sur ses genoux un petit Daniel en pleurs. C'est toujours la même Brigitte, jamais le même sourire. Enfin, sur la dernière page, l'artiste a cédé la place au poète. Je lis ces vers délicieux de Rosemonde Gérard:

*Aujourd'hui plus qu'hier,*
*et bien moins que demain.*
*.....chaque jour je l'aime davantage.*

Qu'auriez-vous fait à ma place, reconnaissant l'écriture d'Olivier après avoir reconnu son dessin? Moi, j'ai pleuré, le front sur l'album. O mon ami, vous pensiez donc à Brigitte? La pauvre fille imparfaite avait donc pris une telle place dans votre coeur? Alors, quand je souffrais, vous souffriez aussi, mon ami? Pourquoi, pourquoi vous taire, puisque vous aimez tant le sourire de Brigitte? Mon ami...

Chantal était entrée doucement, le tapis de fourrure blanche assourdissant son petit pas léger. Elle fut un peu étonnée — pas trop, peut-être — de me voir dans les larmes.

— Qu'as-tu, ma chérie? Es-tu malade? Réponds-moi donc!

Elle écarta mes mains et aperçut l'album. La voilà qui se met à rire, et cette sage personne danse comme une petite folle au milieu de la chambre blanche.

— Oh! quel bonheur! Comme je suis contente! Mademoiselle et monsieur faisaient les fiers, se boudaient. Et l'album a parlé à la place de M. Olivier Hauteville. C'est bien fait! Etiez-vous assez nigauds, tous les deux! Les parents rêvaient de vous marier; mais Olivier prétendait que tu aimais, sais-tu qui? Alain Doret.

— Je l'exècre.

— Alors, pourquoi essayais-tu de te brouiller avec nous?

— Je ne me trouvais pas assez jolie, pas assez bonne, pas assez parfaite pour lui.

— Oh! La grande sotte! Il t'adore, depuis qu'il te connaît. Reste là. Je te défends de bouger.

Une minute après, Olivier arrivait. Plus de Chantal; mais seulement lui, moi et les roses blanches. Ce qu'il m'a dit? J'ai tout oublié. Dans ses yeux, pareils à l'eau claire et profonde des matins d'été, je lisais tant d'amour que mes mains tremblaient dans les siennes, mes pauvres mains qu'il baisait en murmurant des mots doux comme des oiseaux.

De retour à la maison, j'ai couru près de maman.

— Maman, il m'aime!

— Oh! mon chéri, que je serai heureuse de te confier à lui!

— Mais... tu sais donc de qui je parle?

— Les mamans savent tout. Et elles attendent. Tu as été brave, ma Brigitte. Mais pourquoi souffrir sans mot dire?

— Tu te rappelles bien que, toute petite, je me cachais déjà quand j'avais de la peine. Seulement, à l'heure du bonheur, il me faut ma maman...

L'heure du bonheur! J'ai attendu pour rouvrir ce cahier que le cher diamant des fiançailles brillât à mon doigt. Enfin, Brigitte a reçu ses vraies étrennes. Je sais que l'année qui commence est une année difficile, une année où la France connaîtra de lourds sacrifices. Mais je ne puis m'empêcher d'être heureuse; et il me semble, ce soir, tandis que la jolie lampe répand sur la page sa clarté d'aurore, que mon bonheur de petite Française, ma confiance en l'avenir, ma résolution de fonder un foyer chrétien, mettant aussi une clarté d'aurore sur l'année enveloppée de voiles gris.

## BRIGITTE FIANCEE

On prétend que les gens heureux n'ont pas d'histoire. Quelle sottise! Moi, je suis heureuse, heureuse à croire que jamais personne ne connut un tel bonheur, et j'ai plus que jamais "une histoire". Voyons! des heures pareilles à celles que je vis sont bien des heures historiques ! On en parlera jusqu'à la fin des temps. Dans un demi-siècle, la vieille Mme Hauteville dira au vieux M. Hauteville: "Vous rappelez-vous nos fiançailles, cher ami? La robe que je portais? notre première dispute?" Il se rappellera tout, et il m'embrassera...

Remarquez bien que le verbe embrasser se trouve conjugué au futur. Simple réflexion en passant, qui deviendrait fort utile si tante Marthe lisait ces lignes.

Mes fiançailles sont pour elle un sujet de discussion inépuisable. Olivier lui plaît. C'est bien heureux! D'ailleurs, il est fait pour plaire à tout le monde, mon cher fiancé. Vraiment, je ne croyais point qu'il existât des hommes de ce modèle-là. Et c'est moi, Brigitte, l'imparfaite, qui ai pris le coeur de ce monsieur parfait, plus que parfait! Voilà tout le grief de tante Marthe contre notre mariage.

— Ma petite, dit-elle, il est trop bien pour toi.

— Merci, tante Marthe.

— D'ailleurs, je ne comprends pas tes parents de marier une fille de dix-huit ans.

— Et demi, ma tante.

— Dix-huit ans, une enfant! Tu ferais mieux d'employer trois ou quatre ans à broder ton trousseau, comme je fis moi-même.

— Il ne pourrait pas servir. La mode change toutes les six semaines, dit M. Marcel Prévost, de l'Académie française.

— Une mode pour le linge! Ah! parlons-en, du linge moderne... En tout cas tu es une raisonneuse... Ton mari aura du plaisir? Avec ton caractère, ma fille, on ne devrait pas te marier avant vingt-deux ans. C'est le bon âge; on a du plomb dans la cervelle, au moins.

Moi, je me taisais, tout en faisant chatoyer ma chère bague, l'anneau magique qui me rend douce, patiente, tout ce que je n'étais pas. Et puis, je dis d'une voix angélique:

— Tante Marthe, croyez-vous qu'il y ait un âge pour être heureux? La grosse Mlle Clémentine, la gouvernante d'Huguette Jamin, va se marier. Elle a quarante-huit ans et des moustaches. Elle épouse un marchand de parapluies de l'avenue des Ternes; c'est un très beau mariage. Huguette se moque d'elle. Moi, je l'ai embrassée, la bonne Clémentine à moustaches, je lui ferai un cadeau de noces, et j'irai chez le fiancé choisir mon petit Tom.

— Qui? quoi? ton petit...

— Ah! Vous ne comprenez pas: mon petit parapluie Tom-Pouce, ma tante; il sera en taffetas puce avec une lisière orange; je vous assure que Mlle Clémentine est une fiancée aussi rayonnante que moi, et que son promis vend de très chics parapluies.

— Sottises, répliqua tante Marthe.

Et ce mot-là clos toujours les discussions.

Quant à maman, elle semble la plus émue de la maison. Sa grande petite fille qui se marie! Elle ne peut y croire. Et puis, je devine que maman se rappelle ses "heures historiques" à elle. Maman est si jeune encore! Et comme elle prétend que les années passent à la manière d'un train rapide, elle doit se croire près de ses fiançailles. Je l'ai vue hier à travers l'indiscrète porte vitrée du salon. Elle était en extase devant une gerbe de lilas blanc. Naturellement, j'ai filé; mais quand je retrouvai maman, ses yeux idéalement jolis gardaient le reflet de "mon" lilas et de "son las d'autrefois. Les mamans prétendent deviner tout ce que pensent leurs filles, mais les filles ne sont pas si bêtes qu'on croit. Elles devinent aussi. Alors j'ai dit gravement:

— Fermez les yeux, madame.

Et j'ai baisé doucement, délicatement, les chères paupières, closes sur la vision des lilas en flerus. Elle n'a pas compris pourquoi; elle m'appela grande folle; mais le lilas de ses yeux avait des gouttes de rosée quand les paupières déjà finement plissées par le temps montrèrent de nouveau le beau regard jeune de ma maman.

Chère maman.

— Tu l'épates, assure Denis, qui trouve royalement amusant d'avoir un frère et une soeur fiancés. Du temps de

maman, les fiancés étaient plus éthérées. Quand tu parles de tes casseroles d'aluminium ou de ton balai électrique, je vois maman tout abasourdie. Ma petite, pour une fiancée, tu es joliment pratique!

Pourquoi pas? Les gens d'autrefois faisaient deux parts dans leur vie: le sentiment et la raison. Nous autres, nous les mêlons en une salade exquise. J'aime Olivier: cela ne m'empêche pas d'aimer les choses prosaiques, et à l'avance j'organise mon cher logis. Il sera tout petit, bien sûr, cet appartement déniché dans une maison de tante Marthe; il sera joli, plaisant, un brin original, mais en même temps sage et bien rangé comme la plus bourgeoise des maisons du passé. Ah! on les prend pour des petites écervelées, ces jeunes filles modernes: pas de danger! La beauté sans ordre est laide à faire peur, et le bonheur se sauve à tire-d'aile. Non, non, vous resterez, mon cher bonheur, chez une Brigitte devenue pot-au-feu par amour.

Mais j'oubliais de noter un fait important de cette période historique. Hier dimanche, vers six heures du soir, devant le thé blond, fumant dans les tasses de Chine, nous nous querellâmes. Nous étions dans le petit coin du divan, les lampes avaient leurs abat-jour mauves, les fleurs embaumaient et j'avais préparé de délicieuses tartines: tout ce qu'il faut pour être heureux! Voilà que nous commençons à parler du cortège de mariage, sujet qui préoccupe ma famille plus que moi: j'avoue que c'est surtout la mariée qui m'intéresse. Olivier me demande quelles seraient mes quêteuses.

— A part Chantal, je n'ai personne à vous imposer, ma petite Brigitte.

— Tant mieux! Je ferai quêter les petites Fabrice. L'annonce de ce grand plaisir tarira peut-être la source de leurs larmes. Depuis qu'elles savent que "grande amie" va se marier, elles pleurent dans tous les coins: et mon petit Daniel, et Luc... L'autre jour, j'avais presque envie de rompre mes fiançailles, pour continuer ce métier de gouvernante bénévole qui m'attira les sarcasmes d'Huguette. Ah! celle-là, elle ne quêtera pas à notre mariage, la chère Huguette! Je prendrai sa petite soeur Chonchonnette que j'aime bien. Comptons nos quêteuses, voulez-vous? Arlette, ma future belle-soeur; Chantal, Aliette, Christiane, et Chonchonnette. Cela ne fait que cinq. Il en faut six.

— Avec votre amie Huguette, nous aurons les six quêteuses, répliqua Olivier, d'une voix tranquille.

— Je viens de vous dire que je n'en veux pas. Elle a trop mauvais genre: elle viendrait à l'église avec une robe au dessus du genou, sans manches, un visage mandarine; elle flirterait avec tous les messieurs. Non, bien sûr, Huguette ne sera point dans le cortège. Encore une tasse de thé, Olivier, du sucre? Du citron?

Olivier tend sa tasse... Silence... Il semble fort occupé à surveiller la fusion du sucre. Je suis un peu en colère. Si tante Marthe voyait ma mine de jeune coq furieux. Enfin, le sucre est fondu. Olivier se lève et dit, avec un calme terrible, ces mots effroyables dans la bouche d'un fiancé:

— Brigitte, vous avez tort, grand tort.

Oh! le méchant! Je me lève à mon tour:

— Je vous ai donné mes raisons. Je les trouve excellentes, et Huguette ne quêtera point.

— Brigitte, les raisons que vous venez de formuler ne sont pas les vraies. Vous gardez au coeur une certaine petite rancune des railleries entendues certain jour d'hiver dans la grande allée du Luxembourg. Alors, vous mettez à l'écart votre amie d'enfance qui vaut peut-être mieux que les apparences, vous la blessez, vous la peinez en donnant à sa petite soeur une marque d'estime et d'amitié que vous lui refusez. Ma chérie, ce n'est pas digne de vous, ni de notre amour.

C'est trop fort!... Voilà qu'au lieu de me fâcher, je tends les deux mains à mon sage et doux mentor:

— Vous me connaissez joliment bien! Je me repens. Huguette quêtera, mon amie.

Alors — tante Marthe, ne lisez pas ces lignes — il m'a embrassée. On ne peut pourtant pas conjuguer toujours le verbe "embrasser" au futur.

J'étais heureuse... tout en rageant un peu d'avoir cédé. Je n'ai pas du tout envie d'obéir ainsi à mon époux. Je lui exposai donc toutes mes belles théories sur l'égalité dans le mariage. Il a ri, le mauvais, en me demandant si je le prenais pour un tyran.

— Non, mais je vous aime trop, et j'ai peur de faire tout ce que vous voudrez, ce qui sera peut-être bien ennuyeux! Car, vous savez, je ne suis pas parfaite, moi.

— Oh! ma pauvre petite Brigitte, pourquoi aurais-je cherché une fiancée parfaite?

— Vous l'êtes bien, vous! Ne protestez pas. Comme jeune homme, vous valez bien mieux que moi comme jeune fille. Vous êtes plus sérieux, plus religieux, mieux affermi.

Il était devenu très grave. Il répondit:

— Moi, j'ai fait la guerre qui marqua les âmes pour la vie. Mais je reste un pauvre homme imparfait. Comme tous les artistes, j'ai trop de susceptibilité orgueilleuse, de sensibilite nerveuse. Je me décourage, je m'attriste, je perds mon ardeur au travail, ma fo idans l'art ma volonté d'agir. Petite fiancée, à l'âme ensoleillée, c'était vous qu'il me fallait. Vous serez ma gaîté, ma joie, mon espérance. Pendant mon voyage en Italie, j'allai au pays de saint François d'Assise, je relus les **Fioretti**, et je priai le cher saint qui restait joyeux, en tout et toujours. Vous rappelez-vous son dialogue, avec Frère Léon: "Frère Léon, quelle est la joie parfaite?" Et Frère Léon d'énumérer tous les biens qui font l'âme heureuse. Mais non: saint François mettait la joie parfaite dans le bonheur et dans la lutte. Brigitte, au milieu des beaux paysages d'Ombrie, je vis ce qui manquait à mon âme trop éprise du bonheur humain. Et puis, je compris, ce qui assure le "vrai" bonheur, devant toute beauté créée, saint François chantait le Cantique au soleil. Il bénissait Dieu. Vous m'aiderez, vous si vibrante, à chanter le Cantique au soleil. Vous le voyez bien, ma chérie, c'était vous, la femme qu'il me fallait!

Je crois que c'est ainsi que se termineront toutes nos querelles...

Huguette quêtera donc avec Arlette, Chantal, Chonchonnette, Aliette et Christiane, toutes vêtues de rose:

— Le bois de rose est chic, suggéra Denis qui adore les questions de toilette.

Je protestai. Pas de bois de rose. On en voit trop. Cela n'ira pas à nos quêteuses blondes. A dire vrai, j'ai pris en horreur la nuance bois de rose, depuis que je vis certaine Françoise Martin, belle comme Athéné, quêter au mariage d'Odile, vêtue de velours bois de rose. Elle m'a trop fait pleurer, cette vision-là... Pauvre Françoise! Il paraît qu'elle part pour la Grèce avec ses pinceaux et qu'elle y deviendra célèbre. Qui donc a dit: — je crois bien que c'est Mme de Stael — La gloire est le seuil éclatant du bonheur. Françoise n'aimait-elle pas Olivier avant moi? Personne ne l'a dit, mais elle part. Pauvre Françoise!

Revenons donc à mes quêteuses. Elles seront donc en rose, un rose un peu mauve, joli, spirituel, frais comme des fleurs de montagne, à côté de la neige de ma robe d'épousée. Oh! ma robe blanche, mon beau satin aux reflets de perle! Hier, la couturière sortit l'étoffe du long carton, où elle dormait m'attendant, et tout ce blanc si doux, si pur, m'émut comme jadis les mousselines de ma première communion. C'est bien pour moi? pour la petite Brigitte qui s'amusait hier comme une enfant, avec la poupée de chiffons qu'elle a donnée à son amie Christiane?

— Mademoiselle va être ravissante en mariée, dit la couturière. Avec un petit diadème sur les cheveux courts... Ah! j'oubliais que vos cheveux ne sont pas coupés.

Cette réflexion de la "marchande de frivolité" me tira de mon extase. Que dirait papa, qui n'est pas du tout à la page, s'il devait conduire à l'autel une mariée coiffée comme un petit garçon? Plus tard... si la mode continue. Si Olivier y consent, surtout! Car je le vois bien, je ferai tout ce qui lui plaira. Et cette docilité nouvelle me déconcerte. Qui donc m'a changée de la sorte? C'est l'amour, sans doute, l'amour qui me fait rêver davant la neige du satin, comme rêvait maman devant le lilas blanc.

## BRIGITTE JEUNE FEMME

### Madame Brigitte

Ciel bleu, arbres en fleurs, robe blanche, chapeau de paille... Devant la Méditerranée couleur de turquoise, je rêve toute seule, comme une pauvre petite abandonnée. Pareille à l'ami Pierrot, je n'ai rien trouvé pour écrire qu'un vieux carnet resté au fond de mon sac et un bout de crayon taillé à la mode de mon frère Denis. Oh! l'amusant calepin! Il date du vieux temps, du temps où j'étais une jeune fille: ne devrait-on pas le mettre aux archives? J'y trouve des notes comiques et attendrissantes: achats de "frivolités", recettes de gâteaux, jolies phrases glanées dans les bouquins, un croquis de robe, une résolution héroique: "faire tout de suite ce que maman me dira". Je n'ai jamais pu tenir une résolution pareille! Et la voyant griffonnée sur la même page que l'adresse d'un marchand de bas de soie, je me mets à rire de bon coeur, moi, la jeune indépendante qui, par un miracle déconcertant, finis toujours par céder à mon cher mari.

Prenons un exemple. Aujourd'hui Olivier m'a dit:

— Brigitte, ma chérie, je serai obligé de te quitter pendant une heure. Je voudrais faire visite à mon ami, le père Bruno, et tu sais que les femmes ne sont pas admises dans le couvent.

— Alors, tu n'iras pas, répliquai-je, indignée. Il y a six mois, quand tu te figurais qu'"on" ne t'aimait pas, tu songeais à rejoindre le père Bruno. La nostalgie du cloître va te reprendre, et tu regretteras ton mariage avec une petite folle, ainsi que m'appelle cruellement tante Marthe. Reste avec moi: nous irons dans le bois d'oliviers, à l'ombre légère

de ces arbres qui portent ton nom. Restez avec votre femme, monsieur.

Mais il est parti, le têtu. Car c'est un défaut, l'entêtement, un de ses trois défauts: il n'en a que trois, et moi sept et demi: nous les avons comptés l'autre jour, en fumant des cigarettes. Mon demi-défaut, c'était cette prétention de fumer... Quelle horreur que les cigarettes, je l'avoue tout bas! et qu'il est donc petit, ce défaut dont l'âcre goût des cendres m'a dégoûtée tout de suite! Nos défauts... je trouve que, semblables aux couleurs du prisme, nos défauts de jeunes mariés forment un mélange très plaisant; mais cette théorie a scandalisé Olivier, l'artiste, le saint; il m'a déclaré que les choses laides ne pouvaient jamais produire un harmonieux ensemble, et que seules, nos vertus comptaient. Quel homme sage!

Je le laissai donc grimper sur la petite colline boisée de sapins, où le monastère tout blanc abrite des pères tout blancs, occupés à chanter les louanges de Dieu comme chantent les cigales au soleil de la Provence, et je suis venue rêver sur une terrasse devant la Méditerranée bleue.

Qu'elle est bleue, qu'elle est bleue ! C'est une fête de lumière pour de jeunes coeurs bien-heureux comme les nôtres ! Je trouve absurde de faire son voyage de noces dans les villes. Ni musées, ni palais, ni théâtres. Nous voulons, nous deux, le grand ciel libre et les parfums sauvages de la terre. Jours radieux ! les mimosas et les roses embaument. Nous nous aimons. Parfois, les larmes m'en viennent aux yeux: j'ai envie de dire: c'est trop! Trop de beauté, trop de bonheur. Mais mon cher mari sait si bien m'apprendre l'art d'être heureux en bénissant Dieu!

Au temps de mes fiançailles, je me moquais du vieux dicton assurant que les peuples heureux n'ont pas d'histoire. Mais je n'étais qu'une enfant, dans ce temps-là, je ne savais rien du tout! Maintenant que me voilà une vieille dame, j'approuve le décret de la "Sagesse des nations". Mes fiançailles avaient une histoire, parce qu'elles ne faisaient que préparer le bonheur. Depuis, oui, mon cher amour, j'ai voulu me taire. Ainsi que l'oiseau qui ferme ses ailes, je me repose, tranquille et confiante, dans cet épanouissement de notre jeune bonheur. Oh! comme les cigales chantent, ce soir! Olivier, les autres jours, y avait-il de tels parfums de marjolaine?

Puisque vous m'avez abandonnée, méchant, je vais encore penser à vous, et, regardant le passé d'hier, raconter le grand événement mondain que fut la cérémonie nuptiale unissant M. Olivier Hauteville à Mlle Brigitte Louvain. Il faisait beau, naturellement: vit-on jamais le soleil bouder un mariage d'amour? C'est très drôle, vraiment, de se trouver l'héroine d'une pareille fête. Le matin, j'étais si calme que ma tendre maman s'indignait secrètement:

"Ma petite chérie, je suppose que tu n'as pas faim", me dit-elle quand je rentrai de la messe de huit heures où j'avais voulu communier auprès d'Olivier. Je la regardai avec étonnement:

— Mais je meurs de faim! les émotions creusent. Il n'y aura jamais assez de tartines. Comment, tu croyais que j'allais jeûner, le jour de mon mariage, pour être laide à faire peur.

Maman, sans mot dire — mais elle n'en pensait pas moins — alla chercher des provisions de renfort. Olivier ne mangeait guère, lui, et je dois avouer qu'il me laissa presque toutes les tartines.

A présent, l'habillage de la mariée. M. Arthur, le coiffeur, qui est un vil flatteur, déclare que le chignon fait mieux sous le voile que la nuque rasée. Mais je sais que, la semaine passée, il affirma le contraire à une mariée tondue. Ah! monsieur Arthur, monsieur Arthur, gare à vous, si vous manquez la coiffure! Mais non, les ondulations forment des crans impeccables et, ma foi, je suis très gentille. Vite, ôtons le kimono couleur d'aurore, et mettons la blanche, l'exquise, l'unique parure du jour de mes noces; cela lui va si bien, le gris-argent! Pauvre maman chérie, elle pleure comme au matin de ma première communion, quand elle habillait la grande petite fille, empêtrée dans sa longue robe. Plus longue que celle-ci, bien sûr! Mlle Fauvette, la couturière, est toute rouge; elle trouve que ma manche n'est pas suffisamment serrée, que mon manteau de cour "grince"; elle prétend m'habiller avec des épingles. Mais je me fâche:

— Mademoiselle Fauvette, je veux me sentir aussi à l'aise que dans ma petite robe de tennis.

Alors, elle rit, ses épingles entre les dents; elle se met à genoux et tire de longues aiguilleéss de soie blanche. Me voilà prête.

Est-ce moi, est-ce bien moi, la petite Brigitte? Que Fauvette s'en aille, et M. Arthur, et tout le monde... même maman. Je veux rester toute seule avec cette grande jeune femme inconnue, un peu solennelle, un peu mystérieuse, que j'aperçois dans le psyché. Elle m'intimide, elle est si belle! Gaine de satin qui s'évase à la manière d'une fleur et où des broderies d'argent semblent mettre des gouttes de rosée; long manteau de cour fait en dentelles de rêve, de vieilles dentelles qui, depuis cent ans, ont paré mes grand'mères, au jour de leurs noces; tulle vaporeux que retient, autour de la tête brune, un diadème fait de fleurs... Oh! comme ces nuages de tulle adoucissent mon visage, et comme l'émotion d'un tel jour rend tout à coup frissonnante ma pauvre âme jusqu'alors gaie comme un oiseau! C'est la vie qui commence; j'ai un peu peur, et pourtant je suis heureuse. Je ne comprends plus, je ne sais plus. Mais voilà maman, ma chérie maman. Près d'elle, de nouveau, la belle mariée devient une petite fille. Maman...

Ah! nous faisons les braves, nous autres, les petites modernes; nous prétendons n'avoir peur de rien. Mais, le jour où nous devons remonter, au bras d'un père aussi ému que nous, la nef d'une église, pendant que des centaines de paires d'yeux nous regardent, le jour où nous nous disons: "C'est pour moi, pour moi toute seule, ces chants, ces tonnerres d'orgues, ces fleurs, ces lumières; et je vais prononcer tout haut un serment solennel", je vous assure que nous devenons pareilles aux timides petites mariées d'autrefois! Moi, je n'en pouvais plus. J'aurais voulu, surtout, que les orgues se taisent et que les suisses atténuent leurs coups de hallebarde. Et puis, j'ai tout oublié en arrivant devant l'autel paré de roses blanches, devant le cher autel de ma première communion. Dieu était là pour bénir notre vie nouvelle. Agenouillée près d'Olivier, nous attendions tous deux, dans la fête silencieuse de nos âmes, cette bénédiction divine qui sanctifie l'amour. Don joyeux, don sans retour! Nous échangeons les anneaux d'or et les promesses. Nous étions libres; nous ne le sommes plus. Pour toujours, jusque dans la vie éternelle, nous nous appartiendrons l'un à l'autre. Oh! quelle douceur de sentir qu'Olivier prie avec moi, comme moi, bien mieux que moi. Il me guidera, il me soutiendra: n'est-il pas le plus fort, le plus chrétien, le plus sage, le vrai chef dont l'abbé qui nous marie trace le portrait idéal? Et toute mon émotion disparaît, se fond dans la prière: il n'y a plus en moi qu'une douce et joyeuse confiance.

En redevenant joyeuse, je suis redevenue moi-même. Je trouve un sourire pour chacune de mes quêteuses qui attendent avec anxiété ce sourire de la mariée quand elle dépose son offrande dans les petites bourses fleuries d'anémones. Voici Arlette qui, dans deux mois, sera la mariée à son tour; voilà Chantal, ma petite Chantal chérie, qui a mis son bonheur plus haut que le bonheur de la terre et qui rêve à d'autres fiançailles; et puis les petites Fabrice, fières comme Artaban de quêter à un mariage chic et d'avoir de si belles petites robes; et voilà enfin Huguette et sa soeur, Chonchonnette la sensible, a des yeux gros comme le poing; Huguette, ma foi! Huguette est très correcte. Des manches jusqu'aux doigts, une écharpe de tulle rose enroulée autour des épaules, pas trop de peinture sur les joues, un petit air sage. Je ne puis m'empêcher d'échanger un regard malicieux avec Olivier, car je me rappelle notre dernière querelle de fiancés: "Vous voyez bien qu'elle pouvait quêter", disent les yeux d'Olivier; et moi, je réponds de la même manière: "Vous avez toujours raison, méchant..."

Et puis, nous rentrons dans le recueillement. Je suis bien sûre que tous les invités s'agitent pour regarder mes jolies quêteuses; on se tient si mal aux messes de mariage! J'ai demandé à dix personnes dont je suis sûre qu'elles prient vraiment pour moi, et je sens que les prières de ces dix âmes de choix s'unissent à notre prière. Elles montent vers Dieu avec la voix tendre des violons, les soprani des enfants. La foule peut bien chuchoter, grimper sur les chaises; du moins, je suis sûre de la pensée fidèle de des "dix". Bien entendu, Chantal se trouve en tête de ce petit bataillon d'élite. Quant à Huguette..., c'est déjà bien beau qu'elle garde une tenue si correcte!

Pauvre Huguette! Je ne dirai pas que cette sagesse ait duré longtemps. Pour la réception qui suit la messe, elle a remis de l'ocre, du vermillon, du noir sur son petit bout de visage effronté; elle a ôté l'écharpe, elle danse, flirte comme une enragée. Mais entre deux coupes de champagne, elle est venue me dire drôlement, gentiment:

— Tu sais, mon petit, je t'aime bien, et si je t'ai fait enrager quelquefois, il faut me pardonner.

Alors j'ai embrassé — avec précautions — un coin de la joue ocreé, et j'ai donné à la repentante un brin de fleur d'oranger:

— Je te souhaite un bonheur qui ressemble au mien.

Elle est restée songeuse:

— Ma pauvre Brigitte, je ne vaux pas quatre sous; un bonheur de ce genre-là ne voudra jamais de moi.

Et elle est retournée à la danse.

Vieux souvenirs... Mme Hauteville ressemble-t-elle encore à la petite Brigitte? C'est très drôle de s'appeler madame, très drôle de "vivre" son roman. Pourquoi donc les romanciers font-ils

s'arrêter au mariage la belle histoire ? Moi, il me semble que la belle histoire va recommencer. Comme a dit je ne sais quel auteur dans une pièce qu'on m'a empêchée de voir, c'est la Course au Flambeau; nos parents nous ont transmis la flamme. A nous de la garder, brillante et vive, jusqu'au moment de passer le flambeau à d'autres. Nous continuons les traditions; nous préparons l'avenir. Nous sommes un petit morceau de France. Le pays peut être plus beau et meilleur à cause de nos efforts. Oh! je ne veux pas que notre bonheur reste égoiste... même dans l'égoisme à deux!

Mais, comme Olivier tarde à revenir ! Le beau soleil descend; il fait rougir les roches au milieu de la mer bleue. Tout à l'heure, ce sera la nuit; je frissonne déjà sous ma légère robe blanche. Olivier, viens me chercher. Je voudrais te raconter toutes les pensées graves qui montent dans l'air du soir avec le parfum des roses, et qui sont trop lourdes à porter toute seule.

J'entends son pas rapide, inégal, puisqu'il boite, le pauvre cher ami... Son bras enveloppe la petite Brigitte qui essaie de paraître fâchée.

— Je croyais que vous oubliiez votre femme, monsieur.

Ses yeux sont aussi lumineux que la grande mer paisible. Tout bas il répète: "ma femme" et il demande:

— Qu'avez-vous fait toute seule, ma chérie?

Je lui montre le vieux petit calepin :

— De l'histoire, de la philosophie! Ne ris pas, j'écrivais mon histoire, ton histoire, notre histoire, et je rêvais à l'avenir. Mais, vois-tu? les pensées graves m'oppressaient un peu: tu les allégeras, Olivier, je ne pense bien qu'auprès de toi. Oh! les jolies fleurs? tu les as cueillies sur la montagne?

Et nous sommes retournés à l'hôtel, lentement, lentement, les bras chargés de roses et d'anémones...

## BRIGITTE ET LE POT-AU-FEU

Qu'elle est donc jolie, notre table fleurie! J'ai rapporté du marché, un des lieux les plus pittoresques du monde, prétend Olivier, des pois de senteur, merveilleusement odorants, nuancés, fantaisistes. Toute la gamme du rose! Et je viens, tout en chantant moi-même, de les baigner dans une coupe de cristal irisé qui repose sur un napperon de dentelle. Attendrais-je des convives, ce soir? Les fleurs, le beau linge, les mignons bibelots d'argenterie, semblent présager un petit souper de gala. Point du tout! M. et Mme Hauteville dînent en tête à tête. Mais ils trouvent "nous trouvons" tous les deux, que la beauté n'est point une chose de parade, c'est l'accompagnement naturel du délicieux bonheur de tous les jours.

Figurez-vous qu'il a passé des nuages sur ce fameux bonheur de Brigitte, ce bonheur rose, ensoleillé, à l'image d'une âme de dix-huit ans. Oh! des petits nuages de rien du tout, mais qui projetaient quand même une ombre. Je dis mon "mea culpa": tout arriva par ma faute. En revenant du beau voyage de rêve, le petit ménage s'installa dans un charmant logis... très étroit, comme en ont les petits ménages d'à présent. Naturellement, la jeune maîtresse de maison reçut les conseils les plus sages, et les plus contradictoires. Naturellement, elle n'en fit qu'à sa tête. Je dois l'avouer: toute ma vie, ce fut mon rêve d'agir à ma fantaisie. Une fois mariée, je comptais bien me dédommager de tous les actes d'obéissance de la petite fille. Sans doute...

Mais voilà ce que je découvris: le bonheur dépend de bien petites choses, et la fantaisie n'est pas toujours bon guide. On a beau se chérir comme jamais jeunes mariés se sont chéris, on garde son humeur. Et, ma foi, quand certain pli vient barrer le front de monsieur, quand les cheveux de madame s'ébouriffent, quand monsieur devient muet et que madame parle très haut et très vite, c'est qu'un nuage passe!

Pour l'installation du logis, pas la moindre difficulté: je n'écoute personne... excepté maman, cette maman déconcertante qui s'obstine à garder un vieux genre, tout en ayant des goûts si jeunes. Tante Marthe, assez fière — et elle avait raison — de jouer le rôle de Providence en nous offrant un appartement dans sa maison de la rue Washington, tante Marthe essaya de me guider:

— Ma petite, telle que je te connais, tu vas choisir un mobilier ridicule. Sois donc raisonnable: achète des choses classiques, ces choses qui plaisent à tout le monde. Vois mon mobilier: je ne m'en suis jamais lassée. Ne prends donc pas ta mine de petit coq en colère. Je répèterai jusqu'à mon dernier jour qu'une salle à manger Renaissance.... Ah! mauvaise tête, va! Pauvre Olivier!

Or, le pauvre Olivier est encore bien plus moderne que Brigitte à la mauvaise tête. Mais il paraît si sage que tante Marthe le croit un vieux retardataire.

Huguette vint à son tour. Qu'elle est vilaine, à présent! Elle a fait tondre ses cheveux aussi courts que ceux d'un homme. Et les voilà luisants, collés sur la tête, dégageant deux grandes oreilles. Huguette tire seulement une mèche en virgule sur son front. Quelle horreur!

— Tu regardes mes oreilles, dit-elle un peu agacée.

— Bien sûr, je ne les avais jamais vues depuis quinze ans que j'ai le bonheur de te connaître. Je ne les croyais pas si grandes. Je t'en prie, ramène tes cheveux par-dessus.

— Que tu es coco! Le chic, c'est de ressembler à un homme. Mais montre-moi donc ton appartement sans meubles. Bien petit, ma pauvre fille! Quand je me marierai, il me faudra des pièces de réception épatantes. Comment, tu installeras ta chambre à coucher dans cette superbe pièce qui donne sur les jardins! Et ton égoiste de mari réclame ce qu'il y a de mieux pour son atelier? Tu le laisses faire? Il pourrait bien louer un atelier sur la butte Montmartre, et te laisser installer convenablement tes salons et ta salle de bains. Je me sauve... Alors, tu me trouves bien coiffée de la sorte? Si tu savais commme je suis amusante avec mon smoking de satin noir!

Folle Huguette, qui s'en va la cigarette à la bouche, mauvais exemple vivant pour les petites ouvrières qui fourmillent dans ce quartier des Champs-

MATERIELS D'ARTISTES,
ART DECORATIFS

Peinture, Pinceaux, Pochoirs (Stencils)

etc.

Lunettes EXAMEN DE LA VUE Lorgnons

Hearn & Harrison & de Meslé

1610 rue ST-DENIS MONTREAL

(3ième porte audessus du Théâtre St-Denis)

Résidence
No 6459
Rue Christophe Colomb

Tél. HArbour 4118
4119

SALLUSTE LAVERY,
B. C. L., C. R.
De l'Etude Lavery & Demers
AVOCATS PROCUREURS
Avocats Conseils de la Fédération des Navigateurs Canadiens
Division du St Laurent
No 29, RUE ST-JACQUES, EST MONTREAL

Elysées! Après son départ, je rêvai longuement devant le beau jardin dont la fraîcheur semble miraculeuse au milieu de ces grandes maisons grises. Et, la contradiction aiguisant merveilleusement l'esprit des femmes, je tirai tous mes plans, bien différents des plans suggérés par Huguette. Il nous faut trois belles pièces: notre chambre, l'atelier et le "living room" comme disent les Anglais. Avec cela une salle de bains et une cuisine toute blanche: que m'importe le reste! Bien sûr, je ne vais pas m'installer une salle à manger, un salon classique dans ce petit logement d'après-guerre. Il ne s'agit pas de recevoir des visites, mais de vivre. Et la vie, c'est le travail d'Olivier, c'est notre douce intimité à deux. Alors, nous avons meublé avec amour l'atelier, la chambre et le living room — pour lequel il faudra bien que je trouve un nom français. Les bourgeois du siècle dernier chérissaient les meubles fabriqués à la douzaine. Les jeunes émancipés d'à présent — genre Huguette — trouvent tout beau, pourvu que cela ne ressemble à rien.

Nous autres, nous avons chargé un antiquaire, ami d'Olivier, de dénicher en Provence de beaux meubles rustiques. Et il me semble que c'est le soleil de là-bas qui a patiné ces bois rustiques. Chers vieux meubles: ils ont un passé, ils ont résisté aux orages, aux incendies, aux révolutions; ils ont partagé la vie de braves gens de France. Ils furent bien faits, par d'honnêtes mains d'ouvriers épris de leur métier. Ils ont servi. Ils ont une petite âme...

Et voici, près de ces beaux vieux meubles, des toiles fleuries, ramagées; voici quelques bibelots choisis parmi le fatras de nos cadeaux de mariage; voici une bergère, habillée de soie brochée, qui semble une grande dame en visite; voici mon piano et des livres, beaucoup de livres. Les abat-jour, les coussins. voire un Pierrot et un Arlequin qui font la moue sur le divan, tous ces bibelots à la mode mettent une note amusante dans notre petit logis ensoleillé où l'on s'attendrait à voir apparaître une Mireille qui chanterait au milieu de ce décor provençal, les vers ailés de Mistral.

Mais il paraît que Brigitte remplace fort bien Mireille. Monsieur mon époux l'a dit. Brigitte a tant de soleil dans les yeux et dans le coeur. tant de chansons sur les lèvres! Et Mireille n'aima jamais son Vincent comme Brigitte aime celui qu'elle aime.

Tout allait donc le mieux du monde. Alors, pourquoi monsieur, devenant muet, a-t-il plissé son front? pourquoi madame devenant tapageuse, a-t-elle mis ses cheveux en broussaille? Hélas! ...il ne suffit pas d'avoir des meubles, il faut manger. Tante Marthe, continuant à jouer le rôle de Providence, nous avait déniché une bonne.

— Une perfection, ma petite! C'est une femme d'un certain âge, expérimentée, tout à fait ce qu'il faut pour une enfant comme toi, une enfant qui ne sait rien.

— Tante Marthe. saviez-vous cuisiner quand vous "épousâtes" l'oncle Eugène?

Tante Marthe élude cette question indiscrète.

— Dans mon temps, on pouvait se faire servir, répond-elle noblement.

— On peut bien se faire servir maintenant. puisque je vais posséder votre Eudoxie.

Eudoxie, quel nom! Olivier soutient que c'était fort harmonieux et que la dugègne lui plaisait à l'avance. Mais Eudoxie ne fit pas long feu chez nous. Cette respectable dame, portant faux chignon et mitaines, prétendait faire marcher monsieur et madame, nous servait des petits pois quand j'avais commandé des épinards, et changeait tous les meubles de place. Chaque jour, elle collait la bergère le long du mur et cachait derrière les coussins, Arlequin et Pierrot qui n'avaient pas l'heur de lui plaire. Chaque jour, je remettais la bergère près de la table-bouillotte et j'allongeais mes pauvres poupées sur le divan. Mais je rageais. Enfin je découvris qu'Eudoxie, profitant de l'inexpérience de madame, majorait tous les comptes de vingt pour cent. Et, après un entretien orageux, Eudoxie fut priée de chercher à utiliser ses talents ailleurs.

Quand Olivier rentra, je dansais de joie, l'Arlequin entre les bras. Il crut sa petite Brigitte devenue folle; mais je le rassurai:

— Eudoxie est parti! Je mangerai ce que je voudrai! Arlequin et Pierrot ne seront plus mis en pénitence!

Il prit à ma joie une part fort convenable.

Puis discrètement:

— As-tu songé au déjeuner?

Pas encore! Je visitai les armoires où je ne trouvai rien du tout. J'allai chercher des oeufs, une salade, un fromage à la crème. Et ce fut délicieux. Seulement la pauvre cuisinière ne savait pas varier ses menus; elle ne s'entendait guère aux vilaines horreurs prosaiques qu'on appelle l'épluchage des légumes et le lavage de la vaisselle. On mangea très mal. Olivier m'aida; mais ses belles mains blanches d'artiste ne sont pas faites pour cela. Le pli apparut sur le front, et il devint taciturne. Brigitte s'énerva. Six bonnes défilèrent chez nous; les jeunes allaient au dancing; les vieilles ressemblaient à Eudoxie. Le pli se creusait de plus en plus... Un jour, ayant pleuré, pour la première fois depuis notre mariage. j'allai demandé conseil à maman. Et "en cinq sec", je compris toute la philosophie de mon métier. Une jeune bourgeoise pas trop bête et pas trop paresseuse, devrait s'assimiler la science ménagère aussi vite et plus vite qu'une petite paysanne inculte. Au lieu de pleurer, ne vaudrait-il pas mieux s'exercer?

— Vois-tu, ma grande, tes domestiques ne t'obéiront que le jour où elles te jugeront capable de faire les choses toi-même. Essaye en y mettant tout ton coeur. C'est moins difficile que l'algèbre et la chimie. Et, si cela ne marche pas, maman est là...

Cela marche un peu mieux, beaucoup mieux, très bien! En attendant une petite campagnarde que Chantal nous enverra en octobre, je pris une brave femme de journée pour les besognes ennuyeuses. J'adoptai donc les perfectionnements modernes: balayage, chauffage, repassage électriques. J'endossai une tenue de ménagère ravissante: avec une blouse de toile rose, je vous assure qu'on peut être fort gentille. Monsieur mon mari me l'a dit. En embrassant sa chère petite cuisinière. il n'avait plus son vilain pli sur le front.

— Tu aimes donc encore cette dame Pot-au-feu? demandai-je. Toi, tu vis dans le rêve!

— Tu fais de plus belles choses que moi, répondit-il. Avec tes chères petites mains, gantées de caoutchouc, tu fabriques du bonheur, Brigitte!

Je fabrique du bonheur... Ce mot-là me fait oublier bien des sacrifices. J'oublie que j'ai dû renoncer à un concert et à deux goûters; j'oublie que, n'ayant pu relancer ma couturière, je porte un manteau démodé au lieu du ravissant ensemble vieux rose dont je rêve. J'oublie que je laissai un beau livre en plan et que je n'ai pas encore vu les roses à Bagatelle. D'autres petites joies exquises sont venues remplacer les petites joies sacrifiées. Les bons repas, les jolis meubles, les bouquets, les coussins les dentelles, chantent chez nous la chanson du bonheur. Les piles de beau linge sont classées dans les armoires aussi bien que les livres aimés sur les rayons de vieux chêne. Je vais faire des confitures! Vraiment, je deviens une petite dame Pot-au-feu.

Mais Jamais il n'y a eu autant de poésie dans mon coeur. Quand arrive le soir, je me fais belle pour dîner en face d'Olivier. Nous nous sourions pardessus la table fleurie. Nous mangeons des petits plats très délicats. Et je vous assure que, du grand jardin velouté d'ombre, montent des chants d'oiseaux qui ne sont pas plus gais, plus doux que la chanson du bonheur, que chantent pour nous et avec nous les humbles et jolies choses familières.

## LES PETITES ROBES DE BRIGITTE

Toutes les fenêtres ouvertes pour que l'été entre à son aise, je travaillais ce matin avec fièvre. Arriverais-je à finir ma petite robe couleur de bleuet?

Allons, bon! un coup de sonnette. C'est Denis, un Denis bien fier. Ce jeune monsieur, bachelier depuis la veille, est accouru chez sa grande soeur.

— J'ai répondu de façon épatante, ma chère! Si tu m'avais entendu traduire les Géorgiques! Le vieux Virgile lui-même aurait applaudi!

— Et les sciences?

— Oh! les examinateurs pour les "math" sont toujours grincheux. Le mien inventa tout exprès un nouveau théorème de géométrie: sans lui, je décrochais la mention. C'est chic, tu sais, d'avoir un frère bachelier.

— Tu sembles oublier que je suis bachelière, mon petit, répondis-je en poussant vivement mon aiguille dans le crêpe de Chine bleu.

Rappelé ainsi à l'humilité, maître Denis se montra doux et cajoleur:

— Quel cadeau te fit donc tante Marthe, pour ton bac?

— Elle ne m'a rien donné du tout, par principe. Tante Marthe n'aime pas les femmes savantes.

— Mais papa et maman t'ont fait des cadeaux. Je crois même qu'Yves t'a donné quelque chose. J'espère qu'il ne m'oubliera pas. C'est bien le moins de gâter un peu son petit frère.

Silence... Je vois bien où il veut en venir, le "petit frère" de 1m 75 de haut; mais sa présence m'agace; il faudrait que j'essaie ma robe: je suis sûre que la manche est trop longue. Denis palpe l'étoffe:

— Tu portes donc du bleu, maintenant?

Je répond, en haussant les épaules:

— Le bleu est à la mode, et puis je ne suis pas vouée au rose éternel.

— Cela t'ira peut-être aussi bien que le rose. Dis donc, Brigitte...Supposons qu'Yves m'offre... un sac de voyage : tu me donnerais bien une canne, toi?

— Quel aplomb!

Je ne peux m'empêcher de rire:

— Oui, mendiant, je t'achèterai une canne. Mais j'ai monté ma manche à l'envers. Jamais je n'aurai fini! Ecoute, Denis, dis-moi adieu: tu es bien gentil, mais tu me déranges. Va raconter

tes succès à tante Marthe ou à ta belle-soeur Arlette. Moi, je suis trop pressée.

Pauvre grand! Il se lève et ajoute timidement:

— J'aimerais mieux la choisir, tu sais, la canne. Je pensais que tu pourrais venir avec moi un de ces jours, demain, par exemple.

— Oh! mon petit, je n'ai pas un jour libre avant la semaine prochaine. Tu comprends, quand on est si mal servie que moi...

— Et quand on se fait tant de robes ! crie Denis.

Furieux d'attendre la canne de ses rêves, il ne peut plus se contenir.

— Ma chère, toutes les fois que je te vois, tu en une nouvelle. Ah! les femmes!

Il part en claquant les portes. Il peut attendre sa canne, celui-là. Je trépigne, car me voilà obligée de recommencer mon travail. Si la robe n'est pas finie, je n'irai pas goûter chez Odette. On a trop vu mon ensemble rose; la robe verte ne va pas avec mon chapeau, et le mauve fait paraître mon teint trop brun. Quant à mettre la vieille robe écaillée, jamais.

La robe bleue fut terminée. Je pus goûter chez Odette. Goûter délicieux, beaucoup de monde. J'étais parmi les plus jolies. Je devrais me sentir gaie, ce soir; mais non, "j'ai le cafard", comme dit le jeune bachelier. Je voudrais qu'Olivier rentre. Pour qu'il la voie, j'ai gardé ma petite robe; mais ma petite robe me pèse à présent comme si elle était de brocart au lieu d'être une légère robe en crêpe de Chine. Je suis triste, sotte, et je ne sais d'où vient mon mécontentement. Tournerais-je à la neurasthénie? Non, non, ma petite, pas de larmes. Tu vas réfléchir, la plume en main, et tu sauras, il faut que tu saches pourquoi tu es si maussade depuis quelques jours.

Je devrais pourtant me trouver joliment heureuse. Olivier est la perle des perles. Tout marche bien à la maison. En attendant la petite campagnarde annoncée par Chantal, j'ai une brave femme de journée qui fait la besogne en un clin d'oeil. Elle mène une rude existence cette pauvre Maria! Une fois notre petit logis en ordre, elle va servir un mari et cinq marmots; elle trouve tout naturel de travailler, mais elle craint toujours que madame se fatigue. Aussi ne laisse-t-elle à madame que de gentilles petites besognes faciles. Je vais aux provisions, mais cela m'amuse, ou m'amusait avant la venue du "cafard". Je mets le couvert, mais c'est jouissance d'art. Je manie le balai électrique, je fais le thé, rien que des tâches plaisantes, et les journées sont longues pour les accomplir, car je suis souvent seule. Olivier travaille beaucoup au dehors; on lui a demandé de peindre une fresque dans une église de banlieue. Et moi, qui n'aime guère la solitude, je vais me promener!

En ce moment, toutes mes amies donnent des goûters. C'est très drôle, on se plaint de la vie chère et jamais on ne consomma tant de gâteaux. Goûter chez Huguette, goûter chez Micheline — toujours à la recherche d'un époux, — goûters dans les maisons de thé à la mode, goûters dans l'île du Bois de Boulogne et au Pré Catelan. Cela coûte très cher, je le sais, puisque j'ai offert un thé, la semaine dernière. Hier, il y avait gouter chez Odette, cette grande Odette de trente ans que je rencontrais l'été dernier au tennis et qui déclare qu'elle veut rester fille, travailler et s'amuser à sa guise. Elle va partir pour l'Indo-Chine comme secrétaire attachée à une grosse maison d'exportation, et elle donnait un goûter d'adieux. Elle le donnait chez elle, car elle a un chez-elle, cette indépendante personne. Pas du tout flirteuse, d'ailleurs. Elle considère les hommes comme de bons camarades et ne permet pas à aucun de lui faire la cour. Chantal avait consenti à venir, oh! très vite en passant. Chantal a mille occupations mystérieuses qui consistent, j'en suis sûre, à soigner ses vieilles pauvresses, et à faire leur soupe, à catéchiser les marmots, et on ne la voit plus guère dans le monde. Mais Odette, qui la trouve "épatante", l'avait tant suppliée de prendre part à ce goûter d'adieux, que ma douce et sainte petite belle-soeur arriva, toute simplette et pourtant ravissante, parmi nous, les frivoles et les gourmandes. Elle regarda ma robe... et se tut. D'autres avaient regardé ma robe sans se taire. Odette me dit, secouant les cendres de sa cigarette:

— Très chic, Brigitte. Je n'aurais jamais cru que le bleu vous allât si bien.

Huguette, la peste, se mit à rire:

— On me trouve coquette! Mais je compte tes robes, Brigitte. A quand la douzaine?

Et je réponds tout net:

— Laisse-moi tranquille, toi.

J'étais déjà maussade, car Colette Janvier, une amie d'Odette, avait une


# Aimez-vous la lecture ?

Vous avez ici un choix des plus beaux romans de la Collection Plon reliés, avec couvertures en couleurs, que nous vendons par la malle seulement.

Voici la liste de ces volumes :

*"Les Rois Aveugles"*, par J. Kessel & H. Iswolsky.
*"Vallée Heureuse"*, par Martial-Piéchaud.
*"La Faute D'Autrui"*, par Henri Ardel.
*"Sous la Neige"*, par Edith Wharton.
*"La Vigne et la Maison"*, par Jean Balde.
*"Croc-Blanc"*, par Jack London.
*"Netotchka"*, par F. Dostoisvsky.
*"Le Café Chantant"*, par Elissa Rhais.
*"Les Rois en Exil"*, par Alphonse Daudet.
*"Les Bestiaires"*, par H. de Montherlant.

Ces Romans se vendent .30 chacun, ou 4 pour $1.00.

Adressez toute correspondance

DEPT. DES ROMANS

**LA REVUE DU FOYER**

**756 Rue St-Paul Ouest**

toilette semblable à la mienne, mais faite en tissu beaucoup plus beau, avec des petits raffinements de façon que, seule, peut réussir une grande couturière. Son petit feutre était drapé comme ma modiste n'a pas su draper le mien. Bref, je paraissais fagotée à côté de Colette Janvier.

J'ai mangé beaucoup de gâteaux et de fraises... trop! J'ai dit des bêtises... et les grands yeux clairs de Chantal me regardaient avec une douceur inquiète. Chantal avait eu l'aplomb de venir avec la robe verte qu'elle portait l'été dernier. Et cela ne faisait pas démodé! Tout réussi aux coeurs candides...

Et les coeurs candides gardent leur paix. Et les coeurs candides font du bien, et aident tout doucement, si doucement, les coeurs inquiets à comprendre leurs torts. Chantal m'a dit, au moment du départ:

— On ne te voit plus, ma grande. Oh! ce n'est pas se voir que de goûter ensemble au milieu de quarante personnes. Si j'allais chez toi, demain?

— Demain? Non, j'ai un goûter.

Elle ne put s'empêcher de rire:

— Encore! Alors, Brigitte, je viendrai quand tu auras une indigestion de petits gâteaux. Tu m'appelleras bien vite. Je te soignerai. Il faut bien que mes diplômes d'infirmière servent à quelque chose.

Oh! je l'appellerai dès demain, comme infirmière morale! Je suis une affreuse petite âme malade. Ma tristesse est faite de vanité. Je veux paraître jolie, élégante; je veux qu'on dise: ce qu'elle est chic, la petite Mme Hauteville! Et comme il y a toujours des femmes mieux habillées que moi, je boude.... et je recommence une autre robe. Quelle misère! En cette France d'après guerre, il y a d'innombrables souffrances cachées, et moi, je me fais des robes. Oh! mes beaux rêves de vie haute! Ma femme de ménage vaut bien mieux que moi. Je deviens... oui, je deviens une poupée, alors que je voulais être une vraie femme chrétienne et française.

Voilà Olivier qui rentre. Lui, il s'est employé au service de Dieu, aujourd'hui. Il a prié avant son travail, afin de peindre des figures toutes saintes, dignes de la maison du Seigneur. Il revient un peu las, mais avec une flamme de joie et de fierté dans le regard. Je ne suis pas digne de lui. Je le laisse s'approcher de la pauvre poupée en bleu. Il l'embrasse et demande doucemnt:

— Malade, petite chérie! On ne reste point si tranquille d'habitude.

Alors la tête sur son épaule, je fais ma confession.

— Tante Marthe disait vrai. Tu aurais bien mieux fait de choisir une autre femme...

Va-t-il se moquer de mes histoires de robes? Mais non, Olivier et Chantal ne se moquent jamais d'une souffrante. Il écoute très grave, et puis il parle. Il explique, il excuse, le pauvre cher ami:

— Brigitte, tu es si sensible, si vibrante, si gaie, que tu te trouves exposée plus que d'habitudes à subir le charme de la vie mondaine. Mais tu sais bien que la frivolité t'a déjà séduite autrefois. Et tu t'es ressaisie. Eh bien, il faut te ressaisir encore une fois. Tu es faite pour t'élever plus haut que ces misères, la vraie Brigitte, c'est celle qui aime l'art, les livers, les beaux paysages, la bienfaisance, la prière. Les chiffons ne sont pas dignes de cette Brigitte-là.

Mais on sonne... Maria étant partie, je dois ouvrir la porte. Je reviens au salon, ne sachant s'il faut rire ou pleurer, car je rapporte un long carton bariolé d'où je tire... une ravissante mousseline de soie imprimée, et je dis humblement:

— Mon pauvre Olivier, c'était... pour me faire encore une robe. Mais je rendrai ceci au magasin, je te le promets.

Il murmure, palpant comme un artiste la légère étoffe:

— C'est exquis. Des fleurs de rêve! ne regretteras-tu point ces fleurs de rêve, ma peite Brigitte?

Qu'il est indulgent! Je me mets à rire pour de bon:

— Des fleurs de rêve? Notre bonheur en est tissé. Les beaux souvenirs, les espérances, notre amour, notre jeunesse. Allez, monsieur, je n'ai pas besoin d'une robe à fleurs. Je vais mettre ce soir une petite robe de quatre sous, la robe de toile rose que vous aimiez; je rouvrirai mon piano délaissé, et les rêves s'enlaceront en guirlandes plus belles que celles de la mousseline. Aide-moi bien vite à la replier, ma pauvre mousseline fleurie.

Nous avons tendu, lissé, plié la jolie étoffe achetée par une petite folle; nous l'avons enfermée dans sa boîte.

— J'irai la rendre demain, et j'emmènerai le pauvre Denis choisir la plus chic des cannes. Olivier, j'ai retrouvé mon courage et ma gaieté!

— Tu as retrouvé ta vraie âme, Brigitte.

## LE DEPART DE BRIGITTE

Nous devions, cet été, voyager dans les Vosges. C'était un rêve charmant, mais un rêve bien sage, il me semble. Et voilà que le pauvre joli rêve s'est brisé en mille miettes. Pourquoi donc? Je l'ignore... Olivier déclara tout à coup qu'il fallait renoncer à notre voyage; et, si je demande la raison de cette grande pénitence, il se tait — oh! les silences d'Olivier! — ou bien il me donne des prétextes absurdes: son travail, l'été boudeur, la vie chère, les invitations des parents. Or, la vie chère règne depuis longtemps; les parents ne sont pas assez cruels pour nous empêcher de voir du pays. L'été qui boudait en juin n'a pas dit qu'il bouderait jusqu'aux vendanges. Si quelqu'un boude, c'est vous, monsieur mon mari, et pourtant, votre petite Brigitte méritait bien une récompense.

Elle est devenue maîtresse de maison accomplie. Tante Marthe, invitée à déjeuner avant son départ, ne put rien critiquer... sauf la décoration de notre logis qui lui porte sur les nerfs. Mais, pareille au renard de La Fontaine, elle trouva "le dîner cuit à point", et ce fut de fort bon appétit — tante Marthe n'en manque point — qu'elle fit honneur à la cuisine de ses neveux.

— Tu te formes, mon enfant, déclara-t-elle, tout étonnée que j'aie préparé moi-même un entremets capable de se tenir droit comme une tour-prends-garde. Tu fais des progrès. Brigitte, je te prêterai mon livre de recettes!

Quel honneur! Arlette, ma belle-soeur ne fut pas jugée digne de perpétuer les traditions culinaires de la famille. Tandis que moi, la petite Brigitte, j'essaierai les recettes merveilleuses qui assurent le bonheur d'un époux. Je regarde bien Olivier, afin de lire dans ses yeux une approbation plus douce et plus chaude que celle de la bonne tante. Peine perdue: les yeux suivent au plafond les évolutions d'une mouche. C'est curieux comme les mouches l'intéressent depuis quelque temps.

— Vous viendrez chez moi en septembre, du 14 au 25 septembre, déclare notre invitée, en découpant dans le temps de nos vacances une tranche aussi nette que dans le fromage de Brie. Je vous réserverai la chambre bleue: c'est la chambre des jeunes ménages. Après vos pérégrinations, le repos de la campagne vous sera salutaire. Tu es trop maigre, ma chère Brigitte. Depuis que la maigreur se trouve à la mode, les jeunes femmes ont l'air d'araignées. Et les voyages ne font engraisser personne.

— Je ne crois pas que nous voyagions cet été, dit Olivier.

Il passe et repasse la main sur son front où s'est creusé le grand pli que je redoute.

— Je n'ai pas fini la fresque de ma petite église de banlieue. Je ne pourrais quitter Paris avant la fin d'août: et il ferait déjà froid dans les Vosges.

Tante Marthe devine quelque chose d'anormal et me lance un regard aigu derrière son lorgnon. Moi, je supporte bravement le coup, et pourtant je suis bouleversée. Rester à Paris? Renoncer à voir les Vosges, et surtout apprendre cette nouvelle de manière si étrange: Je me force à rire.

— Mon mari travaille comme un forçat. Dites-lui donc que les artistes ont besoin de voyager, ma tante!

Je laissai tante Marthe débiter un discours aussi bien composé que par un académicien et j'allai surveiller le café, que Maria manque toujours. "Son homme" l'aime plein de chicorée, et Maria croit tous les hommes pareils à son Nicolas. Une larme perle à mes yeux, tandis que je verse le liquide parfumé dans la cafetière d'argent — don de tante Marthe en personne. Olivier change nos projets sans même me consulter, et il sait bien que je rêvais de ce voyage... Décidément, Maria a raison: tous les hommes sont bien pareils, et la conduite d'Olivier ressemble à celle de Nicolas qui fit pleurer sa femme, l'autre jour, en refusant sans raison de conduire les enfants à la fête de Neuilly!

Maria tourne vers moi une large face empourprée par le fourneau:

— Le déjeuner était-il bon, madame? Mais madame a l'air toute chose? Pourtant, je croyais mon rôti bien saisi et la salade était tendre comme la rosée. Dame, je ne suis point cordon bleu, moi!

Pauvre Maria! Faut-il que mes chagrins personnels me rendent insensible au dévouement de cet humble coeur. Je retrouve pour elle un sourire:

— Le déjeuner était parfait. Je vous félicite. Vous porterez à vos enfants le reste du dessert.

Voilà Maria contente; et moi, rafraîchie, allégée par la toute petite chose délicieuse qu'est un sourire de charité, je retourne près de mes hôtes pour écouter, dans la chaleur pesante de cet après-midi d'été, tante Marthe décrire les charmes de Gérardmer.

Oh! les lacs, les sapins, les vergers rouges de cerises! L'âme de Barrès qui flotte sur les cimes! Oh! les beaux et tragiques souvenirs de guerre qui rendent vivante, plus que toute autre, cette terre de frontière, ce beau pays toujours en éveil pour défendre la patrie menacée. Tante Marthe ne ressent pas à ma manière la poésie des voyages, bien sûr; mais chaque parole évoque des paradis de bonheur.

Olivier partit avant elle, et je dus attendre jusqu'au soir pour demander le mot de l'énigme:

— Olivier, qu'as-tu raconté pendant le déjeuner? Ce n'est pas vrai, dis? Nous

irons dans les Vosges tous les deux. Nous allons partir. Rappelle-toi notre voyage de noces. On s'aime encore mieux devant les beaux paysages, et les paysages sont si beaux quand on s'aime! Mais parle donc! Fixe le jour du départ. Moi, j'étouffe à Paris, tu sais!

— Va chez ta mère, va aux Buissonnets, répond-il en soupirant.

— Jamais je ne te quitterai!

— Vraiment je ne peux m'en aller, Brigitte. Pourquoi? Pourquoi? Tu demandes toujours pourquoi? Je t'ai déjà donné mes raisons.

Des raisons? Ce sont des raisons à côté, qui devraient fondre comme du sucre dans un verre d'eau sous le flot des larmes de Brigitte. Hélas! rien n'a fondu. Olivier est têtu — je le sais depuis longtemps — il ne cédera pas. D'ailleurs je ne demanderai plus rien du tout.

Alors, la vie se fait triste. Dans le petit logis aux meubles provençaux, la "Mireille" n'a plus de chansons. Renoncer à ce voyage ne serait rien si Olivier ne fermait ainsi son âme à clé. Moi, je n'ai point de secrets pour lui, je dis tous mes chagrins, j'avoue tous mes torts. Et ce soir, le voyant fumer d'éternelles cigarettes — un nouveau défaut — sans proférer une parole, je me rappelle la crise domestique pendant laquelle je commis tant de bévues, la crise de frivolité où j'étais en passe de devenir une poupée de luxe. Je lui ai tout raconté; il m'a consolé, encouragée. Ah! s'il a des soucis. des regrets, des inquiétudes, qu'il m'en fasse part. Je suis sa femme, "for the best and worst", selon la belle formule du mariage anglais; mais Olivier n'a pas confiance en moi; il me croit vraiment une poupée; Ah! si je savais qu'il juge de la sorte, je donnerais aux pauvres, à Maria, à n'importe qui, toutes mes jolies petites robes. Je les jetterais par la fenêtre. Pourtant il les aimait...

Et voilà comment nous sommes encore à Paris. Tout le monde part. Mes parents font avec Denis un grand voyage dans le Tyrol. Chantal est aux Buissonnets. Huguette flirte à la Baule, la plage à la mode, comme l'annonce les grandes affiches exaspérantes qui enlaidissent l'avenue des Champs-Elysées: Une baigneuse se prépare à piquer une tête dans la mer couleur de turquoise. Cela me donne soif, de voir toute cette eau. J'essaie de me consoler; je vais m'asseoir près du rond-point, mais les arbres ont déjà leur perruque rousse. Un nuage de brume chaude flotte au-dessus de Paris... et au-dessus de mes pensées. Comme je veux être vaillante, je m'efforce à prier plus et mieux. Chaque jour, j'entre à Saint-Philippe-du-Roule, et la fraîcheur de la nef silencieuse m'apaise. Je m'agenouille, avant de partir, devant la blanche statue de la petite Thérèse de Lisieux, une statue douce et pure comme on n'en voit guère. Je lui porte des roses et ma peine. Et il me semble qu'entre ses mains bénies, elle prend les roses et la peine pour les serrer sur son coeur.

Mais les églises parisiennes ne sont pas en harmonie avec l'été. Je rêve de ces jolies églises rencontrées au cours de mes voyages, églises entourées de cimetières fleuris où les oiseaux chantaient le cantique au soleil. J'ai du chagrin. J'étouffe comme on étouffe avant un orage. Cet orage-là se rapproche, j'en suis sûre; il dévastera mon bonheur.

. . . . . .

L'orage a éclaté. Hier soir, Olivier rentra plus tôt que de coutume. Il était pâle, il semblait très las. Moi, je retrouvai — comme chaque jour — un sourire pour lui souhaiter la bienvenue; mais Olivier ne se laisse point leurrer par ce triste sourire de commande, sourire des lèvres, et non pas rayonnement de l'âme heureuse. Il s'asit près de la grande fenêtre ouverte, et, regardant les hirondelles passer au-dessus des toits, il murmura:

— Quel été morose je te fais passer! Pardonne-moi. Tu es trop jeune, ma pauvre petite, pour supporter cette vie austère, et l'humeur de cet ennuyeux mari.

Je levai sur lui des yeux pleins de larmes:

— Tu me crois toujours une petite fille. Mais j'aurais l'âme assez forte pour partager les soucis de cet "ennuyeux mari" qui n'est qu'un pauvre mari préoccupé. Parle, je t'en supplie. Ne sens-tu pas que, seul, ton manque de confiance m'attriste?

Il soupira:

— Brigitte, je dois te faire une confession pénible.

— Ne t'accuse pas. Tu es incapable de mal agir.

— Ma pauvre petite, comme tu crois en moi! Mais j'ai failli à mes devoirs de chef de famille, Brigitte... j'ai perdu de l'argent, beaucoup d'argent.

— C'est tout? répondis-je, embrassant ce pauvre front où les soucis avaient creusé leur sillon. Vous ne pouviez pas le dire plus tôt, monsieur? Je m'en moque, de l'argent! L'argent a si peu de valeur aujourd'hui! Quand les rentes diminuent, on travaille double et on fait des économies. Raconte bien vite ce qui t'est arrivé.

— On m'a emprunté une grosse somme qui se trouve perdue.

— Qui est cet "on"? Mais réponds, Olivier. Un mari doit tout raconter à sa femme.

Son visage se durcit singulièrement:

— Je ne puis t'en dire plus, Brigitte.

— Tu plaisantes? Je sais garder un secret, je t'assure.

Silence. Olivier ne cède jamais. Je m'éloigne, blessée dans m fierté, dans mon amour.

— A ton gré, moi, je croyais qu'entre gens qui s'aiment, tout est mis en commun. Oui ou non, veux-tu m'associer à ta peine?

— Je ne peux pas.

Nous nous taisons. Mais de tels silences m'oppressent, me tuent. Alors je vais au piano, je joue la plus fiévreuse, la plus désespérée des ballades de Chopin. Olivier a pris un album de croquis, et machinalement reproduit un bouquet de roses dont la jeune fraîcheur essaie en vain d'égayer le salon. Chacun suit sa pensée douloureuse. Soudain, la sonnette retentit et Maria apporte une dépêche qu'elle donne à "monsieur", Maria ayant le respect du chef de famille. Moi, je veux la lire en même temps que lui; mais il m'écarte, ce qui m'affole:

— Qu'y a-t-il? Une mauvaise nouvelle? Maman? Chantal? Un accident d'auto? Montre-moi cela; parle, Olivier.

Olivier replie la mystérieuse feuille bleue et la glisse dans sa poche.

— Cette dépêche est personnelle. Je te jure que ni ta famille ni la mienne ne se trouvent en cause. Un ami m'appelle en province. Il faut que je parte... demain matin.

— Je prépare nos valises. A quelle heure le train?

— Je m'en vais seul, répond-il, appuyant sur le mot "seul".

Un terrible orage s'élève de mon pauvre coeur "d'enfant":

— Nous séparer? On ne se quitte pas quand on s'aime. Au moins, dis-moi qui t'appelle. Je te répète que ton mutisme, ton manque de confiance me désespèrent, Olivier.

— Je pourrais chercher quelque prétexte, te raconter une histoire inventée de toutes pièces. Mais, l'un et l'autre, nous méprisons le mensonge. Je réponds à l'appel d'un ami: voilà tout ce que je puis te dire.

— Reviendras-tu bientôt? Tu l'ignores, alors je pars aussi, puisque tu ne m'aimes plus. Je ne resterai pas ici.

— Quelle enfant! Je n'ai jamais songé à te laisser seule à Paris. Maman et Chantal te recevront avec joie aux Buissonnets. Tu es nerveuse, fatiguée; tu souffres de cet été passé en ville...

— Je n'irai pas aux Buissonnets. J'irai n'importe où, mais pas dans votre famille. Les femmes nerveuses, comme vous dites, ont besoin de solitude.

— Je ne veux pas que tu partes seule, Brigitte.

Il ne veut pas? Tout mon orgueil se cabre:

— Et si je veux, moi?

Alors il supplie:

— Brigitte, ma pauvre petite Brigitte, je t'en prie, ne brise rien. Ta belle-soeur, Arlette, t'a demandé de venir chez ses parents en Normandie. Pars demain matin, comme moi.

— Non. J'aimerais voyager. J'irai en Suisse avec le jeune ménage Janvier.

— Brigitte... tu oublies le change.

Oh! toujours l'économie! Je me fâche tout à fait:

— Je me placerai comme gouvernante, dame de compagnie, puisque nous sommes si pauvres. Comment, vous pleurez? Tu pleures, Olivier?...

Oh! l'orgueil devrait fondre dans les larmes. Je laissai Olivier m'assurer doucement que, plus tard, je comprendrais sa conduite; il était à genoux près de moi, le pauvre ami; et j'allais me laisser attendrir quand il dit:

— Alors, je téléphone à Arlette? Laisse-moi porter seul mes soucis. Ils sont trop lourds pour une enfant de ton âge.

Une enfant! Je hais ces mots; alors je me raidis de nouveau:

— Je le vois bien. Vous n'avez aucune confiance en moi. Vous ne m'aimez pas comme je veux qu'on m'aime. Téléphonez à qui vous plaira. Je pars demain. Je vous oublierai, mon cher. Les enfants oublient si vite!

Et j'ai ri, d'un rire plus déchirant que les larmes; j'ai ri pour la dernière fois dans le petit logis provençal. Ah! Mireille fut heureuse de mourir avant son amour !

## BRIGITTE SANS OLIVIER

Le facteur apparaît au bout de l'allée. Pourquoi mon coeur bat-il un peu plus vite? O folie de ce pauvre coeur qui essaie d'oublier et qui ne vit que dans l'attente d'une lettre, la lettre quotidienne d'Olivier.

Il est à Orléans; et moi, partie le même jour que lui, me voici depuis une quinzaine en Normandie, chez les parents de ma belle-soeur Arlette, qui ont recueilli avec leur amabilité un peu banale cette petite Brigitte pendant le "voyage d'affaires" de son mari. Quelle longue séparation! Olivier va-t-il annoncer son retour aujourd'hui. J'ouvre la lettre. Comme d'habitude, il parle de moi, rien que de moi.

"Repose-toi. Jouis de la jolie campagne normande que tu aimes. Lis de beaux livres. Dis-moi ce que tu fais, ce

que tu penses, pauvre chère Brigitte à l'âme un peu meurtrie par le mari qui ne rêvait que ton bonheur."

C'est tout. Il ne parle même pas de la pluie et du beau temps, suprême ressource des gens qui n'ont rien à dire : Olivier est bien trop dédaigneux des petits subterfuges qui masquent la pensée! Il dit seulement qu'il a beaucoup d'occupations: il me demande de prier pour lui; il m'embrasse et signe. Et j'ai envie tout à la fois de baiser la feuille de papier noircie par la haute écriture droite et d'en former une boulette que je jetterai dans l'étang, chargeant les poissons de faire disparaître des lignes decevantes. Mais une voix me hèle joyeusement et sonne clair dans le joli matin bleu:

— Bonjour, belle rêveuse! Votre chevalier vous a-t-il écrit?

Arlette la blonde arrive par l'allée de chênes; elle a mis sur sa robe blanche un tablier de toile fleurie; elle porte au bras une corbeille; elle est toute gaieté, toute jeunesse, et elle me taquine.

— Arrive-t-il, ce méchant mari? Non, pas encore. Je t'en prie, quitte cet air lugubre. Cela te va mieux de rire. Quelle sentimentale petite belle-soeur! Que ferais-tu à ma place? Yves vient seulement du samedi au lundi. Est-ce que je dépéris? Pourtant, j'aime mon mari, madame.

Je secoue la tête.

Pas comme j'aime Olivier. Tu l'aimes peut-être autant; mais ce n'est pas pareil.

— Dieu merci! répond tranquillement la petite dame blonde. Ta manière à toi ne semble pas du tout confortable. Ecoute, Brigitte, il faut un peu de philosophie dans la vie.

— Tais-toi, criai-je en me bouchant les oreilles. Je déteste la sagesse, la modération.

Arlette regarde avec ahurissement cette déconcertante Brigitte. Mais, comme elle est très bonne, elle a pitié sans comprendre et elle m'embrasse.

— Pauvre Brigitte! il reviendra, ton Olivier. Je dirai à maman de fêter son retour par une garden-party, ou un bal, un beau bal au clair de lune. Mais j'oublie que ce monsieur n'aime pas danser. Etes-vous drôles tous les deux! Viens donc m'aider à cueillir des roses. Il y a quinze personnes à dîner ce soir. Tu te feras belle? Tu sais, tu as eu un succès avec ta robe d'organdi mauve !

J'accompagne Arlette dans la roseraie; nous formons des bouquets délicieusement odorants. Arlette apporte à la cueillette la gaieté paisible qui lui est particulière. Elle bavarde. Elle forme de beaux projets pour qu'on s'amuse à Fleurville; goûters dansants, matches de tennis. Arlette est mon aînée de trois ans et je la trouve plus jeune que moi. Elle n'a jamais souffert. Je dépose ma moisson de roses dans son grand panier. Il fait chaud. Je suis lasse.

— Je retourne dans le parc, Arlette. J'ai des lettres à écrire.

— Olivier? demande-t-elle un peu moqueuse. Alors, je te laisse. Que les oiseaux te dictent de jolies choses!

De jolies choses!... Me voici installée dans ma clairière préférée. Une trouée au milieu de la verdure me permet d'apercevoir les lointaines collines bleues qui dominent les courbes de la Seine. Je prends mon grand bloc de papier, mon stylo, j'écris:

"Mon cher Olivier...

Impossible de continuer. Je ne puis donner à Olivier une confiance qu'il me refuse. J'ai beau évoquer tous les chers souvenirs de l'année écoulée, j'ai beau me dire que, sans motifs sérieux, Olivier qui m'a tant aimée, ne me condamnerait pas à ce supplice de l'absence, je souffre cruellement. Que fait-il donc à Orléans? Pourquoi me cache-t-il le nom de son mystérieux ami? Moi, j'ai mon opinion très nette: Olivier fit des pertes d'argent. Me jugeant une petite fille frivole, incapable de se passer de luxe, il me cache ses soucis et, en ce moment, il essaie de regagner ce qu'il a perdu. Ne faut-il pas des robes, des fleurs, des plaisirs, des voyages à cette Brigitte de dix-neuf ans? Tout arriva par ma faute, et je ne puis réparer. Au lieu de me permettre de l'accompagner dans son triste voyage, il m'a envoyée à Fleurville, un endroit où la vie mondaine bat son plein. Il n'a plus confiance en moi. Ah! je ne dors guère, depuis quinze jours! Dans ma grande chambre silencieuse, j'écoute venir du parc les murmures de la nuit d'été. Et je pleure. J'ai cru à un bonheur chimérique. J'ai cru qu'Olivier et Brigitte formaient un couple à part; tels Roméo et Juliette, Tristan et Yseult, nous ne vivions que l'un pour l'autre. Mais non: Olivier a ses secrets; sa vie n'est pas fondue avec la mienne. Il me donne sa tendresse et me refuse sa confiance. L'amour n'est qu'une invention de poète; l'amour n'est qu'un songe, le songe d'une nuit d'été...

Chaque matin, j'espère que "la lettre" m'apportera la consolation. Mais la lettre est toujours la même lettre: des mots, jamais son secret, jamais son âme. Et je me lasse de répondre à ce message décevant. Je n'écris plus guère. J'envoie des cartes postales griffonnées au crayon dans l'auto. Il prétend savoir ce que je fais, ce que je pense, et moi j'ignore tout de sa vie. A d'autres, mon cher, mais voilà que j'ai envie d'écrire aujourd'hui une lettre sincère, fût-elle cruelle. Chacun son tour de pleurer. Vite, mon bloc de papier azur. Je lui dirai "vous", bien entendu.

"Impossible, mon cher Olivier, de venir à vous, ces jours derniers. La vie est si agitée à Fleurville! Des hôtes aimables, comme les Baudry, font bien vite de leur château le château chic où l'on est sûr de s'amuser tous les jours. Et Arlette, avec ses petits airs tranquilles, adore le monde. Hier soir, on a dansé sur la terrasse. Connaissez-vous la danse à la mode, le Charleston? Pour complaire à ma petite belle-soeur, je l'ai apprise: c'est une danse de nègres; mais il paraît que je l'interprète merveilleusement. On vient en auto de tous les bouts du département. J'ai retrouvé plusieurs de mes danseurs.

"Yves arrive tous les samedis dans sa petite Ford, un nouveau modèle couleur de lie de vin, très bas, et qui fait de la vitesse. Il m'emmène avec Arlette. Ce pays accidenté a des virages follement amusants. Moi, je n'ai peur de rien, et d'ailleurs, mourir en auto vaut mieux que mourir de vieillesse. Quant à Arlette, elle est si placide et a tant de confiance dans le génie de son incomparable mari, qu'elle le laisse adopter une allure folle.

"Dans la petite auto lie de vin, nous sommes allés à Deauville. Le casino donne des pièces très drôles. Le ménage Yves n'est pas collet monté comme nous étions. Yves, que je trouvais quelquefois ennuyeux comme frère, fait un mari charmant, très moderne, un bon camarade, et Arlette me semble la plus heureuse des femmes. Une femme pas compliquée, d'ailleurs. Quelques principes très fermes, une humeur tranquille et enjouée, une grande affection pour son mari, le goût du monde et des sports. Pas intellectuelle, pas rêveuse pr sou, très pratique, tous les éléments du bonheur. Je voudrais lui ressembler et j'espère y arriver. A ce propos, je vais faire raccourcir mes cheveux: mon chignon est ridicule au milieu de toutes ces nuques rasées, il ne manque pas de coif-

**Téléphone Cherrier 2020**
Avez-vous votre fleuriste?
Sinon, une visite est sollicitée chez
**Mlle BEATRICE BOULERICE**
**FLEURISTE**
**Spécialités: Gerbes de noces — Tributs floraux — Fleurs pour toutes les occasions**
**Ouvert le dimanche et tous les soirs**
**1588 Mt-Royal Est, Montréal**
**Près Champlain**

**Commander par téléphone, c'est Payer plus cher**
**Venez choisir vous-mêmes pour éviter les frais de livraison**
**BEURRE - OEUFS - EPICERIES PROVISIONS**
**— SEPT MAGASINS —**
**TOUSIGNANT & FRERES LIMITEE**
**6312, rue St-Hubert**
**880 Ste-Catherine Est**
**1279 et 2227 Ontario Est**
**630 et 2034 Mont-Royal Est...**
**...1897 rue Clark**

**CAlumet 6666**
**N'OUBLIEZ PAS MADAME**
**QU'A LA**
**LINGERIE ST-DENIS**
Vous trouverez tout l'assortiment d'articles de fantaisie pour dames et enfants, ainsi que tous les objets de tricot fait à la maison sur commande ou autrement.
Vous trouverez le tout à bon marché avec réduction spéciale pour le temps des fêtes.
**LINGERIE ST-DENIS**
**Prop. Mde R. ALVAREZ**
**7348 St-Denis, MONTREAL**

**Téléphone CALUMET 5908**
TOUJOURS EN MAIN LE PLUS GRAND CHOIX DE
**GATEAUX**
**Pâtisserie Canada**
**367 rue De Castelnau**
**Près de la rue Saint-Denis**

feurs parisiens à Deauville. Vous me demandez ce que je lis: des romans. Et, en lisant des romans, je découvre que la vie n'y ressemble guère. Je deviens très prosaique; je me moque des vieilles rêveries. L'ancienne Brigitte se meurt ! La regretterez-vous? Elle n'était qu'une enfant..."

Voilà! Je cachette ma lettre sans la relire. J'écris l'adresse: un hôtel d'Orléans. Et je m'étends sur la mousse. Le facteur ne prenant le courrier qu'à midi, j'ai le temps de flâner ici. J'écrirai à maman un autre jour. Que lui dire, d'ailleurs? Les mains croisées sous ma nuque — pas encore rasée — je regarde le ciel à travers les feuilles dansantes. Qu'il doit faire chaud à Orléans! C'est l'été, la saison du soleil, la saison que j'aimais, moi, la Brigitte à l'âme ensoleillée. Il n'y a point de fleurs dans les bois à cette époque, et les oiseaux ne chantent guère; mais il y a cette vibration joyeuse du petit monde des insectes; ils bourdonnent, ils exultent. Bien sûr, Olivier me rappellerait je ne sais quelle histoire de saint François d'Assise, "son" saint, qui ordonnait aux cigales de chanter les louanges de Dieu. Mais on peut bien chanter tout simplement la joie paienne de vivre, quand on n'a pas vingt ans et qu'on est jolie. Je veux oublier les vilains ennuis, je veux être heureuse quand même.

Chantez, toutes les petites bêtes de l'air et de l'herbe, formez des rondes au soleil. Je vois briller vos ailes transparentes. Vous tournez comme des petites folles; vous êtes grisées par l'été, l'été rapide, l'été chaud et passionné. Ainsi que le chantaient les magnanarelles:

**Un rayon d'été**
**Vous met en gaieté.**

Je veux redevenir Mireille... Je danserai, je rirai, je chanterai. Mais pourquoi des pleurs viennent-ils voiler cette claire vision de l'été en fête? Des pleurs alors que j'écrivais à Olivier que je me moque des rêveries sentimentales? Des pleurs, alors qu'hier soir, je dansais sur la terrasse, je dansais aux étoiles, toute légère, jeune et jolie dans ma robe mauve comme la nuit? Des pleurs...

Olivier, tu ne recevras jamais cette lettre dure et folle, lettre qui se prétend sincère et n'est qu'un mensonge, car l'auto lie de vin, les romans les pièces de théâtre à la mode, la danse ne prennent rien, rien de mon âme. Mon âme te cherche partout; mais l'orgueil m'empêche de l'écrire. Quelques mots sincères valent mieux qu'une longue lettre fausse; je vais résumer brièvement un projet sage et triste que j'ai formé durant mes nuits sans sommeil:

"Olivier, je voudrais quitter Fleurville. Les Baudry m'ont beaucoup choyée; mais cette vie mondaine commence à m'ennuyer. Et je n'irai point aux Buissonnets, malgré les instances de Chantal. Puisque tu tardes à revenir, je pense rejoindre Micheline dans un couvent où elle soigne une vague neurasthénie. Approuves-tu mon plan?'

Et je déchire l'exécrable lettre. Dans le ciel d'été, les cloches se mettent en branle pour l'Angélus. Olivier, je crois que c'est un cantique que répète la campagne heureuse. Je crois que notre amour revivra. Olivier, je crois en toi.

## BRIGITTE ET LE JARDIN DU COUVENT

Paix délicieuse de cet humble jardin de couvent! Est-ce moi, est-ce bien moi qui, sagement assise sur un petit pliant sans dossier, contemple avec un plaisir digne d'une vieille dame les plates-bandes bordées de buis et piquées d'oeillets blancs? Il y a quinze jours, sous les ombrages du parc de Fleurville, je laissais la joie paienne de l'été m'enivrer; aujourd'hui, cette Brigitte aux allures sages n'a plus la joie, mais un commencement de paix. Un commencement de paix vaut mieux, n'est-ce pas, qu'une joie de mauvaise qualité? Ici, les rêves s'épurent, les révoltes se soumettent... Elles se soumettent à qui donc, à quoi? A une volonté plus haute que la mienne. Oui, ma volonté s'agenouille et fait sa prière.

J'ai sorti de ma malle la robe la plus longue, le plus montante qu'on puisse posséder cette année. Elle effarouche encore un peu les bonnes religieuses, perdues dans les lourds plis des jupons de laine brune. Et moi, je regarde leur chaud costume avec une secrète épouvante. Dire que Chantal rêve de cette robe de bure, du bandeau empesé qui serre le front, de la vie pauvre, obéissante, mortifiée, de la règle qu'on suit jusqu'au dernier soupir! Jamais je n'avais si bien compris le sacrifice héroique auquel se prépare ma sainte petite belle-soeur qu'en voyant les religieuses de Clairlieu répéter, jour après jour, les mêmes gestes à la même heure. D'abord je frissonnai devant une telle immolation du pauvre "moi" qu'on aime si fort; et puis je compris que l'amour divin transfigure toutes choses; je compris que l'amour humain, à son exemple, devrait s'immoler joyeusement. Je compris... mais non, je n'ai pas encore bien compris, puisque ma volonté reste partagée et que je tremble devant la douleur.

J'arrivai dans cette blanche maison avec une âme à l'envers. Je ne voulais plus rester à Fleurville. La vie mondaine qu'on y mène ne me vaut rien du tout. Olivier ne l'aurait pas aimée pour moi... Est-ce agaçant, tout de même, que je ne puisse échapper, même de loin à l'influence de mon austère mari? Oh! j'ai bien essayé de me libérer de cette mystérieuse tutelle! Impossible: quand je commencais à devenir une petite âme évaporée, il me semblait que son clair regard me suivait. Et j'ai quitté Fleurville, comme forcée par un bizarre avertissement de ma conscience. Huguette l'émancipée prétend que la conscience est chose très gênante. Ma foi, elle dit vrai. Mes parents et mes grands parents m'en ont légué une joliment impérieuse. Je ne peux jamais la faire taire, et elle l'a une fois de plus emporté.

Faut-il l'avouer? cette défaite m'a laissée de fort méchante humeur. "Comme j'ai été sotte, pensais-je, de quitter les Baudry, de renoncer à cette vie amusante, facile, pour aller m'enfermer, en la seule compagnie de Micheline que je n'aime pas plus que cela, dans un petit couvent de Bourgogne! Et Micheline est neurasthénique! Elle a laissé sa famille pour venir se reposer ou bouder dans ce couvent dont sa tante est supérieure. Ah! cela va être drôle!" Et le train, scandant le rythme de mes pensées, ramenait ces mêmes mots en cadence : couvent, neurasthénie, ennui, ennui.

La petite personne moderne que je suis, habituée à circuler en auto, ouvrit de grands yeux devant la carriole des bonnes soeurs.

— Mademoiselle voudra bien s'asseoir sur le banc à côté de moi, dit le cocher. On mettra la valise dans la voiture.

Ma valise? J'ai une malle, une bicyclette, un fauteuil "transat" un tub. Quand on vient dans un pays perdu, il faut se ménager une vie à peu près possible! Onésime — il s'appelle Onésime— ouvrit de grands yeux devant ce déballage, et tous les gamins du pays accoururent pour se montrer du doigt les bagages de "la dame". La dame finit par rire, leur donna une boîte de berlingots à peine entamée, et nous voilà partis. Ah! le joli coin de France! Les coteaux de vignes succèdent aux vallées vertes. Nous côtoyons une ravissante rivière semée de nénuphars. Le cocher taciturne mène bon train sa carriole sur ces routes ignorées des automobilistes; et le tub heurtant la malle fait un si grand tapage que des lapins effarouchés traversent la route de toute la vitesse de leurs petites pattes blanches.

Soudain, mon compagnon lève son fouet en l'air:

— Voilà Clairlieu!

— C'est joli, ce couvent tout blanc qui domine la vallée, m'écriai-je.

Et lui, curieux:

— On a le bon air, là-haut. Vous venez prendre le voile, mademoiselle?

Je dégante ma main gauche où brille l'anneau d'or:

— Le voile? mais je suis mariée!

— Il faut m'excuser, dit-il, un peu confus. Des dames, on n'en voit point souvent qui aient l'air si jeune. On a déjà une Parisienne au couvent, une demoiselle qui est malade ou qui se croit malade. En tout cas, elle est plus maigre qu'un sarment de vigne.

Je reconnais Micheline à ce portrait flatteur. Ah! je vais m'amuser en sa compagnie! Et, en effet, je trouvai une pauvre fille languissante, vieillie, craignant le moindre courant d'air, pleurant, racontant en détail tous ses malaises. Que c'était ennuyeux pour une Brigitte sans patience! Et puis, je dus me soumettre à une vraie règle monacale : déjeuner à onze heures, dîner à six, en compagnie de dames sans âge, coiffées de mantille noires. J'étouffais! Moi, rester ici, jamais! Je n'avais même pas le courage de défaire ma malle.

Le troisième jour, je décide mon départ. Je vais prévenir Olivier — toujours d'après l'ordre de mon malin tyran de conscience! Pour aller à la poste— éloignée de 8 kilomètres, comme le village, comme la gare, comme tout! — je dois prendre ma bicyclette; et ma bicyclette se trouve dans un hangar de la basse-cour, où elle voisine avec les poulets. Tiens, voici la soeur aux poulets, soeur Claire, la petite converse qui a un visage rayonnant comme une rose. La jupe troussées, elle appelle ses chers pupilles. Elle me sourit, et je m'assieds sur la margelle du puits pour assister au repas des volatiles affamés.

— L'air de Clairlieu vous fait-il du bien, madame? demande la petite soeur. C'est un bel endroit, bien plaisant, et où l'on vit heureux.

Je réprime une grimace: je tiens à la main le texte de la dépêche qui annonce à mon mari que je quitte "ce bel endroit" où l'on meurt d'ennui.

Soeur Claire appelle ses poulets: "Petits, petits"; et elle reprend la causette:

— Pour dire vrai, on vit heureux partout quand on a l'âme en paix. La pauvre demoiselle Micheline doit avoir bien des peines. Qu'elle est maigre et jaune! Elle fait pitié; la pauvre! je prie tous les jours pour elle. Ah! ceux qui vivent dans le monde connaissent le chagrin plus que les religieuses. Nous autres, nous sommes si heureuses!

— Cela vous plaît tant que cela de

soigner les oies et les poulets?

Soeur Claire se met à rire:

— La volonté de Dieu plaît toujours. Et puis les bêtes m'aiment bien. Allez, le bon Dieu donne à chacun ce qu'il lui faut. Le tout, c'est de se soumettre et de baiser la croix.

Où donc a-t-elle appris ces choses, la petite soeur aux poulets? Timidement, elle continue:

— Notre soeur cuisinière a peur que vous ne tombiez malade à votre tour, car vous ne mangez guère, paraît-il. Pourtant on fait des gâteaux exprès pour vous.

Alors, un élan m'emporte:

— J'ai du chagrin, soeur Claire!

— Ah! vous aussi, ma pauvre petite dame! Si jeune, et déjà dans la peine... Je prierai pour vous. Mais, à Paris et à Clairlieu, c'est toujours le même secret: il faut baiser la croix et la croix fleurit. Vous verrez, ma petite dame, votre croix fleurira.

Les poulets piaillent, les oies battent des ailes. "Petits, petits!" Je remets ma bicyclette à sa place. Je vais me cacher dans un coin de la chapelle et j'écoute, j'écoute la voix divine; elle me dit beaucoup de choses; elle me dit de rester ici; elle me dit que, pour oublier ma peine, il faut prendre dans mes bras, sur mon coeur, la peine d'autrui; elle me dit de baiser la croix...

Alors, je remonte dans ma petite cellule, je défais la malle et, traînant mon "transat" derrière moi, j'entre chez Micheline. Elle est sur son lit; elle lit un roman moderne dont je connais le titre, et qui, prétend Olivier, arrive à justifier toutes les folies. Elle pleure sur ce bouquin stupide. On étouffe dans cette chambre; et, dehors, tout l'été resplendit.

— Ah! vous voilà, Brigitte. Donnez-moi donc ma potion, cette grande bouteille à étiquette rouge. Je me sens si énervée!

— C'est du bromure, votre potion ! Vous n'en boirez pas une goutte. Ecoutez l'ordonnance du docteur Brigitte : vous avez besoin d'air et de soleil. Vous allez descendre au jardin avec moi. J'installerai le "transat" dans une allée délicieuse qui sent les prunes mûres et les roses. A quatre heures nous goûterons. Levez-vous, Micheline, vite, plus vite que cela. Je sais très bien soigner les malades.

A ma grande surprise, Micheline obéit; et, depuis lors, elle m'obéit toujours! Je crois que ma volonté jeune et saine agit sur sa volonté fatiguée. Pauvre Micheline, elle m'a fait ses confidences. Inconsolable de rester vieille fille, elle a donné — ou cru donner — son coeur à un assez vilain monsieur qui menait quatre flirts de front, afin de choisir le plus riche. Hélas! le plus riche n'était point Micheline. Ses parents, comme beaucoup de bourgeois français, souffrent de la crise financière; Micheline voit bien qu'elle doit désormais renoncer au mariage, et elle se désespère.

Ah! quelle tâche difficile de prouver à ce pauvre coeur en quête d'amour que d'autres amours peuvent rendre la vie heureuse et féconde! Je manque d'expérience, moi, puisque je n'ai pas même eu le temps de rêver au mariage.

Mais il me semble que ma souffrance acteulle m'explique toutes les souffrances. Chaque jour, dans le petit jardin aux allées droites, je reprends ma "cure". Je veux guérir l'âme de Micheline. Hier, elle me dit tristement:

— Vous en parlez à votre aise, Brigitte, vous qui possédez le parfait bonheur.

Le parfait bonheur... Jamais je n'ai confié ma peine à personne, même pas à maman. Mais, pour sauver cette âme en détresse, je puis sacrifier un peu de ma liberté de jeune femme heureuse, et je lui ai dit, à elle, la pauvre altérée, que l'amour humain ne désaltère pas toujours. Elle écouta mon récit avec une attention passionnée.

— Pauvre petite amie, il passe donc une ombre sur votre bonheur? Mais, du moins, gardez-vous des souvenirs radieux... et l'espérance. Moi, je suis une déshéritée. Comme le dit M. de Baumann dans un de ses romans, — un beau roman, Brigitte, ne me grondez pas, — je resterai toute la vie "une de ces inépousées qui portent le signe d'un crucifiement inconnu".

Mais ce sont les crucifiés qui sauvent le monde! Je me rappelle "la croix fleurie" de la petite soeur aux poulets, et je dis à Micheline, dont le coeur est plus riche que l'intelligence, je lui dis que ce coeur aimant et fait pour consoler toutes détresses humaines. Je lui dis que la maternité spirituelle remplacera l'autre maternité, dont le regret la hante. Ses grands yeux tristes se tournent vers la chapelle, et elle murmure:

— Je suis trop vieille pour entrer au couvent, hélas! Savez-vous mon âge ? On me croit vingt-huit ans; mais j'en ai trente-sept, Brigitte. Dans trois ans, je franchirai le tournant de la quarantaine. Ma vie est finie, et je l'ai gâchée.

Elle parlait de la sorte il y a dix jours.

O miracle! Micheline commence à croire que sa vraie vie commence. Elle lit de beaux livres vivifiants, elle s'initie aux oeuvres sociales et religieuses. Elle se soigne avec la volonté de guérir. Une douceur nouvelle rayonne de ses pauvres yeux toujours inquiets. Elle forme mille projets.

Et moi, qui assiste au réveil de cette âme, je me sens heureuse et confuse. Heureuse, car j'ai aidé à sa délivrance. Confuse, car, moi qui la prêche, je n'ai pu supporter une épine au rosier de mon jeune bonheur. Je n'ai pas su accepter le bouquet mêlé de roses et d'épines que me présentaient les mains de Dieu, et dire l'Amen, cet Amen béni qui donne la paix, je ne suis pas digne de faire le bien...

A présent, je puis laisser ma convalescente toute seule. Les rêves qui flottent au-dessus du jardin délicieux ne sont pas des rêves de fièvre.

Alors, je m'en vais dans la campagne, moi la pauvre petite guérisseuse, qui aurait tant besoin qu'on la guérisse à son tour.

Je passe de longues heures au bord de la rivière fleurie de nénuphars. J'écris à Olivier des lettres moins brèves que les lettres de Fleurville. Je lui parle de Micheline, de soeur Claire; mais de moi, je ne veux rien dire. Je ne suis pas une révoltée, mais je n'ai pas encore baisé la croix: la croix qui doit fleurir.

### BRIGITTE ECRIT A OLIVIER

"Mon cher Olivier,

"C'est un matin bleu et blanc, un matin frais de rosée, un matin pour les oiseaux et les gens heureux. Et figurez-vous que votre pauvre petite Brigitte délaissée se sent une Brigitte heureuse. Ne vous étonnez point: les cartes géographiques se trompent, bien sûr, et la Bourgogne se trouve près, tout près d'Orléans. Mon ami, n'êtes-vous point ici, dans le petit jardin candide où les fleurs disent leur prière? Pour la première fois, depuis ce vilain mois de juillet, qui ravagea notre bonheur, je sens ma pensée unie à votre pensée; je crois que je suis toute prête à vous aimer plus que jamais!

"A vrai dire, je t'ai toujours aimé. Mais nous ne sommes pas des gens parfaits... Te rappelles-tu, qu'un jour — un beau jour de notre voyage d noces — nous avons compté nos défauts? J'en avais sept et demi, et toi deux, deux seulement. Ne proteste pas; tu es orgueilleux et entêté, voilà tout. Parmi mes défauts à moi, nombreux comme tous les jours de la semaine, il y a la colère. J'étais en colère contre toi. Parmi mes défauts, il y a encore une sensibilité ombrageuse, que mes frères appelaient susceptibilité, mom beaucoup moins glorieux! Tu m'avais blessée en refusant de partager avec moi tes soucis, et je n'arrivais pas à calmer cette petite brûlure de la plaie toujours vive. J'essayai...en m'amusant chez les Baudry, mais le plaisir est un bien mauvais médecin. Je vins ici avec une âme à l'envers. Tiens, une âme qui ressemblait tout à fait au coq blanc de soeur Claire quand le grand coq a chipé tout le grain. Les plumes s'ébouriffent, s'ébouriffent... Mais la sage atmosphère du couvent adoucit bientôt le petit coq irrité; il se mit à protéger plus faible que lui. En soignant l'âme de Micheline, je guérissais tout doucement la mienne. Vois-tu, un philosophe de dix-neuf ans ne peut guère disserter sur le bonheur et sur l'amour sans se laisser convaincre par ses propres arguments! Je compris que, pour nous autres, pauvres petites bonnes gens de la terre, il n'est pas de bonheur sans nuage. Et j'acceptai qu'un nuage passât à mon ciel. Je compris... ne te fâche pas que le meilleur, le plus cher des maris a ses petits défauts. Tu n'en as que deux, mon pauvre ami. En ce moment, c'est ton entêtement qui me fait souffrir. J'acceptai donc qu'Olivier fût entêté; et je t'assure qu'après cet acte de résignation, j'allais déjà beaucoup mieux. Soeur Claire, qui s'y connaît en choses d'âmes, me disait, hier matin, tout en lançant le grain aux poulets— car nous causons toujours pendant qu'elle exerce ses fonctions:

"—Il y a de la paix dans vos yeux, petite madame.

"La paix, c'est beaucoup, mais pas assez pour une pauvre petite madame si jeune et si imparfaite. Ecoute, écoute bien ce qui advint hier soir. Je te défends de "regarder la fin", comme fait Denis en lisant des romans. Sois patient, laisse-moi raconter mon histoire.

"A six heures, je remontais de la rivière, chargée comme les négrillons du vieux temps, — ceux d'à présent ne portent plus rien: — j'avais mon pliant, mon ouvrage de broderie, un livre pieux et un roman — tu vois, je te dis tout, moi — les restes de mon goûter, car je meurs de faim depuis le retour de la

Aider la "REVUE DE MANON" et la "REVUE DU FOYER" à se faire connaître, c'est aider les nobles idées à se répandre. N'hésitez donc pas à présenter chez vos connaissances ces deux a m i e s du Foyer.

En vente chez tous les marchands de journaux.

paix dans mon coeur; j'avais encore un album à dessins et un joli paletot de laine soyeuse que tu ne connais point, puisque je le tricotai à Fleurville. Je portais mon chapeau à la main et je chantais pour imiter les oiseaux et pour être brave devant la peine. Sur la colline, la cloche du couvent se mit à tinter pour l'Angelus, et les Ave remplacèrent la chanson que je répétais en marchant. Quand tu seras là, nous dirons ensemble l'Angelus, n'est-ce pas? Mais je dresse l'oreille: le ronflement d'une auto! Je n'en ai pas rencontré dix depuis mon arrivée à Clairlieu, et je cours bien vite, malgré tout mon bagage, pour voir le milliardaire américain — il n'y a plus de milliardaires qu'en Amérique ! — assez fantaisiste et prodigue pour explorer cette région ignorée des touristes. O surprise! l'auto s'arrête au seuil du couvent; la soeur portière accourt, et une grosse dame sort de la voiture.

"—Oh! c'est Mme Martin !

"Toutes les soeurs s'empressent. Mme Martin, Mme Martin! Loulou, le chien de garde, aboie joyeusement en tirant moi, connait donc Mme Martin? Elle a un collier de perles, mais pas l'accent américain. C'est une bonne bourgeoise de France. Elle parle très fort:

"— Vous n'avez pas reçu ma dépêche. Il faisait trop chaud dans mon pays. J'avais envie de vous voir, mes bonnes soeurs, et me voilà!

"Elle embrasse tous les visages encadrés de cornettes et regarde avec curiosité la petite dame en rose qui tient sur sa chaîne. Tout le monde, excepson chapeau à la main. On lui présente Mme Olivier Hauteville, on lui présente la pâle Micheline, étendue dans la cour, les yeux fixés sur la chapelle où semble se réfugier constamment son âme en quête de bonheur. Mme Martin a pour chacun une parole amicale— même pour Loulou — ; elle disparaît dans le parloir, et la soeur portière, bavarde par profession, m'apprend que Mme Martin est une "bien bonne dame" qui vient tous les ans faire un petit séjour à Clairlieu.

"Olivier, tu te demandes peut-être pourquoi l'arrivée de Mme Martin me semble un événement mémorable? un peu de patience, monsieur... Vous saurez tout.

"Avant dîner, j'allai souhaiter le bonsoir à soeur Claire. Bien entendu, elle me parla de Mme Martin, et, tirant de sa poche, — mon Dieu! qu'il peut tenir de choses dans la poche d'une bonne soeur! — tirant de sa poche un livre de prières aussi gros qu'un petit Larousse, elle le feuilleta, et prit délicatement entre le pouce et l'index une image de piété.

"— Mme Martin m'a donné une belle image. Regardez cette Jeanne d'Arc. Et dites-moi à qui elle ressemble?

"A qui elle ressemble? Je deviens pâle, rouge, stupide, enfin; j'ai envie de pleurer et de rire. Cette Jeanne d'Arc toute jeunette et rose qui écoute les voix sous un cerisier, en feiurs, c'est Brigitte. C'est ta femme, Olivier. Soeur Claire compare l'image et le modèle.

"— Bien sûr, le peintre qui a fait cette image-là vous connaissait. Soeur Philomène en a une belle aussi. Montrez-la donc à Mme Hauteville, ma soeur!

"Nouvelle plongée dans une vaste poche. Cet ange blond, mais c'est Chantal! Et une main habile a écrit le conseil exquis de sainte Catherine de Sienne : Soyez joyeux en tout temps et en tout lieu, car tout nous vient de l'éternel amour."

"Te rappelles-tu, Olivier, que nous avons un jour, discuté cette parole avec tante Marthe? Tante Marthe, n'aimant que la pitié triste et revêche, ne comprenait rien au conseil de la sainte. Mais toi, tu défendais la doctrine de la joie spirituelle...

"— Soeur Claire, dis-je, étrangement émue, je voudrais voir les images de toutes les soeurs.

"— Quelle petite dame curieuse! Les autres ne sont peut-être point si belles. Et vous n'oserez tout de même pas déranger notre Mère Supérieure. Allez chez notre soeur portière.

"Soeur portière me montra un Christ en croix avec ces mots que nous avions glanés ensemble dans les oeuvres de Mgr Gay: "Chaque douleur est un baiser du crucifix."

"Mon mari serait-il peintre d'images à présent? Mme Martin se trouve près de moi à table. Elle est enchantée de raconter ses petites affaires. J'apprends entre la soupe au lait et la tarte aux prunes: 1o que Mme Martin habite Orléans; 2o qu'elle acheta une douzaine d'images peintes à la main dans le magasin de la place Jeanne-d'Arc — "magasin bien plus beau que ceux de votre rue Saint-Sulpice, ma chère"; 3o que la vendeuse, "une personne très bien, madame, et qui s'y connait", lui a dit: "Ces images sont de petits chefs-d'oeuvre et je ne les vends pas à leur prix. Le nom de l'artiste? Je l'ignore. Mais je crois que c'est un jeune monsieur de Paris qu'on voit chaque matin à la cathédrale, et qui s'occupe des affaires de M. Hulot, l'architecte, depuis que M. Hulot est en traitement dans une clinique".

"Mme Martin reprend de la tarte aux prunes:

"— Pauvre M. Hulot! On le dit bien malade!... Exquise, cette tarte! Soeur cuisinière a le secret pour feuilleter la pâte! Alors, vous aimez les images des soeurs? Il m'en reste une, je vous la donnerai!

"Elle me la donna, le soir même, cette bonne Mme Martin. Olivier, en t'écrivant, j'ai sur mon coeur une petite feuille de parchemin où tu as mis — car c'est bien toi, n'est-ce pas? — une petite brochette d'oiseaux avec de doux reproche du saint curé d'Ars: "Dieu a créé les petits oiseaux pour chanter, et ils chantent. Il a créé les hommes pour l'aimer, et ils ne l'aiment pas."

"Mais je chante comme les oiseaux, ce matin. Pourquoi suis-je si heureuse? Est-ce parce que le mystère qui enveloppe ton absence s'éclaire un peu? Non c'est parce que, mon ami, j'ai vu, d'après les pauvres chères petites images des bonnes soeurs, que nos beaux souvenirs restaient ta vie, ta force. Tu choisis le visage de ta Brigitte imparfaite pour représenter le visage radieux d'une sainte, et tu écris en lettres d'or les paroles mêmes que nous avons lues, méditées ensemble. Je suis toujours unie à ton âme. Je devine que tu remplis quelque mission difficile, auprès d'un malheureux. Le reste, tu me le diras à l'heure qui te conviendra. Je te demande pardon d'avoir douté de toi. Reste là-bas, tant que tu auras du bien à faire. J'ai confiance... et je t'attends !

"Ami, dans le clair matin frais de rosée, j'avais raison de dire que tu étais proche, tout proche de moi. Mais regarde: mes yeux se remplissent aussi de rosée. Baise ces yeux, ces yeux qui pleurent de joie.

"Ta Brigitte."

### BRIGITTE ET SON NOUVEAU BONHEUR

Nous voici tous les deux au bord de la rivière. Oui, tous les deux. Brigitte et son cher Olivier. Mais le croiriez-vous? Je suis condamnée au silence, car M. Olivier pêche à la ligne. Quelle drôle de chose, n'est-ce pas? Mon mari n'a vraiment point le type classique du pêcheur surveillant son bouchon, et je ne peux m'empêcher de rire en le voyant préparer ses asticots. Mais il déclare ce passe-temps délicieux, assurant que ces heures d'attente silencieuse sont tout à fait propices au rêve; alors, je me tais sagement. Pourtant, je meurs d'envie de parler, de chanter, de me moquer de lui, un peu... mais j'effaroucherais les poissons et je chagrinerais le pêcheur. Pas de danger! Je regarde l'eau qui passe, qui passe avec un frais clapotis. Je souris à mon mari, au paysage, à la vie. Et puis, pour me forcer au silence, je prends mon stylo. Denis ne prétend-il point que ce sont les bavards qui éprouvent le besoin d'écrire leurs mémoires?

Il y a trois jours, alors que j'étudiais avec Micheline les programmes des différents cours d'infirmière et que ma convalescente me disait une fois de plus qu'elle rêvait d'oublier ses maux en se penchant sur la grande misère humaine, la soeur portière accourut, rouge comme une tomate du jardin:

— Une dépêche pour Mme Hauteville! Pourvu que ce soient de bonnes nouvelles!

Au fond de son coeur, elle était per-


TARTES!

N'OUBLIEZ PAS...

Que tout bon repas n'est jamais complet sans un assortiment de délicieuses et appétissantes tartes.

Et surtout quelle aide précieuse les Garnitures de tartes "MEADOW-SWEET" vous apportent pendant cette saison d'activité. Et elles sont très faciles à préparer.

Refusez toutes imitations.

*En vente chez les marchands généraux.*

Garniture de Tartes (PIE FILLING) "Meadow-Sweet"

CITRON ANANAS FRAISES FRAMBOISES ORANGES CERISES, ETC

"Meadow-Sweet" Cheese Mfg. Co., Limited Montreal

suadée qu'on m'annonçait une catastrophe. Mais elle me vit lire, battre des mains, danser comme une petite fille.

— Il arrive! il arrive!

— Qui donc, ma chère dame?

— Mon mari! Je cours prévenir Mère Supérieure.

— Mais on ne reçoit pas les messieurs à Clairlieu!

— On recevra bien celui-là. Si vous le connaissiez, ma soeur! Il servira la messe, il tiendra l'orgue à la chapelle. Il vaut mieux que moi, je vous assure. Il arrive!

— Pauvre petite dame, est-elle heureuse! dit la bonne soeur attendrie. On trouvera bien une place pour lui, allez! A Clairlieu, il faut que tout le monde ait du bonheur.

Et on trouva de la place, et j'eus du bonheur. Onésime attela son cheval gris à sa cariole, et en route vers la gare !

...Me voilà, arpentant le quai de la petite gare que le soleil d'octobre fleurit de roses trémières. Enfin, le train est annoncé: il siffle, il approche, il grandit. Je ne vois pas la silhouette chérie. Olivier aurait-il manqué le train? Non, non, je reconnais son feutre gris, sa valise. Je cours comme courait la petite fille d'autrefois. Je tombe dans ses bras, je pleure, je ris. Mon ami, mon ami!

Onésime, voyant le ruban qui décore la boutonnière d'Olivier, lui fait un salut militaire et l'appelle: "Mon commandant". Rien que cela! Nous remontons vers Clairlieu, si émus tous les deux — et même intimidés — que nous ne trouvons à nous raconter que de pauvres choses d'une insignifiance comique. Olivier parle d'une vieille demoiselle à manies qui a fait le voyage avec lui; je lui donne le menu du déjeuner, et c'est si ridicule que je finis par rire.

— Que nous sommes donc sots tous les deux! Je m'en moque de ta vieille demoiselle; tu t'en moques. des petits plats des bonnes soeurs! Dis-moi que tu m'aimes et ne parlons plus jusqu'à Clairlieu.

Alors, nous avons gardé le silence, qui vaut bien mieux que les paroles vaines, et nous avons laissé la paix du soir nous envelopper. Je regardais mon mari à la dérobée; il est amaigri, pâli; ah! monsieur, vous n'aurez pas longtemps ce visage triste, je vous le promets! Votre Brigitte saura bien mettre du soleil dans ces yeux-là et dans ce coeur-là, ce pauvre coeur qui a voulu garder sa peine secrète.

Le pauvre coeur s'est enfin ouvert. Avec quelle anxiété j'attendais cette heure des confidences! Olivier me jugeait-il capable de comprendre? S'il se taisait encore, je saurais que je n'étais pour lui qu'une enfant, et jamais, jamais, je ne serais heureuse à l'avenir. Mais, tandis que nous regardions passer les nuages roses du couchant au-dessus du calme petit jardin où s'endormaient les parfumss, il dit très bas:

— M'as-tu pardonné, Brigitte?

Je tremblais comme les feuilles au vent du soir.

— J'ai pardonné, répondis-je. Olivier, tu m'as causé une peine infinie; mais je suis sûre de ton coeur, et cette souffrance qui m'était venue par toi, je te pardonne de me l'avoir infligée. A ton tour, oublie que je partis en colère, que je t'écrivis des lettres blessantes, que je cherchai à t'oublier. Olivier, pardonne-moi.

— Hélas! nous ne sommes parfaits ni l'un ni l'autre; mais moi, l'aîné, le chef de famlile, j'aurais dû ménager ta sensibilité de pauvre petite enfant, et je me suis montré si dur! Pour que tu pardonnes vraiment, il faut, Brigitte, que tu connaisses toute mon histoire : c'est une vieille histoire qui vient de finir, une vieille histoire des années de guerre. Je ne te parle jamais de la guerre, car ces souvenirs sont à la fois si beaux et si terribles qu'on n'ose y toucher. Mais tu m'as demandé souvent dans quelles circonstances j'avais reçu cette blessure qui fit de moi un infirme, le pauvre boîteux que ta fraîche jeunesse a bien voulu aimer. Ecoute mon histoire, Brigitte.

Et voilà ce qu'il me conta. C'était en 1917. Olivier disparut au cours d'une attaque. Les hommes croyaient leur cher capitaine mort ou prisonnier, mais atteint aux jambes par un éclatement d'obus, il était tombé tout près des lignes ennemies. Il resta deux jours dans un fourré, incapable de se mouvoir, brûlé par la soif et par la douleur tandis qu'autour de lui sifflait la mitraille. Et il se préparait à mourir, quand un matin à l'aube. il entendit murmurer près de lui: "Tiens bon. Je pars en reconnaissance. Je te prendrai au retour... si je reviens!"

Une heure après, son sauveur arrivait en rampant. Il porta, traîna Olivier jusqu'aux lignes françaises. Arrivé là, il tomba avec son fardeau: trois balles l'avaient frappé durant ce terrible retour. Les deux blessés furent soignés dans le même hôpital et devinrent amis. Mais Marcel Hulot, un héros sur le champ de bataille, n'était qu'un faible en temps de paix. Architecte de talent, il se lançait dans de folles entreprises, menait la vie joyeuse quand il avait réussi, jouait à la Bourse après les échecs. Olivier essava de revivifier cette volonté malade, et fit promettre à Marcel d'avoir recours à lui aux heures difficiles: "Dès ton premier appel. je viendrai."

L'appel ne se fit pas attendre. Pour s'établir, Marcel demanda des capitaux qu'Olivier prêta de bon coeur. Enhardi par ses premiers succès, Marcel entreprit de fonder une station balnéaire en Bretagne: nouvel appel à la bourse de son ami. Et puis les ambitions grandissent. Marcel achète de nouveaux terrains: il va en Normandie; il bâtit, il bâtit... et les tempêtes du printemps dernier emportent tout. Olivier sut après notre mariage que la somme prêtée à son imprudent ami se trouvait perdue. Affolé, il essaya de la regagner sans rien me dire.

— Et ce fut mon tort, Brigitte, murmure Olivier. Mais je te voyais si jeune, si heureuse, si insouciante!

— Et si frivole, ajoutai-je les larmes aux yeux. Avoue-le, tu croyais que je ne saurais me passer de luxe.

Olivier soupira sans répondre directement.

— J'espérais rétablir notre situation promptement; mais le change se mit à suivre une courbe fantastique. Je ne suis pas un fameux financier! J'achetai, je vendis, je fis de grosses pertes, et c'est alors que je te demandai de renoncer à notre voyage dans les Vosges.

— Oh! mon pauvre ami, tu ne me demandas rien du tout! Tu m'annonças que nous ne partions pas, et, ce jour-là, tu m'as semblé un fameux tyran, un vrai mari à la vieille mode. Mais tout cela ne m'apprend pas ce que tu as fait à Orléans.

—A Orléans? J'ai aidé Marcel Hulot à mourir. Il a voulu se tuer. Il ne réussit qu'à se blesser affreusement. On trouva sur lui une lettre à mon adresse, une lettre où il me faisait ses adieux, et on m'appela en hâte? Je remis de l'ordre dans ses affaires, je sauvai son nom du déshonneur et je lui parlai de Dieu. Il est mort en chrétien, répétant sans cesse: "J'aurais dû partir en 17. Te rappelles-tu, Hauteville? Oh! comme tu étais lourd à traîner!"

Oui, je me rappelais son sacrifice héroique; il avait tout donné pour sauver ma pauvre vie. Brigitte, pouvais-je payer trop cher le salut de son âme? Mais j'ai failli perdre ton amour; et je te reviens appauvri, si appauvri que j'étais heureux, à Orléans, de vendre ces humbles images!

Je pleurais dans l'ombre.

— Tu as bien agi envers ton ami, Olivier; mais il fallait, du moins, me dire pourquoi tu partais.

— Marcel réclamait le secret. La dépêche qui m'appelait à Orléans exprimait ce désir du malheureux. C'est seulement à l'heure de la mort qu'il pensa que ma femme pouvait souffrir d'un tel silence. Brigitte, dis-moi que notre bonheur refleurira.

— Notre bonheur? Il refleurira si tu m'aimes comme je désire qu'on m'aime. Je comprends que tu aies respecté le secret de ton ami: mais pourquoi, oh! pourquoi m'avoir cahé tes soucis d'argent? Est-ce à cause de ma jeunesse, de mes goûts mondains? Réponds-moi franchement: il me faut toute la vérité!

Olivier resta un moment silencieux; et, moi, j'attendais, le coeur battant, les mots qui allaient décider de mon bonheur.

— Brigitte, dit-il, très bas, c'est par orgueil; je n'ai pas voulu reconnaître mes torts, et je n'ai pas voulu t'avouer mes torts et je n'ai pas voulu t'avouer mes imprudences; comprends-tu ce fol orgueil masculin?

O douceur!... Voilà que nous pleurons tous les deux, et nos larmes semblent emporter toutes les erreurs et les fautes du passé. Je sens qu'Olivier souffre de s'humilier devant sa petite Brigitte qui l'admirait tant et, pour apaiser cette souffrance, c'est moi qui m'accuse de frivolité, d'impatience. Alors Olivier s'accuse de nouveau, et il me semble que notre amour sera désormais plus doux,


# SALON CROQUIGNOLE

**4504 Rue des Erables**
**près Mont-Royal**

Mlle Lamy, ex-démonstratrice de la Parfumerie Bellefontaine Ltée, experte en ondulation indéfrisable Croquignole.

## Ondulation Permanente Croquignole

D'après un procédé qui vous permet de faire la mise en plis vous-même. Aucun danger. Méthode rapide. Les cheveux ont l'apparence de frisure naturelle.
Demandez à voir notre travail.

## Prix $10.00

Comprend Shampoo et mise en plis

plus juste, plus vrai, car, si Dieu pardonne "septante fois sept fois" à ses pauvres petites créatures, combien de fois un mari et une femme auront-ils à se pardonner mutuellement? Nous vivions dans le rêve; nous voici dans la réalité des choses humaines; jusqu'ici nous étions des enfants romanesques : la douleur et le pardon font de nous de vrais époux.

Et, sur le jardin bleu d'ombre, les cloches du couvent s'égrènent, sonnant l'office du soir. Alors, nous disons notre prière, prière humble, prière confiante, prière qui remet nos deux pauvres âmes entre les mains de Dieu.

Depuis lors, nous sommes heureux...

Mais qui donc vient de m'enlever le stylo, risquant de teindre mes pauvres doigts en violet? C'est le pêcheur à la ligne.

— As-tu pris beaucoup de poissons?

— Zéro! répond-il, assez penaud. Tu vas te moquer de moi, Brigitte, et me dire que les artistes n'attrapent jamais le moindre goujon.

— Je vous dirai surtout, monsieur mon mari, que vous vouliez obliger au silence votre petite femme.

— Parle à présent, murmure-t-il, agenouillé dans l'herbe et levant sur moi ses beaux yeux clairs, comme cette eau où se miraient les saules. Figure-toi que je n'aime plus du tout la pêche. Je ne rêve que d'être près de toi. Parle, Brigitte, je veux entendre cette voix, ce rire que je croyais perdus pour toujours.

— Parler? Je ne sais plus rien dire. Je ne sais plus qu'un seul mot, et il est très court... Olivier... je t'aime.

— Ma bien-aimée, c'est le mot qui dit tout!

### BRIGITTE ET LA VIE CHERE

On frappe à la porte de l'atelier. Léa, le Maître-Jacques du petit ménage Hauteville, apparaît, brosse et chiffons à la main.

— Madame qu'est-ce que je pourrais bien astiquer? Madame est à sa peinture et je la dérangerais si je cirais les fauteuils de l'atelier.

Oui, madame "est à sa peinture"; et cela l'ennuie richement d'entendre le souffle puissant de la grosse Léa et le frottement de la brosse. Mais les jolis meubles provençaux luiront bien mieux au pâle soleil de décembre quand Léa les aura polis, et je m'imagine que causer avec Léa — des affaires de Léa — fait un peu partie de mes devoirs de maîtresse de maison. Je choisis donc une besogne facile; cerner d'un trait à l'encre de Chine le dessin que m'a commandé, pour ses toiles peintes, un décorateur à la mode. En avant, Léa, brosses et chiffons!

Elle regarde avec respect ma planche à dessin :

— Cela ne fatigue pas Madame, de peindre pendant des heures?

Je sais très bien ce que veut dire Léa: "Comment! Madame est une dame, et elle travaille?" Je suis enchantée de détruire, dans une âme simple, le préjugé odieux qui fait croire à la classe ouvrière que la classe bourgeoise s'amuse tout le temps. Léa voit que je l'aide au ménage, à la cuisine, et qu'en même temps, j'ai un métier tout comme elle puisque je peins pour gagner de l'argent, cet argent autour duquel semblent tourner toutes les préoccupations des pauvres humains. Je sens que ma bonne me respecte et m'aime bien davantage qu'elle n'aurait aimé la petite dame aux trente-six robes de l'été dernier. Et je me figure — ai-je tort? — que, par Léa et sa patronne, la classe bourgeoise et la classe ouvrière, "les gros comme les petits", comme on dit maintenant si tristement, et si laidement, se rapprochent et s'unissent. Léa bavarde tout en frottant. Elle parle de ses six frères et soeurs, de la récolte des betteraves en son pays du nord; elle me vante les plaisirs de la grande foire, et aussi les charmes du patronage parisien, où je l'envoie tous les dimanches. Elle lève de temps en temps sa large figure rouge aux tranquilles yeux bleus. Léa, ma petite bonne, je crois que vous nous aimez bien, que vous nous servez avec plaisir. Et moi, je me sens un peu responsable de votre âme simple et honnête. Léa, ma petite bonne, j'essaierai, par la justice et la bonté, de vous attacher à la maison. En ces temps difficiles, on rencontre beaucoup de mauvais serviteurs; mais n'y a-t-il pas aussi beaucoup de mauvais maîtres?

Tandis qu'elle polit mes meubles, je polis son âme. Frottons, frottons... Mais on sonne. Me voilà en colère; je me mets encore en colère, vous savez ! Seulement, je me contiens pour l'exemple, et, d'une voix angélique, je rappelle à Léa que je reçois seulement les personnes de la famille.

Elle compte sur ses doigts: "Cela fait beaucoup de monde! Les parents de madame; M. Yves et M. Denis, ses frères; la jeune Mme Yves; Mme Hauteville, la mère; Mlle Chantal; les tantes de Monsieur...

Ce fut Chantal qui apparut. Chantal, ma petite belle-soeur chérie. Je ne l'avais pas revue depuis les tragiques événements de l'été, et les grands yeux clairs se remplissent de larmes. Cela va me gagner...; mais Chantal rit au milieu de ses larmes:

— Nous sommes deux petites sottes, dit-elle. On ne pleur pas quand on est heureux.

Et je murmure:

— Olivier et Brigitte s'aiment bien mieux qu'avant, tu sais. Cela nous a fait du bien, l'épreuve. Je suis moins personnelle, moins fantasque, moins coquette. Olivier, lui, a toujours été presque parfait. Cela t'amuse, ce mot "presque". Ecoute, Chantal, il ne lui manquait que...

— Je le sais bien. Je connaissais Olivier avant toi, répond tranquillement Chantal. Quand nous étions petits, il ne voulait jamais céder ni reconnaître ses torts. Pauvre grand frère... s'il apprend l'humilité il deviendra un saint.

— Je préférerais qu'il ne l'ait pas apprise par ma faute, dis-je en soupirant. Tu permets que je finisse mon dessin ? Si tu savais comme cela m'amuse, de travailler! Presque autant que de danser, autrefois. Tout m'amuse, Chantal ! Et puis, j'invente des toiles peintes ravissantes qu'on me paye cher, très cher. Comme j'ai bien fait d'apprendre la décoration quand j'étais jeune fille!

— Tu te tires joliment bien d'affaires, Brigitte! Tu fais l'admiration de maman et des tantes.

— Les tantes d'Olivier! Pas ma respectable tante Marthe. Elle déclare que le travail de la femme est une déchéance.

— Oh! elle retarde un peu, ta tante, répond Chantal, qui est une petite personne très sainte, mais très moderne. La déchéance, c'est de vivre dans la misère quand on peut faire autrement.


## Mlle Augustine Corbeil

*Elève graduée de l'Académie Beaupré donne des cours d'instruction générale "à domicile"*

*Attention spéciale aux élèves commençantes ou arriérées.*

Adresse : 10733, rue LAMBERT

Sault-au-Récollet

Tél. DUpont 3415



## NE MANQUEZ PAS DE LIRE

**dans la**

**"REVUE DU FOYER"**

**de janvier**

**le beau roman d'amour**

## LE COEUR ET LA TETE

**par Zénaïde FLEURIOT**

**En vente partout 15c**

**ANTIQUITES**

— C'est un vieux chandelier Louis XIV que j'ai trouvé chez un brocanteur.

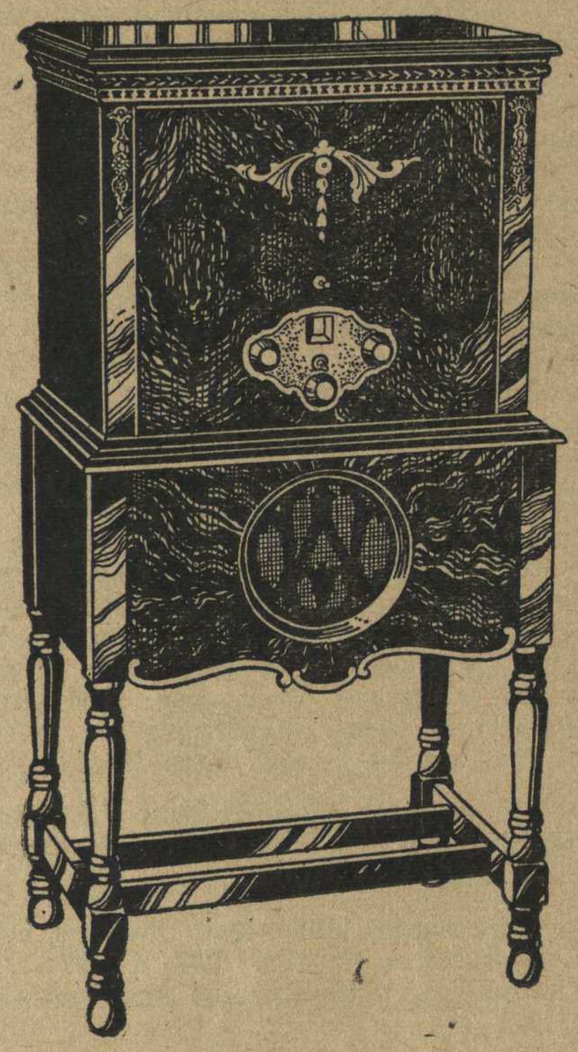
— C'est ridicule! Nous ne brûlons plus de chandelle et, en tout cas, nous avons les moyens d'acheter quelque chose de neuf!

———•———

— J'ai offert pour ses étrennes à ma femme deux bagues superbes.

— Vous allez vous ruiner!

— Mais non, c'est par économie, depuis elle ne met jamais plus de gants!

# COMBINAISON

## Phono-Radio

Tout Electrique

**très spécial à**

**$295.00**

Un phonographe et un radio de 7 lampes, combinés dans un riche cabinet en Noyer — de construction parfaite sous tous rapports — la qualité et la richesse du son, en font a juste titre "LE ROI DE L'AIR".

Nous avons plusieurs modèles en mains, et nous sommes a votre disposition pour une démonstration.

**Nous vendons a conditions faciles.**

Lawzon Frameuf Limitée

**1126 Mont-Royal Est,** **CHerrier 6272**


# *Beauté*

*Masque de nuit...*

...pour blanchir et adoucir la peau du visage et lui garder la jeunesse. Mêlez:

| | |
|---|---|
| Glycérine . . . . | 100 gram. |
| Eau de roses . . . | 50 — |
| Jus de citron . . | 1 jus. |
| Poudre d'amidon . | 20 — |

Le tout est mêlé et forme une sorte de crème que l'on applique sur le visage pour la nuit. On enlève le matin avec de l'eau tiède.

———o———

## *Comment se farder les yeux*

Le kohl qui sert à ombrer les paupières ne doit pas y être déposé en épais et noir placard; il faut le mettre avec légèreté et l'estomper adroitement de manière à ce qu'il ne soit qu'une ombre doucement bleutée et non brutale. Ainsi il adoucit le regard; mal mis et trop épais, il lui donne une expression affolée qui est sans charme, et vieillit les plus jolis visages.

———o———

## *Contre les coups de soleil*

La pommade camphrée d'abord, la lanoline ensuite, posées en lotion sur le visage, sont des remèdes excellents. Il ne faut pas, durant les soins, laver le visage au savon, mais seulement à l'eau tiède additionnée d'un peu de bonne eau de Cologne.

———o———

## *Dans les pays marécageux...*

...où il y a des moustiques, on conseille aux habitants voisins des eaux stagnantes de se frotter le corps avec de l'huile de lavande.

———

-:- Un moyen très simple pour faire disparaître l'odeur de l'ail ocmmuniquée à l'haleine est de mâcher un peu de persil frais.

# VIELLE FORMULE

## CONTE PAR Y. BREMAUD

C'ETAIT la veille de l'ouverture de la chasse. Ils se promenaient silencieusement dans la campagne dont les verts profonds se nuançaient par-ci, par-là, d'une teinte un peu roussâtre annonçant les premiers jours d'automne.

Dans les sentiers qui gravissaient allégrement les pentes boisées ou les riches vignobles, on entendait de loin en loin le "Paye-tes-dettes" prometteur d'hécatombes prochaines et de fines bombances arrosées de crus généreux.

Ils ne disaient rien, mais pensaient davantage.

— Parlera-t-il enfin? songeait-elle avec malice.

— Comment diable entamer la conversation? murmura-t-il.

Tout à coup, avec l'audace des timides, il se tourna vers elle:

— Amie, imaginez une seconde que je sois votre mari et que je vous dise aujourd'hui: demain, ouverture de chasse, je partirai à l'aube, reviendrai tard et probablement bredouille et de mauvaise humeur. J'aurai faim et soif, serai peu loquace, ne penserai qu'aux lièvres, lapins, cailles et grives qui ne rempliront point ma gibecière, je serai enfin extrêmement marri, ô ma gente épouse! Dites, Anne, que répondriez-vous à ce beau discours? Seriez-vous assez intelligente et bonne pour comprendre ce désir masculin consistant à abattre plus de kilomètres que de gibier, à fouler l'herbe humide, à jouir de sa solitude en une contrée merveilleuse que l'on admire à chaque pas, à tressaillir au bruit léger d'une feuille qui tombe, épauler, entendre la détonation qui se répercute plusieurs fois par l'écho complaisant, ramasser la bête sanglante ou réprimer son désappointement en la voyant s'envoler et vous narguer, casser la croûte en une auberge, s'enivrer d'air frais et d'un peu de vin blanc sentant la pierre à fusil, s'endormir béatement sous un châtaignier, recommencer à battre les vallées et les chemins creux et revenir au gîte..."

— Comme le pigeon de la fable, ajouta-t-elle en souriant. Avec un peu d'inquiétude dans le regard et dans la voix, il continua la confidence:

— Que diriez-vous si très humblement je vous confiais ce que je désire et espère... la liberté de quelques jours de chasse, la permission de revenir boueux, crotté, à des heures indues avec le désir de recommencer la battue le lendemain matin et la certitude que des mots aigres-doux n'accueilleront pas ma lassitude heureuse et mon carnier vide...

— Et si par hasard grives et faisans débordaient de la gibecière?

— Alors, continua-t-il encouragé, l'espérance qu'une douce compagne doublée d'une cuisinière experte saurait préparer dans toutes les règles de l'art le fin régal réunissant autour d'une petite table quelques amis de choix sachant apprécier la grive fondante entre deux feuilles de vigne le perdreau bardé de lard, le lièvre en civet, et nos généreux bourgognes...

— C'est un rêve culinaire que vous faites, cher ami. Où se trouve donc la femme idéale que vous désirez, c'est-à-dire celle qui ne craindra pas de se passer de votre chère présence douze heures par jour et saura se fier à ses talents de cordon bleu pour vous plaire...?

Il la regarda d'un air malheureux: "Moqueuse, je ne sais que trop bien comment il vous est facile de vous passer de moi... mais j'espérais... je... et vous me raillez sans pitié.

Elle posa sa main fine sur l'épaule forte de son compagnon:

— Mais quelle mouche vous pique... vous parlez par énigme et vous dépitez si l'on ne vous comprend pas; vous me vantez les charmes de la chasse et d'une table bien servie, à quoi je vous demande, bien cher, si votre fusil et votre vieille cuisinière Margot ne suffisent pas amplement à votre bonheur?

Désespéré, le pauvre timide s'écria:

— Mais vous ne comprenez donc pas que si je vous parle depuis une demi-heure de chasse, de gibier et de fins dîners, c'est que tout cela ne m'importe plus sans vous, ma mie, et que vous seule...

Rieuse, elle s'arrêta et contempla un instant le pauvre amoureux, décontenancé et navré.

— Que ne vous expliquez-vous davantage! C'est donc à moi que vous pensez pour vous recevoir boueux, moi qui aurais

l'honneur de préparer faisans et gélinottes! Suis-je à la hauteur de la situation, ô mon ami, et serais-je digne de ce sort? Je vais y réfléchir avec tout le soin qu'apporte Margot à la confection d'un civet et vous donnerai réponse...

— Bientôt?

— Quand vous m'aurez envoyé une paire de perdreaux!

Et, légère, elle s'en fut.

Il parcourut bois et montagnes, plaines et vallées, le coeur lourd et l'esprit anxieux, maudissant sa maladresse et les femmes qui ne savent pas comprendre quel amour profond peut se cacher dans une phrase banale... dans une tirade où l'on parle de tout, sauf d'elles. Non, il leur faut des mots, des mots, des mots gentils, aimables, insinuants et menteurs; peu importe toute une vie qui s'offre avec simplicité, elles apprécient davantage la phrase, prometteuse et enlaçante, la phrase qui sait vanter leur charme et leur beauté; à la tendresse respectueuse, qui balbutie, elles préfèrent le compliment cavalier à la hussarde...

Il se désolait; pourtant un jour, ayant tué les deux perdreaux demandés il les envoya, découragé, sans un mot, sans rappeler la réponse promise...

Il est sept heures du soir: Margot vient de prononcer gravement le classique "Monsieur est servi" mais sur ses lèvres fleurit un sourire de complicité. Un fumet exquis embaume la coquette salle à manger fleurie de vigne vierge et de chrysanthèmes précoces; sur le réchaud d'argent, posés en un plat de fine porcelaine, les deux perdreaux reposent sur un lit de champignons, séparés par une légère muraille de croûtons frits, baignés de sauce onctueuse. Sur l'assiette du maître de la maison, une enveloppe bleue.

Le coeur battant, il ouvre la missive. Est-ce la réponse désirée?

Il lit: "Vieille formule trouvée dans le livre de raison de ma mère-grand: Séparez les perdreaux en deux et faites les revenir dans du beurre; retirez-les presque cuits, faites une sauce de champignons, persil haché, échalotes dans le beurre où sont revenus les perdreaux, ajoutez un peu de farine, sel, épices; mouillez avec du bouillon et du vin; faites cuire et réduire cette sauce, et la versez sur les perdreaux que vous lardez de lard. Servez chaud.

. . . . . .

— ...Oh! la moqueuse et méchante amie, comme elle sait se divertir d'un amour si sincère et si fervent! Et une larme glisse sur la joue de l'ami dédaigné, se perd dans la moustache blonde... bientôt grise... Une porte s'entr'ouvre; solennelle et gourmée Margot prépare un second couvert qu'elle dispose avec soin: puis soudain un parfum de verveine envahit la pièce et se mêle au fumet du plat fin, deux mains se tendent, une étreinte douce, et des reproches tendres qui se perdent... se perdent au Paradis où s'envolent toutes les *vieilles formules* éternellement jeunes pour ceux qui surent aimer.

Y. Brémaud.

## *Les vielles traditions qui s'en vont*

Les mail-coaches, ces grands et beaux attelages que nos pères affectionnaient, disparaissent peu à peu. Ils furent peu nombreux cette année au concours hippique, et la journée des Drags, point culminant de la Grande Semaine de Paris avant la guerre, nous montre chaque année quelques véhicules, dont les chevaux mal appairés tirent tristement à hue et à dia !

L'Angleterre n'est, certes, pas plus privilégiée que nous malgré qu'elle tienne à répéter que le "bel art de conduire" n'est pas mort dans l'empire du roi George.

Il existe à Londres un club où se réunissent les derniers passionnés de ce genre de locomotion.

Ce club possède quelques "gentlemen conducteurs", et chaque jour, à partir du mois d'avril, l'un d'eux fait le trajet entre Londres à Brighton. Ce qui fait une distance de 90 kilomètres à parcourir.

Nous voyons ici, impeccablement chapeautés, les "conducteurs" du premier mail de l'année, quittant Londres et passant sur le Hammersmith Bridge.

**Remèdes contre la lèpre.**

Il paraît que l'Amérique Espagnole fut délivrée de la lèpre de Carthagène par un lézard indigène que l'on découpait vivant, en petits morceaux, lesquels il fallait manger crus! La sueur, la salivation et toutes les expectorations, qui suivaient l'administration de ce remède, sauvaient le malade. D'après Montaigue, Gallien aurait noté le cas d'un lépreux qui se serait guéri en buvant du vin dans lequel aurait séjourné une vipère.

Ce ne sont certes pas là des remèdes appétissants. Mais, pour guérir de la lèpre, en est-il de rebutants?

### PENSEES ET PROVERBES

Nos soeurs, les "femmes nouvelles" n'ont pu encore faire que la vraie sphère de la vie de la femme ne reste le mariage et la maternité.

**Mme Louise Griswold.**

Les femmes ont une âme cachée qu'elles ne montrent qu'à ceux qu'elles aiment.

**Edouard Rod.**

La perle ignore sa valeur, la fleur son parfum; pour l'emporter sur la perle et la fleur, jeune fille, ignore ta beauté.

**Adolphe D'Houdetot.**

# Ayamara, la fille aux yeux noirs

## Par Jacques CONSTANT

**Etrange aventure qui nous reporte aux temps héroiques des découvertes de Christophe Colomb, et où l'on verra la destinée tragique d'un fabuleux trésor des Caraibes.**

Assise sur un rocher qui surplombait la grève de sable roux, Ayamara scrutait, du regard aigu de ses petits yeux noirs, l'azur vertigineux de la mer. Au-dessus de sa tête brune, un sabal agitait doucement ses palmes où voltigeait une tribu d'oiseaux aux couleurs éclatantes. Une fumée grise, montant en spirales au-dessus de la forêt, décelait seule l'existence d'un village caraibe.

Tandis que la brise caressait ses cheveux bruns, Ayamara rêvait à une prédiction de la sorcière Huave. Cette vieille femme chichimèque, au visage plissé de rides, et que l'on redoutait pour ses maléfices, ne lui avait-elle pas annoncé que, dans un certain nombre de lunes, l'esprit des eaux enverrait à Guanabani des étrangers d'une beauté plus qu'humaine dont l'un prendrait pour femme la jeune Caraibe.

Depuis ce temps, celle-ci contemplait longuement les flots dans l'attente de l'événement mystérieux.

Lasse d'écarquiller les yeux devant l'horizon vide comme les jours précédents, elle tira de son pagne de feuilles un rectangle de métal jaune, dont la surface polie reflétait, mieux encore que les eaux limpides, sa beauté cuivrée. Elle considéra sa figure ronde, sa bouche rouge aux dents menues, son nez droit sa jeune poitrine nue et sourit à cette charmante image. Comme elle relevait les paupières, elle découvrit, très loin sur la mer immobile, trois points blancs qui semblaient grossir, et un obscur pressentiment fit battre son coeur.

Quand le soleil de pourpre s'inclina derrière les collines de Guanahani, les points blancs devinrent des barques fabuleuses, très hautes sur les flots et pourvues de grandes ailes blanches. L'instant d'après elles s'environnèrent de fumée et un grand bruit de tonnerre fit retentir les échos, pour l'effroi des Caraibes accourus sur le rivage. Puis des pirogues se détachèrent et des hommes de haute stature en débarquèrent, dont le visage était pâle et dont les vêtements resplendissaient d'une clarté lunaire.

Ils parlaient un idiome incompréhensible, mais le cacique déclara que ces étrangers étaient les fils du Soleil levant et qu'il convenait de les honorer comme des dieux dont ils avaient le pouvoir, puisqu'ils commandaient la foudre.

Tous les sauvages se jetèrent la face contre terre, en signe de crainte et de soumission, et chacun s'empressa ensuite d'apporter aux nouveaux venus des fruits savoureux, des herbes cuites, des poissons séchés. Tout de suite, Ayamara avait

Ayamara épousant l'étranger

été séduite par la fière prestance d'un étranger, qui était justement débarqué dans le même canot que celui qui paraissait commander aux autres, et elle lui avait offert en souriant la chair succulente d'un ananas. En guise de remerciement, l'homme l'avait serrée contre ses vêtements, qui étaient de métal rigide, et embrassée.

Et Ayamara, meurtrie et bien heureuse connut que la prédiction de la sorcière chichimèque s'accomplissait.

La nuit suivante, elle dormit à l'ombre de la tente de l'homme au visage pâle sur un lit de feuilles sèches, et, dès lors, elle ne le quitta plus.

Leurs idiomes les séparaient, mais ils n'avaient pas besoin de paroles pour se comprendre. Du reste, chacun apprit à l'autre des mots de sa langue et, ainsi, elle sut que son compagnon se nommait Herman de Olid, qu'il était né de l'autre côté du monde et qu'il repartirait bientôt pour son pays avec l'amiral Christobal Colombo.

* * *

La pensée qu'elle ne verrait bientôt plus l'homme que chérissait son coeur fut insupportable à Ayamara.

Pour la première fois dans sa courte existence, elle ressentit une douleur que ne provoquait pas un mal physique, et le long de son nez cuivré ruisselèrent de grosses larmes silencieuses. Confusément, elle eut l'intuition que la tristesse enlaidissait son visage, et, sous son pagne de feuilles, elle chercha pour se mirer la plaque de métal jaune.

L'homme était assis vis-àvis d'elle dans l'herbe fleurie. Il avait dépouillé, en raison de la chaleur, le vêtement brillant qu'il nomma son armure, et il considérait la Caraibe avec le sourire amusé que procure la vue d'un jeune animal plein de grâce. Soudain, poussant un cri, il

lui arracha brutalement le miroir.

Ses grands yeux noirs changeant brusquement d'expression, brillaient d'un éclat sinistre, tandis qu'il répétait d'une voix rauque:

— De l'or! C'est de l'or!

Puis, prenant par le poignet Ayamara toute tremblante, il l'interrogea sans bonté, pour savoir comment ce morceau d'or était tombé entre ses mains, et s'il était possible de s'en procurer d'autres.

La jeune fille lui répondit que Guanahani ne produisait pas d'or et que la plaque provenait du pays d'Anahuac, situé derrière la mer, là où le soleil se couche.

Pourtant, il était un endroit de l'île où il y avait beaucoup d'objets confectionnés avec ce métal: c'était dans la grotte funèbre où l'on déposait les morts soigneusements bourrés d'aromate. Seulement, y entrer sans le cacique était un sacrilège effroyable et puni de mort.

Par des caresses, Hernan décida Ayamara à le conduire dans l'hypogée redoutable, lui promettant de l'emmener avec lui sur la caravelle "Nina", afin qu'elle échappât au cruel châtiment qui l'attendait.

Ils partirent en expédition par une nuit sans lune, et Hernan de Onid, sans s'émouvoir des spectres grimaçants alignés dans la caverne, s'empara des vases et des plaques d'or, qui scintillaient à la lueur de son flambeau.

Le sac où il les avait enfermés était très lourd; il voulut obliger Ayamara à le porter avec lui.

Mais celle-ci refusa parce qu'elle craignait d'être tourmentée par les morts, si elle touchait des objets qui leur avaient appartenu.

Hernan se retourna, fou de colère et planta sa dague entre les épaules de la Caraibe. Puis, suant, soufflant tantôt sacrant, tantôt invoquant la Vierge noire de Palos, il emporta péniblement son fardeau jusqu'à la côte.

Le lendemain, il réintégrait heureusement la "Nina", au moment où l'amiral faisait lever l'ancre pour explorer de nouveaux rivages. Il remercia humblement Madame la Vierge et Monseigneur son fils d'avoir bien voulu l'aider dans son entreprise, et songea joyeusement que sa fortune était faite.

Mais, comme il rêvait, la nuit, sur le château d'avant de la caravelle, il se sentit enlevé par les pieds et jeté à la mer. Dès qu'il eût disparu, le matelot qui avait fait le coup courut à la cabine d'Hernan et ouvrit le sac d'or.

* * *

Ancrées au large d'une île inconnue, les caravelles "Nina", "Pinta" et "Santa Maria" se balançaient mollement sus la mer des tropiques. Une petite lumière solitaire, qui brillait au château d'arrière de la "Santa Maria", indiquait que le capitaine Christophe Colomb travaillait encore quand les équipages étaient plongés dans le sommeil. Il se livrait, en effet à des calculs compliqués dont le résultat le satisfaisait mal. Il se demandait s'il avait abordé au royaume de Cathay ou dans les Indes, et l'aspect des habitants le confirmait dans cette dernière supposition.

Un étranger à la beauté plus qu'humaine l'épouserait...

Bien que la lune fût invisible, la nuit n'était pas obscure. Des milliers d'étoiles brillaient d'un éclat inaccoutumé et une lueur laiteuse flottait sur la mer, de sorte que les caravelles semblaient éclairées par endessous. Laissant un sillage de feu, des monstres noirs glissaient alentour et les hommes de quart, pourtant familiarisés avec les requins, se signaient en invoquant la Vierge tant ceux-ci étaient gigantesques.

C'est l'instant qu'avait choisi le matelot Juan Hernandez pour jeter par-dessus bord son camarade Herna de Olid.

Lt vacarme que faisaient les squales en battant l'eau de leurs queues, couvrit le bruit de la chute et le cri de la victime. Alors, rassuré, Juan descendit pieds nus jusqu'à la cabine d'avant. Les mains tendues dans l'obscurité, il atteignit le coffre du mort et y trouva le sac qui avait excité son envie jusqu'au crime. Il était plein de vases d'or dérobés aux Caraibes dans l'île de Guanahani où flottaient présentement les couleurs espagnoles, et que Colomb avait baptisé San-Salvador en l'honneur de Notre-Seigneur.

Péniblement ,Juan transporta ledit sac dans son propre coffre; puis l'ayant dénoué, il prit un vase au hasard et remonta sur le pont. Là tirant des étincelles d'un briquet il n'avait pas menti, prétendant qu'une fortune royale gisait dans ce sac de grosse toile. L'homme eut un rire silencieux et son imagination battit la campagne. Il revit le port de Cadix, où il était né, la "taberna del Racino", où l'on buvait le vin doux

(Suite à la page 33)

# Partout des jardins en fleurs

**Publié avec l'autorisation du magazine "Le Propriétaire"**

Ceux qui demeurent dans le sud de la Californie, ou l'on jouit d'un printemps perpétuel, mais qui sont venus en promenade au Canada, cet été, ont sans doute constaté avec une agréable surprise que notre climat permet de développer des jardins splendides. En effet, la saison hâtive a permis aux amateurs de fleurs de planter des tiges et de semer une variété infinie de graines qui sont en floraison.

L'île de Montréal, malgré ses fumées, ses industries fiévreuses, son hâvre et tout le bruit qui frappe l'étranger n'en est pas moins un endroit privilégié, à bien des points de vue. Dans toutes les directions de la ville on trouve des parcs publics ou sur de larges plates-bandes, dans des jardins privés, il y a abondance de fleurs et de plantes décoratives.

Etes-vous un amateur de fleurs? Si elles vous intéressent, vous avez certainement suivi avec plaisir la préparation de la terre, l'éclosion des tiges, la formation des boutons et puis l'épanouissement des fleurs.

Bien des variétés ont fleuri à bonne heure dans la saison. Ce sont des fleurs fugitives "qui durent ce que parfois durent les roses, l'espace d'un matin." Les plantes plus fortes, moins frêles et moins tendres, ont maintenant leur place au soleil déjà moins chaud de la fin de l'été.

On trouve généralement les fleurs cultivées autour des maisons. Elles révèlent l'individualité des personnes qui les cultivent. Un auteur qui s'y connaît en fait de plantes et de fleurs prétend même que les fleurs dévoilent un peu des goûts et du caractère de la personne qui dispose ainsi un jardin.

Les fleurs, même la pierre aident à faire ressortir le tempérament de ceux qui s'y intéressent.

Un maçon, qui avait passé sa vie à tailler la pierre et à disposer soigneusement la pierre, invité un jour à prononcer un discours à ses compagnons de travail leur déclarait — que la pierre dont il s'était servi, pendant tant d'années lui paraissait passablement humaine . Elle manifestent, disait-il un véritable tempérament. Il est admis qu'il est plus facile de les tailler, de les travailler en observant les fissures, le sens du grain. Les pierres disait-il encore "se fatiguent et s'usent; elles s'effritent et se brisent; elles se fendillent sous l'action des froids silencieux et se creusent et s'arrondissent sous l'action des glaciers.

Est-il possible, par exemple de trouver deux personnes à tempérament plus différent que le granit et la pierre blanche? Elles sont pourtant de même composition fondamentale, mais elles furent assemblées d'une manière différente.

Dans la composition du granit, les grains et les crystaux sont intimement unis et fondus par la grande chaleur et la haute pression, lors de la formation géologique. Ces grains sont serrés et difficiles à séparer.

La pierre blanche, d'autre part, est de composition plus facile. Les grains proviennent de formations précédentes qui furent effritées par l'érision. Le granit est ferme, dur, difficile à travailler. La pierre blanche, au contraire est plus molle et moins difficile à tailler.

Il est possible aussi que l'individualité ait des racines plus profondes que les savants soient disposés à l'admettre; du moins les semences, les cellules, les étoiles et les pierres possèdent leurs qualités, leurs ressemblances et leurs dissemblances.

Les fleurs diffèrent encore plus que les pierres, les unes des autres et surtout par les côtés qui touchent à l'humain. Est-ce qu'on n'a pas dit dans des circonstances historiques: considérez le lys des champs; il ne sème pas et ne récolte pas. Son tissus est plus beau que tout ce qui peut sortir de la main des hommes."

Les gens ne s'en doutent pas, mais pour peu qu'ils aiment les fleurs, ils trahissent leur personnalité, leurs dispositions dans le choix des variétés des fleurs; dans la disposition de leurs jardins; dans le soin qu'ils portent aux plantes. Ils révèlent leur caractère tout autant, aux yeux du connaisseur, qu'en pénétrant dans une maison. L'impression que l'on conserve en mettant le pied sur le seuil d'une maison ne trompe pas. Si la maison est gaie, propre; si tout est disposé pour donner du confort, le visiteur le voit.

De même, lorsqu'il s'agit des fleurs, non seulement elles chantent la gloire du Créateur, mais elles nous font connaître à quel point le jardinier les aime et les connaît.

Aux jours de notre enfance, est-ce qu'on ne nous dit pas parfois que les produits du jardin sont comme les êtres humains; qu'ils ont des couleurs vives ou sombres; qu'elles ont leurs vêtements individuels, leur laideur ou leur beauté?

L'esprit de l'enfant est toujours en ébulition, cherchant des ressemblances et en train de personnifier. Il trouvera un aigle dans les nuages; une face de singe dans la pensée la plus éblouissante et un tigre dans une fleur de lys.

Partout, les jardins ont le plus merveilleux effet; ils apportent la joie dans le coeur des enfants, le bonheur aux parents qui mettent tant de soin à les faire beaux et variés et créent tout autour de la maison une atmosphère enbaumée de contentement.

## BRIC-A-BRAC

La vente, à Londres, du célèbre vase de Portland, a déçu les amateurs d'enchères sensationnelles. Cette oeuvre d'art, en verre bleu foncé, orné de figures blanches en relief, avait été trouvé à Rome en 1582, dans un sarcophage de marbre qui serait celui d'Alexandre Sévère et de sa mère Julia Mammea. Après être resté longtemps entre les mains des Barberini, le vase fut vendu, à la fin du XVIIe siècle à Sir William Hamilton, ambassadeur d'Angleterre à Naples et mari de la fameuse Lady Hamilton. Aussi bon commerçant que médiocre diplomate, Hamilton le revendit à la duchesse de Portland. Il était resté longtemps en dépôt au British Museum. Lorsque l'actuel duc de Portland le mit en vente, on annonça que le prix dépasserait douze millions de francs. La première enchère a été de 1,312,-500 francs et, pour finir, le vendeur a racheté son ancienne propriété pour 3,806,250 francs.

Par une curieuse coincidence, au mur de salle où se fit la vente, se trouvait un portrait de Lady Hamilton, par Romney.

---

Un grand aliéniste faisait visiter son hôpital à quelques confrères de passage.

Ils rencontrèrent dans le jardin, un jeune homme distingué, au visage doux et mélancolique, qui berçait une poupée dans ses bras.

— Voici, dit le docteur. un de mes plus gentils pensionnaires: la douceur même. C'est un pauvre garçon qui s'est vu refuser la main d'une charmante jeune fille qu'il adorait. Il en a perdu l'esprit. Mais il se console avec cette poupée qu'il prend pour la jeune fille qu'il eût voulu épouser.

Cependant, du fond du jardin, accourt tout à coup un fou furieux. Les gardiens lancés à sa poursuite, parvinrent à l'arrêter juste au moment où il allait se jeter sur le groupe formé par l'aliéniste et ses auditeurs.

Après un consciencieux examen, le docteur conclut:

— Quant à celui-là, expliqua le médecin, c'est celui qui a épousé la charmante jeune fille.

## PENSEE

De tous les moyens d'acquérir des biens il n'en est pas de meilleur, de plus digne de l'homme libre, que l'agriculture.
— CICERON, De Officiis. 1 XIII.

La terre est plus qu'une manufacture, elle est une fiancée.
— GEORGES BOUCHARD.

L'Association n'additionne pas les hommes les uns aux autres, elle n'additionne pas les efforts individuels aux efforts individuels; l'Association multiplie les efforts individuels par les efforts individuels, et là où l'on est dix, on a la force de cent, parce qu'au lieu de subir le conflit des intérêts qu'affaiblit l'effort de chacun, on a les coudes serrés de ces dix hommes qui font la trouée dans les foules.
— LEON BOURGEOIS.

---


Les Parfums les plus distingués du Pays sont aussi les favoris de Nos Canadiennes

**FAITES-MOI-REVER, PARFAIT BONHEUR, BOULE DE NEIGE, PARMI LES ROSES.**

**En vente chez tous les Pharmaciens ou chez votre Marchand.**

*Se Parfumer avec le véritable parfum*
**"Faites-Moi Rêver"**
de J. JUTRAS
*dénote une marque de distinction*
L'ONCE $2.50 — BOUTEILLE D'ESSAI 35c.

*L'essayer c'est l'adopter.*

*Le Parfum favori de nos Elegantes*

EXGIGEZ CETTE MARQUE

*LE PARFUM*
**"Parfait - Bonheur"**
DE J. JUTRAS
Est le complément de la toilette.
L'ONCE $2.50 — BOUTEILLE D'ESSAI 35c
Empaquetage cacheté seulement.

**Poudre "Faites-Moi Rêver" la boite .50**
**" "Parfait Bonheur" " .50**
*Nuances: Naturelle, Blanche et Rachel.*

---

# Parfumerie Albert Bellefontaine

**LA PLUS GRANDE MAISON D'ACCESSOIRES DE BARBIERS ET DE COIFFURES DU CANADA**

**1676 rue St-Denis, Montréal.**

TELEPHONES: Lancaster 1108-5870.

AYAMARA

(Suite de la page 9)

d'Alicante à même les outres de peau de bouc, et devant laquelle Concha Perès dansait, une fleur de grenadier fixée à son chaperon.

Un jour, elle l'avait jeté à la porte parce qu'il n'avait plus rien à lui offrir, que son admiration.

En suite de quoi, il était parti à Palos où le capitaine génois Colomb promettait une haute paie aux marins intrépides qui consentiraient à le suivre...

Jean supputait le nombre de ducats que pouvait représenter le contenu du sac et il en arrivait à oublier Hernan de Olid, dont le diable, sans doute, emportait l'âme. Quand sa disparition fut constatée le lendemain au réveil, on crut d'abord qu'il était parti en fraude dans l'île verdoyante qui se dressait en face. Mais, quand on eut fait le compte des chaloupes, on comprit qu'il avait dû tomber à la mer, et les officiers donnèrent comme d'usage, l'ordre de partager ses hardes entre les hommes de la caravelle.

Mais le coffre de l'absent ne renfermait plus que quelques parchemins qui prouvaient sa noblesse et de vieilles chausses trouées qui proclamaient sa pauvreté.

— Ah! ça, demanda Félipe Ortez, qu'est devenu le sac qu'il avait rapporté de San-Salvador?

A la pâleur et au tremblement que manifesta Juan quand on eut proposé de fouiller les coffres, chacun le soupçonna d'être le voleur et pis encore peut-être.

Le sac retrouvé là où on s'attendait qu'il fût, l'officier de la "Nina" l'ouvrit et tous les yeux flambèrent de convoitise quand apparurent les vases d'or massif qu'il renfermait.

— Cet or, dit l'officier, après avoir consulté le chapelain du bord, cet or a été souillé par le meurtre. Il est juste qu'il soit offert en expiation à l'église de Palos et fondu pour en tirer une statue de la Vierge.

La déception fut générale.

— La Vierge, qui possède toutes les richesses, a-t-elle besoin de notre part? gronda Félipe. Est-ce pour revenir les mains vides que nous avons accompli cet effrayant voyage?

Le service se relâcha, les mécontents entamèrent des conciliabules et, à midi, l'équipage de la "Nina" était en révolte ouverte. Quand les officiers commandèrent de mettre les chaloupes à la mer, personne n'obéit et Félipe demanda hardiment le partage du sac d'or.

— Qu'on le tire aux dés! proposa Hernandès, que les mutins avaient retiré des fers.

Cette idée enthousiasma la foule.

— Les dés! les dés! crièrent toutes les voix.

Les officiers allèrent prévenir le capitaine Colomb de ce qui se passait sur la "Nina". Il leva sa belle tête rasée et écouta avec attention leur rapport.

— Seigneur Jésus! fit-il en se tournant vers le chapelain, que l'équipage ne se rassasie pas comme nous de la gloire immortelle d'avoir trouvé la plus courte route des Indes, je le conçois. Mais ne peut-on pas commencer honnêtement sans voler ces Indiens naifs qui nous adorent à l'égal des dieux? Car cet or leur a été évidemment dérobé. Il faut faire disparaître cet or! Qu'on le jette à la mer. Quant à ce Hernandez, il a commis un crime, il doit être puni. J'aurais voulu le gracier, mais si je ne fais pas un exemple, l'indiscipline ne cessera de croître et notre retour en Espagne peut être compromis...

Quand Christophe Colomb eut harangué l'équipage de la "Nina", tous ceux qui étaient sensibles à la raison se soumirent aussitôt, il ne resta plus qu'une dizaine de forcénés qui s'étaient barricadés sur le château d'arrière et envers lesquels on dut entamer un siège, au cours duquel un homme fut tué et deux autres blessés.

Hernandez, qui, par ressentiment, avait embrassé le parti des rebelles, fut pris le dernier avec Félipe Ortez.

Ce furent ces deux-là qui payèrent pour les autres. Après s'être confessés, ils reçurent la sainte communion et, l'instant d'après, leurs corps se balançaient aux vergues.

Jacques CONSTANT.

## LE FILET DE FEU

(Suite de la page 7)

perdues dans sa double pelisse de fourrure et de graisse, sans l'atteindre au vif.

Une peur animale, atroce fit alors se révolter en moi les dernières énergies. Toute ma force, toute ma chance, toute ma vie jouèrent en une seconde. Je m'arrachai à l'étau et pus faire un écart. Quelqu'un me lança une carabine. Je la saisis à deux mains et en assénai un terrible coup de crosse sur la tête de l'ours qui revenait à moi. La crosse se brisa. C'est à peine si l'animal souffla, tel un plongeur qui remonte à l'air. Il était trop tard pour lui échapper. D'une attaque qui brisa ma parade, il me planta sa griffe dans la nuque. Ce fut un déchirement et comme une brûlure. Le sang fusait. Les lumières funèbres tournaient dans mes yeux. Je me sentais harpé par la patte même de la mort.

Soudain, un claquement sec et l'ours s'écroula.

— C'était la princesse?

— C'était Fédor, mon trappeur, qui ne voulait pas perdre un barine de ma qualité, de mon rapport. A dix mètres, son fusil épaulé, il avait envoyé une balle dans l'oeil droit de mon ours... La princesse? Elle était blême dans ses fourrures. Elle eût bu mon sang qui faisait des trous pâles dans la neige. Mais à présent, tous les invités, les paysans mêmes la dévisageaient crûment. Il semblait qu'on l'eût surprise nue en quelque sale posture. Elle se vit criblée de mépris, et, son mouchoir aux doigts, elle essuyait tout cela sur son visage. Je lui offris le bras pour la reconduire à son traîneau. On salua. Vous pensez que ce coup de griffe, en même temps que la nuque, m'avait ouvert les yeux...

Mais tenez! Regardez-la, votre Elena. Elle comprend que je vous conte l'histoire; vexée, elle nargue et défie. Si j'allais, au nez de sa brune et de ces benêts, la saisir par la peau du cou — avec mes gants. Je suis très capable encore, vous savez, avant la quatrième bouteille, de faire passer ses soixante-cinq kilos par-dessus les tables sans bousculer le samovar.

— Cher ami, lui dis-je, je vous jure que ce champagne est détestable. Je sais une autre boîte...

Il se laissa emmener. Nous n'avions pas fait vingt mètres dans la rue nocturne et vide, qu'un pas de femme, à talons de bois, courut, crépita vers nous. Le comte K.... fit un clappement puis, sans se retourner, sans ralentir sa marche, il jeta en langue russe un mot bref, claquant, ordre et coup de fouet. La femme, son élan brisé, recula basse, vaincue, la mine traquée, ouvrit sans nous perdre des yeux la porte du cabaret et disparut dans une aigre et rougeâtre bouffée de musique.

— J'oublie, conclut le comte K..., que dès le lendemain de la chasse, Fédor — sur mon ordre — lui porta la peau. Et le belluaire eut raison de la princesse.

Léon LAFAGE.

## CADEAU

(Suite de la page 9)

acheté, l'an dernier, tu ne l'as jamais mis. Ta bague non plus. C'est que je choisis en femme. J'achète des choses d'homme qui me tentent moi, femme... Alors, ce n'est jamais tout à fait ça.... Il n'y a qu'un homme qui peut savoir la chose — laide ou bête à nos yeux féminins — qu'un homme sera heureux d'avoir. Mais des hommes, moi, je n'en connais pas... Seulement ça s'est arran-

gé tout de même: j'en ai parlé à mon amie Suzanne et elle m'a dit: "Nous allons charger de ça mon beau-père, il n'a rien à faire, ça l'amusera". J'ai accepté Mais j'aurais voulu voir le cadeau avant, le toucher, refaire le paquet: j'y aurais mis un peu de moi, ç'aurait été comme si c'était moi qui l'avais choisi... Dis, tu ne m'en veux pas de t'avoir fait acheter ton cadeau par n'importe qui?...

— — T'en vouloir? Ah! je n'ai jamais été si heureux!...

— Eh bien, alors, regardons ce que c'est.

Ils regardèrent. Mais à peine eurent-ils vu qu'Adrienne poussa un cri. Ce brave homme, n'est-ce pas? il avait choisi comme pour lui-même. Et, à son âge, qu'y a-t-il de meilleur, de plus doux, de plus familier, de plus réconfortant, de plus affectueux qu'une bonne pipe?... Il avait acheté une pipe pour Adrien. Il ne pouvait pas deviner qu'Adrien n'était pas fumeur...

Mais ce qu'Adrienne ne comprit pas, c'est qu'Adrien ne voulut pas la rendre, cette pipe, qu'il la mit bien en évidence sur son bureau, et qu'il souriait avec attendrissement toutes les fois qu'il la regardait. Parce qu'Adrien ne dit jamais à Adrienne ce qu'il avait, ce 4 mars, redouté. Ce n'est pas la peine d'attirer l'attention des femmes sur des idées qu'elles n'ont que trop tendance à découvrir toutes seules...

André BIRABEAU.

# *Mots pour Rire*

### UNE FAMEUSE TROUVAILLE

— Comment! Il y a une pipe dans le potage?

— Ah! mon Dieu! C'est le patron qui va être content! Il ne savait plus où il l'avait posée.

### EN CLASSE

— Avec quoi sentez-vous?

— Avec le nez, M'sieu.

— Avec quoi goûtez-vous?

— Avec du pain et du chocolat, M'sieu!

### DU TAC AU TAC

— Vous étiez donc absent le jour de la distribution des cheveux?

— Non, mais quand je me suis présenté, il n'y en avait plus que des rouges comme les vôtres... et j'ai préféré m'en passer.

— Votre profession?

— Inventeur.

— Qu'avez-vous donc inventé?

— Rien, M. le Commissaire... je cherche...

### UN DISTRAIT

— Tiens, pourquoi n'avez-vous pas amené votre femme avec vous comme c'était convenu?

— Oh, sapristi! je savais bien que j'avais oublié quelque chose mais je ne pouvais pas me rappeler quoi!...

### LES MOTS

— Mais ce sont les mêmes prix qu'hier, et vous annoncez une baisse!

— Oui, madame!... ce sont les étiquettes qu'on a placées un peu plus bas!...


# 6 BEAUX ROMANS D'AMOUR

**donné gratuitement à tout nouvel abonné**

**UNE BELLE PRIME**

## Offerte Gratuitement

**Dans le but bien légitime de mieux faire connaître notre Revue, et de ce fait recruter de nouveaux et nombreux abonnés, "La Revue de Manon" donnera ABSOLUMENT GRATIS, à toute personne qui s'abonnera dès maintenant, une BELLE PRIME de 6 Romans complets.**

**Ces romans sont écrits par les meilleurs romanciers français et peuvent être lus sans aucune crainte pour la morale.**

## BULLETIN D'ABONNEMENT

Veuillez m'inscrire pour un abonnement d'un an à partir de .....192....
Ci-inclus la somme de $2.00 en paiement.

Nom et prénoms .....

Adresse .....

Comté.....Province.....

Adressez ce bulletin, écrit de façon très lisible, à "LA REVUE DE MANON", 756 rue St-Paul Ouest, Montréal, Qué., en l'accompagnant d'un mandat de poste.

Sur réception de ce bulletin rempli tel qu'indiqué, "La Revue de Manon" sera envoyée pendant un an (24 numéros) sans frais additionnels.

Chaque abonné recevra gratis 6 beaux romans d'amour, comme prime spéciale.

ABONNEZ-VOUS A

# LA REVUE DE MANON

**La seule qui paraît deux fois le mois (le 1er et le 15) et publie les plus beaux romans, nouvelles, musique, etc.**

**$2.00 par année — 24 numéros**

Bibliothèque
et Archives
nationales
Québec

# *Revue de Manon*

Pages 35 à 36
manquantes